

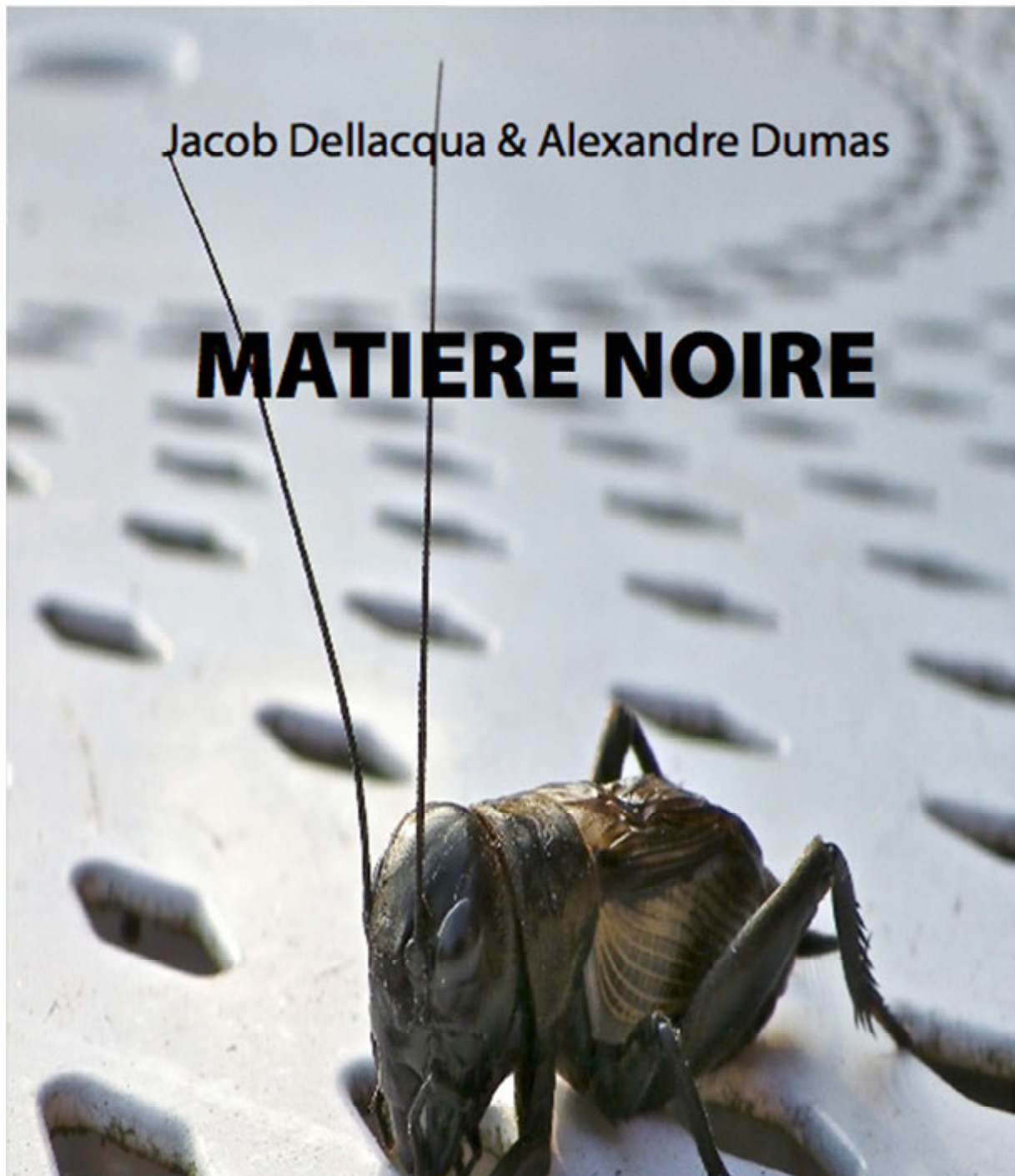
Jacob .Dellacqua

&

Alexandre Dumas

MATIÈRE NOIRE

d\_jacob@orange.fr



Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

## MATIÈRE NOIRE

Roman

*« Il est possible de violer l'histoire, à condition de lui faire de beaux enfants »  
Alexandre Dumas*

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes, noms, états ou situations existantes ou ayant pu exister ne saurait être que fortuite et indépendante de la volonté de l'auteur.

Remerciements :

P. Minvielle Sebastia, Jacques le Juste, Michel le Rebelle, B. Leclercq, J.Regnier, A.Vincent, M.Cheremeteff, D.Vincent. M. & J.Tissier, E.Hutin-Baillot, P.Delamare, Agir en pays Jalinois : des héros dont le soutien ne m'a jamais failli.

## DOUZE CHAPITRES POUR UNE EPOPEE:

1) MATIÈRE NOIRE.....	p...2
2) UNE FÊTE.....	p...8
3) BÂTISSEUR.....	p...16
4) EXPERT EN NÈGRES.....	p...25
5) SOBEK.....	p...33
6) DU PAIN ET DES JEUX.....	p...45
7) D'UN MONDE A L' AUTRE.....	p...62
8) LE RÊVE DU THÉÂTRE ROMAIN.....	p...78
9) L'AMIRAL.....	p...84
10) FERME LES YEUX ET VOIS.....	p...102
11) LES OBSÈQUES CONTINUENT.....	p...118
12) LE 20 NOVEMBRE 2002. ....	p...136
15) BONUS.....	p...141

## CHAPITRE 1 MATIÈRE NOIRE

Le cri du roi résonnait dans le silence, terrible, angoissant, obscène.

Depuis 1822, un rêve récurrent hante Louis chaque nuit.

Louis l'appelle cauchemar.

Les images en soi ne sont pas choquantes.

Mais elles se répètent, reviennent inlassablement, nuit après nuit.

Comme si Louis fréquentait sempiternellement une même salle de musée.

Cette iconographie, gelée dans le temps, les rend menaçantes, la sensation de claustrophobie et d'anxiété qui les accompagne est lourde comme une pierre tombale.

Écrasé jusqu'à la suffocation. Une sensation intolérable.

Il se réveillait en hurlant.

Les serviteurs accourus, alertés par les cris, allumaient de nombreux chandeliers. Et le roi, qui n'arrivait plus à retrouver le sommeil, demeurait les yeux ouverts le restant de la nuit, regardant fondre les bougies. Chassée par la lumière, l'angoisse s'évaporait petit à petit, le laissant complètement épuisé.

C'est alors que le domestique aux cheveux roux surgissait dans la chambre, une bouteille d'eau de vie à la main, et le reconfortait. Comme chaque nuit.

De son cauchemar Louis ne s'en était ouvert à personne, sauf à Joseph Villèle.

Un homme fidèle, un monarchiste fervent, à la pensée exacte celui-là. Un homme qui suivait à la lettre les instructions du roi, et qui avait mis fin aux dérives libérales affectionnées par son prédécesseur.

Du Plessis était un borné, ou, pire, il ne voulait en faire qu'à sa tête. Un amiral, un héros de la mer certes, portant un titre resplendissant : « *de Richelieu* »... soit. Mais il n'avait pas voulu comprendre que si en 1814, Louis avait conclu avec l'Angleterre un traité qui mettait fin à la traite des esclaves côté français, ce n'était qu'une bonne ruse politique pour pouvoir mieux continuer à en commercer profitablement.

Et le plus longtemps possible. Car la France de Louis était en banqueroute. Mais il n'était pas question que le roi touche à un franc or de son patrimoine, l'un des plus importants d'Europe.

Louis avait daigné expliquer à Du Plessis sa politique par le menu : inutile.

Il avait eu recours à l'exemple de Louis XIV et à la construction de Versailles, qui n'aurait jamais pu se bâtir sans les revenus colossaux tirés du commerce des esclaves : sans suite.

Alors toute pudeur abandonnée, il lui avait détaillé les comptes.

En tant que roi, il était payé 40 millions de livres or par an, tel était le montant de sa Liste Civile. Mais cela n'était pas suffisant ! Quarante millions, quelle misère...

*NOTE : environ 600 millions d'euros.*

Du Plessis était resté de marbre.

Ses refrains préférés étant, pour la politique extérieure : « *Il faut respecter les traités.* », et pour celle intérieure : « *Si la pression qu'on exerce est excessive, la chaudière peuple explose.* »

Et l'argent provenant des impôts s'évaporait à vue d'œil.

Car il fallait entretenir les ex - émigrés, plusieurs centaines de « *chargés d'âmes* », plusieurs milliers de personnes, des familles aux goûts de luxe. Il fallait payer les précepteurs, les dames de compagnie, les serviteurs, entretenir les châteaux, rétribuer les orchestres...

Payer, toujours payer. Un gouffre. À croire que la guillotine n'était pas passée par là.

Les impôts que Louis percevait ne lui suffisaient pas à couvrir ces dépenses. Il

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

lui fallait à tout prix augmenter les profits.

D'où la nécessité pour lui de maintenir le commerce des esclaves et continuer à en percevoir les gigantesques retombées économiques.

D'autant plus que le marché était demandeur, du fait de la promulgation de lois contre le commerce d'esclaves par les Anglais, et surtout de leur surveillance maritime.

De cette raréfaction de la « *matière noire* », Louis allait en tirer grand profit. Les sociétés qu'il possédait, coiffées par des prête-noms, engrangeaient des bénéfices substantiels, 100 à 200% des sommes investies, qu'il touchait secrètement. De plus, les profits de ce commerce rapportaient énormément à l'état par les impôts perçus.

Bien heureusement pour le monarque, les ports négriers de la côte Ouest Atlantique de France n'avaient jamais autant travaillé.

Louis avait institué une « *prime à l'armateur de marine marchande* » à toucher par esclave transporté, et c'était l'État français qui payait.

**Note : une prime équivalente à 1500 euros par esclave livré vivant aux Antilles.**

Le tonnage n'avait cessé d'augmenter, pour devenir, à Nantes, le plus élevé de France, avec 382 tonneaux en moyenne par bateau. Les embarcations le plus employées étaient des flûtes, au-dessus de 300 tonneaux.

Et aussi des trois mâts, des bricks et surtout des senaux. Ces deux-mâts de commerce, étaient gréés en voiles carrées.

Les esclaves se souviendraient toute leur vie des sinistres bruits du gréement de ces bateaux qui les déportaient en enfer, les claquements du mât de tapecul, les grincements du mâtereau, sis légèrement en l'arrière du grand mât et qui vibrait à chaque changement de souffle.

Ils ne dépassaient pas trente mètres hors tout, sur 8 mètres de large et quatre mètres de cale.

On les reconnaissait à leur rambarde transversale, une cloison percée de meurtrières, défendant la dunette d'une éventuelle révolte des esclaves transportés.

Seul le capitaine bénéficiait d'une cabine assez spacieuse.

Les matelots, le calfat, ouvrier capable de réparer la coque, le timonier, le voilier, le canonier, un maître coq et vingt à trente autres matelots et garde - esclaves, s'entassaient dans un poste de soixante mètres carrés, avec leurs hamacs, leurs sacs, leurs armes et munitions. La misère.

Mais, en comparaison de la surface attribuée aux esclaves noirs, c'était du luxe mirobolant.

La « *matière noire* » était parquée entre la cale et le pont supérieur, dans des entreponts ne communiquant avec le pont supérieur que par des panneaux étroits, pour que les déportés ne puissent en sortir qu'un à la fois.

Dans ces navires négriers, les femmes étaient séparées des hommes, mais la place qui leur était allouée était la même : 70 cm de hauteur, 40 cm. de largeur et 60 de longueur. Aucun esclave ne pouvait s'y tenir debout, ni complètement allongé.

Et cela pendant tout le voyage, d'une durée de 66 jours à trois mois.

La ventilation, toujours insuffisante, était assurée par les écoutilles et les manches à air. L'arrimage des esclaves à bord répondait à un seul critère : en caser le plus grand nombre, pour rentabiliser l'investissement, d'environ cent mille à cent cinquante mille francs or par bateau.

2800 navires en tout, propriété de 500 familles d'armateurs, s'adonnaient exclusivement à ce commerce. Il rapportait un profit de 100% à 200% de la mise.

De 1750 à 1800, plus d'un million d'Africains, femmes, hommes et enfants avaient été déportés et vendus.

Les choses allaient donc assez bien pour Louis Philippe, la santé et le désamour du peuple mis à part.

Par chance, Joseph Villèle, son nouveau ministre, se montrait bien plus compréhensif et affectueusement dévoué que son prédécesseur.

De son coté cependant, et malgré toute son affection, Villèle, lors de ses visites quotidiennes au roi, bénissait l'étiquette de la cour, qui lui permettait de se tenir à respectueuse distance du monarque. À quatre mètres de distance du lit où le malade gisait, l'odeur fétide que les plaies de Louis dégageaient était presque supportable.

Grâce à un déluge d'eau parfumée, dont le ministre, avant de rendre visite au roi, aspergeait sa cravate et son gilet, Villèle arrivait à supporter la nausée.

« Votre Majesté le sait, Elle peut tout me dire... »

« C'est si absurde, mon bon Villèle. »

« Les rêves le sont souvent, Sire. »

« Je ne vous le fais pas dire... Mais puisque vous voulez savoir, écoutez : je me rêve entravé par des chaînes, comme un esclave, à genoux, et j'assiste à la mise au tombeau d'un crocodile mort... »

« Un crocodile Sire ? Mais vous n'avez jamais été en Afrique...»

« Jamais. Écoutez la suite : l'animal porte des boucles d'oreille en or et diamants, ainsi que des bracelets richement ouvragés aux pattes. Il habite dans un palais imposant à coté d'un lac ou d'un fleuve, une étendue d'eau en tous cas. Le style est égyptien. Et à la fin du rêve apparaît, et se déroule devant mes yeux, un rouleau de papyrus. Dans la vie réelle je ne connais pas les hiéroglyphes égyptiens, pourtant dans le rêve je peux les lire et les comprendre. J'en suis arrivé à savoir le texte du papyrus par cœur, et je voudrais vous le dire... ».

« Il s'agit du texte hiéroglyphe ? Que votre Majesté le fasse, j'en suis curieux...»

Et Louis de sa voix éraillée, avait ânonné :

« *Livre pour sortir au jour* »

*Lors que tu étais vivant,  
tu n'as pas commencé chaque journée  
en faisant effectuer les travaux  
que tu aurais dû faire toi-même par un esclave.*

*Ainsi ton nom ne sera pas souillé  
de la fonction vile de maître d'esclaves  
et tu pourras lire*

*Le Livre Pour Sortir Au Jour  
avec profit.*

*Car celui qui connaîtra ce livre et ses formules par cœur  
pourra sortir le jour du monde des morts,  
en prenant toutes les formes qu'il lui plaira d'assumer.*

*Celui qui connaîtra par cœur le contenu de ce livre  
et le son des mots prononcés  
pourra sortir au jour du monde des morts,  
et pourra y retourner quand il le voudra. »*

**NOTE** : Égypte, 4000 ans avant notre ère : « *Livre pour sortir au jour* ». En 1842, l'égyptologue allemand Karl Richard Lepsius l'appela : « **Todten buch** » (Livre des morts). En 1967, l'ensemble de 192 chapitres est traduit en langue française par le professeur Paul Barguet. En 1996, l'archéologue et historien Guy Rachet traduit et commente, pour le grand public francophone, les soixante-sept chapitres du Livre des morts du papyrus d'Ani, un exemplaire conservé au British Muséum. Une traduction française complète avec translittération de C. Carrier a été éditée en 2009.

« Quelles balivernes ! » pense Villèle, « ce pauvre Louis est vraiment en fin de course... ».

Mais il comprend que le roi soit usé.

On le serait à moins.

L'après Buonaparte est un cauchemar de dettes impayées, d'acquittements, d'indemnités de guerre énormes : les agissements criminels d'un dictateur irresponsable, ses pillages, ses « victoires », ont fait condamner la France à payer à la Sainte-Alliance une indemnité record, à huit zéros : sept cent millions de francs or.

Toutes les entreprises démentielles du corse inconscient ont eu toujours pour effet d'augmenter vertigineusement la dette publique. Un premier exemple, qui remonte au Directoire: lors de la fantasque et désastreuse « *campagne d'Égypte* », où Buonaparte allait offrir, par son impéritie, la flotte française aux canons britanniques, deux négociants Algériens, Busnach et Bacri, avaient proposé de ravitailler en blé l'armée française. Une fois le contrat signé, le dey

d'Alger avait avancé l'argent pour couvrir toute l'opération.

Napoléon, une fois au pouvoir, refuse le paiement de ces créances. Trente ans après cet emprunt au Dey, en 1830, la dette n'a toujours pas été payée.

Le corse est un banqueroutier de taille. En 1815, pour financer son retour éphémère et sans lendemain, Napoléon n'hésite pas à saigner la France à blanc. La dette publique passe, en trois mois, de 123 millions à 639 millions de francs or, soit une multiplication par six.

En y ajoutant les sept cent millions d'indemnités à payer aux Alliés, Louis hérite, grâce à Napoléon, d'un passif se montant à un milliard trois cent trente neuf millions.

C'est le bilan final de l'« empire » napoléonien.

La France est en faillite.

Situation tragique, compliquée par le chômage, la paupérisation et le mécontentement populaire.

La mort dans l'âme, Louis est obligé d'employer les méthodes du pilleur corse. Pour montrer sa bonne foi, il rembourse au Dey d'Alger la moitié de la dette. Ensuite, au lieu de solder la moitié restante, il monte un piège diplomatique, qui lui permettra de s'emparer de l'Algérie, pour la transformer en colonie d'état et surtout en terre d'émigration pour les colons français, tout en sauvant la face. Cette piraterie de haut vol répugnait profondément à Louis. Il se sentait sali et coupable d'avoir appliqué ces méthodes ignobles, qui avaient coûté la vie à des centaines de milliers d'Algériens.

D'autant plus qu'il avait dû subir tous les tracasseries politiques angoissants qu'une telle opération comporte, utiliser la désinformation et les mensonges de la conquête coloniale.

Et même si l'opération était une réussite et les finances de la France redressées, depuis, Louis déteste tout ce qui lui rappelle l'Égypte et le Moyen-Orient, Villèle ne l'ignore pas.

Ce rêve doit être doublement pénible au monarque.

Il hasarde :

« Et... si Votre Majesté essayait, avant de dormir, de se faire lire quelques pages, en latin, par une dame avenante à la jolie voix? C'est un idiome logique, Sire, il dissiperait peut être ces rêves absurdes et déplaisants... »

« Le ...latin? Merci du conseil Villèle. Le latin ! Je n'y avais pas pensé... j'essaierai le latin... » soupire Louis.

Chaque jour Louis souffrait comme un supplicié.

Des lames chauffées à blanc lui transperçaient les os des pieds au moindre mouvement.

S'il essayait de se mettre debout et marcher, à chaque pas ses genoux cédaient et se pliaient, hors de son contrôle, le faisant tomber.

Quand il se déplaçait, ses mains étaient toujours occupées à tenir son ventre, si

énorme que ses deux mains n'étaient pas de trop.

Chaque ballonnement du liquide contenu dans sa panse se répercutait mettant à dure épreuve ses vertèbres. Ce remue - ménage libérait une suite de lancinations intolérables, au point qu'il ne pouvait éviter que des larmes abondantes coulent sur ses joues.

Les souffrances aiguës qu'il éprouvait ne lui laissaient jamais de répit.

Malgré ce martyr connu, le peuple ne l'aimait pas.

Il le savait ennemi des libertés, un rat d'égout toujours prêt à les ronger en faveur de la grande parasite, l'aristocratie inepte, corrompue et esclavagiste.

On l'appelait donc « Gros Porc » ou « Roi podagre ».

Il se déplaçait désormais en fauteuil roulant.

Villèle avait interrogé les médecins, au nom de la raison d'état. Ils avaient été unanimes.

*« Monsieur le Ministre, le Roi peut décéder d'un jour à l'autre. Le cœur, les reins peuvent céder à l'improviste. Il est atteint d'artériosclérose généralisée. La gangrène colonise ses plaques d'athérome, et ronge son corps. Une infection peut survenir à tout moment. Il est impotent et gonflé par l'hydropisie. La médecine peut prolonger un peu sa vie, alléger ses souffrances, non la sauver. Et il faut absolument un régime sévère, si vous voulez qu'il vive plus longtemps. »*

Villèle avait donné les instructions nécessaires aux domestiques, qui s'y tenaient strictement.

Mais un jour, au petit matin, Marc Alibert médecin du roi, avait croisé un domestique aux cheveux roux, qui sortait de la chambre du monarque, une bouteille de cognac vide et un verre à la main. Avant qu'il ait pu l'interpeller, l'homme s'était éclipsé. Le médecin avait décelé dans la chambre de son illustre malade le parfum capiteux de cet alcool. Louis avait nié, mais son teint et son haleine témoignaient contre lui.

Alibert s'en était plaint au directeur du personnel, l'enquête menée par celui-ci n'avait donné aucun résultat.

Le mois d'août de cette année n'était pas très chaud.

Mais cela n'aidait en rien le monarque.

La maladie avait creusé des plaies suppurantes un peu partout dans son énorme corps gonflé.

La plus profonde, située au niveau de l'anus, exhalait des odeurs si nauséabondes que personne ne pouvait y résister sans vomir.

Le visage de Louis était méconnaissable.

Fébrile et incohérent, le roi, désormais allongé dans son lit, ou assis dans son fauteuil roulant hurlait des phrases incompréhensibles : « *Je ne veux pas dormir !* » « *Je refuse de m'aliter. Un empereur doit mourir debout !* »

« *Éloignez le crocodile !* ».

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

## CHAPITRE 2 UNE FÊTE.

Dehors, la nuit est glaciale.

Les eaux d'encre de la Seine éructent une haleine polaire, qui escalade le remblai et envahit le quai d'Anjou.

Elle vient calciner de son gel les arbres et les buissons du jardin, mordre les murs élégants de l'Hôtel Lambert.

Mais les ténèbres denses et humides qui règnent ne peuvent se résoudre à se figer.

Elles préfèrent bruiner : échardes candides, mi flocons de neige, mi moellons de grêle.

Des frissons de givre triomphants et voraces, qui dévorent les lumières des lampions, allumés pour chasser l'obscurité des rues désertes.

Tout un peuple misérable grelotte ou meurt sous les ponts, dans les encoignures des porches, près des écuries où les bêtes dispensent un peu de tiédeur.

Les ténèbres glaciales recouvrent pudiquement les cadavres rigides des sans abri, achevés par le froid dans leurs repaires, et dont nul passant n'aimerait ni voir, ni tâter les chairs bleutées, dures comme pierre, statues sculptées en l'honneur de la misère et de l'indifférence des riches.

Dans les salons de l'Hôtel Lambert, à l'abri des murs épais et des tentures accueillantes, la lumière ruisselle, en maîtresse exubérante.

Elle coule, glisse, se répand, les objets et les invités baignent dans cette aubaine dorée, qui dévale en cascades liquides depuis les lustres suspendus aux plafonds ornés.

Chaude, tendre, apaisante, douce, telle le consentement d'une amante convoitée, la lumière. Couleur du beurre qui fond dans la poêle noire de la nuit, nuance d'or

gras qui rassure les riches invités sur leur présent et leur futur incertains.

L'agréable touffeur s'ajoute à la chaleur qui règne déjà dans les salons.

Avoir trop chaud pendant que dehors on grelotte et on meurt de froid, quelle aubaine !

Vision incongrue : au centre de la fête, entouré par la foule des invités, se campe un enfant gigantesque. C'est un nègre aux cheveux crépus qui trône parmi les écumes blanches et mouvantes des invités.

Jadis : « *Dieu est au ciel et il est infinie bonté et justice* », lui avaient dit les prêtres.

Innocent, il les avait crus.

Mais très vite il s'était rendu compte qu'il s'agissait d'ignobles escrocs, gagnant confortablement leur vie en escroquant le des crédules avec leurs balivernes,

sans travailler. Des parasites malfaisants, d'où il ne pourrait venir que du mal et des mensonges.

Il avait sept ans quand il l'avait compris.

La connaissance l'avait soudain envahi le lendemain de la mort de son père, décédé pendant la nuit, pendant que l'enfant Alexandre dormait.

Il lui fallait venger cette terrible injustice, cette lâche trahison.

Le petit enfant courait comme un forcené trainant derrière lui un fusil plus grand que lui.

Il était monté tout en haut de la maison, avait ouvert la trappe poussiéreuse qui donnait accès aux combles, traversé tout le grenier et, à travers une lucarne, il avait gagné le toit de la maison.

Et là, debout sur la toiture, en brandissant maladroitement vers le ciel le vieux fusil à un coup, chargé à bloc, avait visé les cieux et lâché l'unique balle à l'adresse du dieu traître et lâche, qui avait osé le rendre orphelin en profitant de son sommeil.

Il avait tiré, le recul l'avait fait choir à la renverse, le fusil lui avait échappé des mains et avait disparu dans le vide ; il avait failli le suivre en tombant du toit.

Il s'était cramponné aux tuiles, en évitant la chute.

Une force nouvelle l'habitait, car il savait qu'il avait fait mouche : il avait tué le dieu assassin.

Dans son cœur la présence menaçante de l'invisible mafieux, du maton encombrant et voyeur du parasite inutile, s'était évanouie.

Par cette action, il avait extirpé à jamais la croyance contraignante, absurde, humiliante et fausse qu'on avait glissée sournoisement à l'intérieur de lui, exploitant son innocence.

Maintenant il était libre.

Mais orphelin.

L'enfant du général restera un gamin, pour toujours.

Un bambin géant, qui mesure maintenant presque deux mètres de haut. Un poupon aux appétits effrénés et sans contrôle, qu'il satisfait en mettant toute sa force, sa créativité et sa fantaisie puissante à contribution.

Personne ne sait que cet enfant est caché, en sûreté, à l'intérieur de cent kilos de muscles et de chair.

Il se peut que l'une des femmes dont il est amoureux l'aient soupçonné, et s'en soit d'autant plus émue.

Pour l'heure, il trône, en sombre rocher basaltique, en phénomène social, en exception à la règle, en animal du zoo, au centre de la réception, qui est donnée en son honneur par le Prince Czartoryski.

Les soleils de la richesse, du talent et de la réussite rayonnent de tous les pores du géant noir.

Le Tout Paris, mimant les eaux de la mer, l'entoure de tous côtés. Les vagues

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

d'invités, l'une après l'autre viennent se briser contre ce roc noir, dans le ressac éphémère des blanches écumes, cols amidonnés et décolletés vertigineux et poudrés.

Alexandre pavoise car il le faut, mais il n'a aucune envie d'être dans cette réception, pourtant donnée par le Prince en son honneur.

Il s'y ennuie.

Il affecte ne pas aimer les fêtes, et pourtant, on l'y voit tout le temps. Il en organise lui-même de monumentales,

Il avait donné un bal costumé pour sept cents invités, en 1833, dans un simple appartement, sous le prétexte de fêter la centième représentation de sa pièce :

« *La tour de Nesle* ».

Il s'agissait surtout de fonder et asseoir son entregent.

À l'époque, Alexandre était pauvre : il habitait un modeste appartement de quatre pièces. C'était trop exigü pour recevoir autant d'invités. De plus il manquait la place pour l'orchestre.

La chance avait souri, comme souvent, à Dumas : par bonheur un appartement de six pièces, sis au même étage, juste en face du sien, était vide.

Dumas l'avait loué, se trouvant ainsi disposer de dix pièces, le vaste palier entre les deux appartements en plus.

Il avait fait décorer les lieux - gratis - par ses nombreux amis peintres : Eugène Delacroix, les frères Boulanger, les frères Johannot, Decamps, Granville, Jardin, Barye, Nanteuil : tous s'y étaient mis avec enthousiasme.

Il avait engagé deux orchestres : postés chacun au fond de l'un des deux appartements, ils jouaient le même air au même moment. Il en avait obtenu des effets sonores extraordinaires, qui retentissaient le long de tout le boulevard.

Pendant cette folle soirée, les invités, bien imbibés de champagne et au comble de l'excitation, pouvaient se transformer en frénétiques danseurs, lorsqu'on jouait au même moment un galop. On entendait, noyés dans la musique effrénée et le tonnerre de la galopade, les cris d'extase des danseurs, qui résonnaient jusque dans la rue, tandis que les murs de l'immeuble en tremblaient.

Les danseurs pouvaient parcourir aisément dix chambres, plus le palier séparant les deux appartements, et ne se privaient pas de le faire.

Heureusement, Alexandre avait invité tous ses voisins.

A minuit, la fête offrait un magnifique spectacle, chacun était venu déguisé.

On avait tendu un piège aux hommes "sérieux", dont on savait d'avance qu'ils ne se grimeraient pas.

Ils avaient eu beau faire valoir leur gravité, les charmantes jeunes femmes aux manières très maternelles, qui officiaient à l'entrée, les avaient obligés de revêtir des dominos aux couleurs tendres, qu'on avait préparés pour l'occasion.

Nul n'avait pu se soustraire au déguisement.

Il était plaisant d'observer comment leur refus se transformait en consentement,

Jacob .Dellacqua

&amp;

Alexandre Dumas

MATIÈRE NOIRE

d\_jacob@orange.fr

séduits, à leur corps défendant par les dames qui régentaient l'entrée. Elles le leur demandaient, très effrontément, alternant autorité maternelle et manières ou minauderies de maîtresse désirante.

De la part de femmes de la bonne société, à la réputation d'airain, honnêtes et innocentes, cette séduction était irrésistible.

Véron, homme sérieux mais secrètement homosexuel, avait été affublé d'un domino rose. La chose l'avait furtivement fort réjoui, malgré ses protestations indignées.

Buloz, homme sérieux et triste comme un enterrement, avait écopé d'un domino bleu ciel.

On aurait juré qu'il souriait en s'en habillant, tandis qu' Odilon Barrot, étoile de la politique, qui venait d'être réélu député par trois collèges électoraux, un homme donc avec une image publique à défendre, avait obtenu, en faveur de son double titre d'avocat et député, un domino noir.

Et enfin, La Fayette était arrivé.

L'homme d'un autre siècle, le bon, l'excellent, l'élégant, le courtois, le séduisant vieillard, défenseur des toutes les libertés, souriait à cette folle jeunesse en disant à qui voulait l'entendre que « *il fallait faire la fête car elle était l'envers de la guerre* », ce pourquoi il fallait que la vie lui ressemble le plus possible.

Sans résistance aucune, et en s'en amusant ostensiblement, il avait revêtu le costume vénitien rouge vif, richement orné de plumes d'autruche qu'on lui avait malicieusement destiné.

Il le portait avec une nonchalance élégante d'enfant gâté et, malgré ses 77 ans, il n'en était que plus séduisant, les regards des jeunes femmes présentes en témoignaient.

Une si longue fête - l'on avait soupé à trois heures de la nuit, elle s'était terminée à dix heures du matin - où on s'était follement amusés, dansant, discutant librement, refaisant le monde et la France, tout en absorbant un fleuve de champagne en crue.

Cette célébration du plaisir et de la liberté avait conforté la stature mondaine d'Alexandre parmi la haute société parisienne.

Il était devenu « *celui qui réussit ses fêtes* » et on s'en serait voulu de ne pas pouvoir être convié à la prochaine.

Là dans le palais Lambert, en revanche Alexandre s'ennuie ferme, mais « *noblesse oblige* ». Il lui aurait été impossible de refuser l'invitation à cette réception sans offenser ce Prince, qui lui avait prêté de l'argent jadis et qui comptait parmi ses plus enthousiastes admirateurs.

Et sans sacrifices sociaux, l'entregent et le crédit s'évaporent, aussi, semblables à une très fine eau de vie, que l'on voudrait conserver dans une bouteille sans bouchon.

Même lorsqu'on est déjà célèbre à plus d'un titre, les connaissances qu'on lie,

les amitiés qu'on parfait, sont les piliers qui soutiennent sa liberté.

Alexandre a besoin de liberté.

Et d'argent. Beaucoup.

Car l'argent fait partie de sa virilité. Sans le sou, cela lui est arrivé, il se sent vil et impuissant. Prisonnier. C'est son talon d'Achille.

Comment poursuivre sans liberté ses activités d'auteur à succès de pièces de théâtre, et maintenant de romans ?

Comment scandaliser sans être censuré, séduire sans paraître excessif ?

Comment emprunter tout l'argent dont il a besoin pour ses entreprises et ses plaisirs ?

Et pouvoir en donner, libéralement et sans compter, comme il l'a toujours fait au risque de se priver, à tous ceux qui lui en demandent ?

La cour de ses trop nombreux amis, les femmes, les ex maîtresses, la famille ?

Non seulement.

L'entregent est un bouclier, aussi.

Certes, il est le meilleur ami du fils du roi, le duc de Montpensier, mais il n'oublie pas pourtant qu'il est noir.

Il le sait.

Lui, qui feint d'aimer la religion, la monarchie, la hiérarchie, qui se plie en une danse de courbettes sans cesse renouvelée, qui se bat en duel quand il le faut, et qui a commencé sa carrière dans les bureaux de Louis Philippe, voit le monde sans se faire d'illusions.

Les envieux, les racistes, les sans talent sont légion, et ils sont agressifs et cruels. Leurs armes ?

L'injustice, la délation, la censure, le coup de lame dans le dos.

Pour s'en protéger, seules de bonnes connaissances en haut lieu sont efficaces, et peuvent créer l'égide nécessaire. La popularité ne suffit pas, il l'a appris à ses dépens. Alexandre connaît trop l'âme humaine, celle des blancs en particulier, pour s'illusionner à ce sujet.

Il est conscient qu'un homme, un nègre aux ascendants Africains, dans la société telle qu'elle est, s'expose à toutes les formes de malveillance possibles.

Il vit au sein d'une communauté de gens dont la majorité, des riches profiteurs, pense que l'esclavage est une bonne chose et que les Noirs sont des animaux, au mieux des singes qui savent à peine parler, bons à produire du travail gratuit.

Le lynchage est donc à la mode, et il est même recommandé à la moindre incartade.

Alexandre a compris tout cela.

Il n'a jamais oublié le traitement réservé à son papa par ce boucher sanguinaire et négrophobe, Buonaparte.

Une perte irrémédiable, qu'être orphelin d'un tel père.

Comment l'assumer ?

Jacob .Dellacqua

&amp;

Alexandre Dumas

MATIÈRE NOIRE

d\_jacob@orange.fr

Car ce père n'était pas un homme du commun, mais un héros mythique, et l'enfant en était conscient. Un héros guerrier, certes, mais Noir.

Le premier Noir, qui commandait des blancs car général de l'armée française.

Incroyable ! En septembre 1793, ce père est le seul africain de sang à commander dans l'armée française, avec le grade de général.

Ce ne sera que deux ans après, à partir de juillet 1795, qu'il sera rejoint par Toussaint Louverture, André Rigaud, Louis Jacques Beauvais, tous d'origines africaines et natifs de Saint Domingue.

Impensable !

Un fils d'esclave, un négre qui devient général à vingt-huit an et commande une armée de blancs ! à raison, car il possède la vertu guerrière suprême : la maîtrise de l'impossible, à sa guise. Et en effet sa vie militaire est émaillée d'évènements inconcevables, qu'on aurait beaucoup de peine à croire vrais, s'ils ne s'étaient produits devant des centaines de témoins.

C'était toute cette mythologie qui enveloppait l'enfant et se déroulait en toute occasion, jouant des émotions de l'orphelin.

L'un des derniers faits d'armes du père, en 1797, a comme théâtre un pont qui traverse la Saale, une rivière d'Autriche.

Il se résume à ceci : le pont n'avait pas été détruit, erreur ou incurie des services du génie autrichiens, et il livrait passage vers le territoire ennemi au gros des troupes françaises qui se dirigeaient vers lui.

Les troupes françaises étaient à portée de vue à un bon kilomètre de là.

Les forces autrichiennes, plus loin encore.

Pour l'instant, un seul peloton de cavalerie ennemi, traînant derrière lui deux canons, assez proche de l'ouvrage convoité pour pouvoir s'y établir.

Il n'y avait en face que le général Dumas, qui inspectait les lieux de la bataille personnellement, comme il en avait l'habitude. C'était le seul homme physiquement en mesure d'accéder au pont avant les autrichiens.

Un homme seul qui, en maugréant, jugeait la situation d'un coup d'œil. Il voit le massacre que les canons autrichiens, une fois mis en batterie devant le pont, peuvent infliger aux troupes françaises qui approchent.

Il sait ce qu'il peut faire.

En soupirant il éperonne sa monture, et au petit galop, comme à la parade, prend position aux trois quarts du viaduc, face à l'ennemi, pour le retarder.

Ridicule ? Pour les officiers autrichiens, qui se moquent de sa bravade en riant, certainement. La ruse crève les yeux.

Le français voudrait qu'ils mettent les canons en position de leur côté du fleuve. Pour tuer un seul homme ?

Et devoir ensuite perdre un temps précieux, face aux français qui avancent, pour remettre les affûts en ordre de marche, traverser le pont, les poster et les réarmer pour faire face à la troupe qui se dirige vers eux ?

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

Quelle absurdité ! Quelle perte de temps.

Que dirait un Von Clausewitz d'une pareille maladresse ? Ridicule ! Il faut balayer l'importun.

Les officiers autrichiens n'hésitent pas un instant :

« *Knäuel laden ! Beauftragen ! Sie!* »

*Note « Peloton ! Chargez !*

Les cavaliers éperonnent leurs destriers hanovriens et foncent, la fusillade nourrie des militaires restés avec les canons les accompagne. Ils avaient tort.

La largeur du pont n'est pas suffisante pour le déploiement de l'attaque.

L'étroitesse du tablier ne permettait aux cavaliers autrichiens que de se présenter deux à deux, tout en se gênant mutuellement, devant leur adversaire.

Dumas s'y était mis. Il travaillait du sabre sans émotion, comme s'il était un pacifique boucher à son étal, en train de débiter sa viande.

Son cheval danse, des tirs autrichiens mal contrôlés qui le visent, abattent deux des leurs.

Cela mitige l'enthousiasme guerrier des autres, que de se voir ainsi canardés par leurs camarades.

Dumas, imperturbable, travaillait.

Des couples d'hommes ? Non, des blocs de viande à trancher, les uns après les autres.

La lourde lame, affutée comme un rasoir, virevoltait dans l'air humide du fleuve, gracieuse comme un papillon meurtrier.

Le sang écarlate des blonds cavaliers autrichiens giclait, rougissant les planches du pont.

À chaque assaut, Dumas reculait de quelques mètres, pour éviter le liquide glissant, qui répandait sa pourpre à flots, depuis les blessures ouvertes dans les corps allongés.

Le Général laissait à l'adversaire le handicap d'emprunter ce sol déloyal.

Tout se passa très vite, une poignée de minutes à peine. Avant que les officiers autrichiens n'arrêtent la charge, les effectifs boches y sont presque tous passés.

Les survivants, quatre ou cinq hommes, plus les deux officiers, s'affairaient maintenant pour mettre en batterie l'un des canons, et anéantir ce maudit Français d'une décharge de mitraille.

Mais c'est Dumas qui bondit, féroce, et les met en pièces.

Les troupes françaises étaient arrivées.

Elle traversèrent le pont, et prirent position en retournant les canons autrichiens vers l'ennemi, et ouvrirent le feu.

Pendant ce laps de temps, le gros des troupes françaises traverse le viaduc avec leur artillerie au grand complet. Une canonnade infernale accueillait les Autrichiens, qui n'avaient pas pu se déployer.

Quand Dumas descend de son cheval, en secouant son épais manteau en cuir de

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

taureau, plusieurs balles de fusil, arrêtées dans leur course meurtrière par l'épaisseur du pardessus, en tombent.

Les soldats les ramassent et les empochent en guise de porte-bonheur.

Le général s'évanouit de fatigue dans les bras de ses adjudants.

Ce qui ne l'empêchera pas, un quart d'heure plus tard, de se jeter dans la bataille, et de prendre six drapeaux à l'ennemi.

Après la bataille, l'État Major, où le général ne compte pas que des amis, critiquait âprement Dumas.

« *Pourquoi avoir pris ce risque, vous un officier supérieur d'État Major ? Vous - vous étiez rendu compte que si on vous avait tué, le désarroi de vos soldats aurait compromis la stratégie adoptée ?* »

Il a haussé les épaules.

« *Vous auriez préféré que je laisse les autrichiens installer leurs canons et arroser à loisir mes hommes ? Et pendant ce temps là, le gros des divisions autrichiennes aurait pris une position avantageuse. Et une fois prise, comment les déloger sans payer le prix du sang ?* »

C'était le même homme qui, quelque temps plus tard, a osé dire la vérité à Napoléon, les yeux dans les yeux :

« *Je vous ai rendu de si grands services que vous ne pouvez les payer que par l'ingratitude.* »

En privé, il appelait couramment Buonaparte, dont il avait jugé la grandeur d'âme à sa taille réelle : « *ce nain de rital* » et lorsque le « *nain* » lui ordonne d'aller à Haïti casser du nègre, il s'entend répondre :

« *Je suis sincèrement navré pour vous. Vous êtes encore jeune... Quel dommage que votre vue soit en train de baisser si vite ! Vous ne voyez donc pas que je suis un Nègre ? Vous me demandez d'aller massacrer les miens ? Soit ! Je le ferais certainement pour ne pas vous désobéir, mais à une seule condition : que vous en fassiez de même à Ajaccio, en mitraillant vos corses.*»

Et il a raison, car les Noirs de Saint Domingue et d'Haïti se battent pour leur vie et leur affranchissement de l'esclavage.

Lors de la juste insurrection de S. Domingue, le *nain corse* en avait profité pour laisser libre cours à son racisme et, par l'arrêté Berthier du 29 mai 1802, il avait commencé l'épuration raciale de l'armée.

Le pauvre Berthier avait cher payé son racisme outrancier.

Raciste et opportuniste, le 11 Avril 1814, Berthier fait volte-face : il tourne le dos au *nain corse* et il se rallie aux signataires du décret qui exclut Napoléon du trône.

Lors de la première restauration, Louis XVIII le fait capitaine de l'une des compagnies de ses gardes du corps puis, le 4 juin 1814, le récompense de sa trahison et le nomme pair de France. Au retour du dictateur de l'île d'Elbe, Berthier prend peur, et il fuit avec le roi à Gand, contrairement à d'autres

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

maréchaux qui se font encore des illusions à propos de la revanche du dictateur et qui restent.

Craignant la vengeance du *nain corse*, Berthier quitte le roi et se réfugie dans son château de Bamberg, en Bavière.

Hélas pour lui, le 1<sup>er</sup> juin 1815 les malédictions des victimes noires de son injustice et de celles de Napoléon atteignent les deux racistes de plein fouet. Pour l'un ce sera le pitoyable échec de Waterloo, puis la longue agonie à Saint Hélène.

Pour l'autre la fin arrivera plus vite.

Une maladie se manifeste soudainement, avec une violence inouïe. Ses articulations gonflent, se bloquent et engendrent des souffrances insupportables. Il tombe au sol, sans pouvoir crier au secours, son larynx est tuméfié comme celui d'un pendu. La fièvre le dévore. Rampant comme un ver, il se dirige vers la lumière d'été que la fenêtre dispense dans la pièce et là, s'agrippant aux tentures, gémit d'une voix inaudible : « Pitié... au secours... au secours... ».

Nul ne l'entend, personne ne vient.

Il ne sait plus ce qu'il fait.

Il arrive à grimper jusqu'au rebord de la fenêtre, il lui semble qu'on met le feu à ses habits, il brûle vivant, c'est insupportable... puis il voit devant lui, tout en bas, un lac paisible qui lui ouvre ses eaux salvatrices.

D'un effort suprême il plonge dans les flots.

Pendant sa chute, il s'aperçoit qu'il est la proie d'une hallucination, un mirage : ce n'est pas la surface du lac qui l'attend en bas mais les granit sombre et gris des pavés de la cour.

Pour se protéger il tend les bras, qui se brisent sous le choc, la poitrine s'enfoncé, les côtes percent la chair et le crâne frappe durement le sol. L'os se fracture, la cervelle apparaît à nu.

Avant que l'on s'aperçoive de son infortune, les dernières images que Berthier pourra voir avant de sombrer dans le néant, sont celles d'un corbeau qui, les serres enfoncées dans son visage, se repaît de sa cervelle.

Buonaparte était un homme mesquin dans sa vengeance et entêté dans son racisme. Il se sentait menacé par le talent d'autrui.

Il avait donc persévéré dans ses persécutions à l'encontre du père d'Alexandre. Il l'avait destitué de son grade de général de division, et lui avait imposé une retraite sans solde.

Le nain avait ainsi pu empocher les vingt huit mille cinq cent francs or d'arriérés auxquels le général Dumas avait droit, ainsi que les cinq milles francs d'indemnité de captivité, qui lui étaient dus suite à son emprisonnement à Naples. En prison, les Bourbons avaient essayé de l'assassiner en empoisonnant ses repas à l'arsenic, et rien ne prouve que cela ne se soit pas fait sans l'instigation du corse.

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

Sans compter les deux millions de francs or, un trésor colonial Anglais, dont Dumas s'était emparé de haute lutte en Égypte. L'honnête général l'avait benoîtement confié au caisses de l'armée contre reçu, pour pouvoir le récupérer à son retour en France.

Mais le nain corse avait reniflé ce parfum d'argent, et le reçu n'avait pas été honoré. On avait prétendu qu'il s'agissait d'un faux en écritures.

Buonaparte avait investi ces deux millions en bijoux et frais pour son couronnement. Des magnifiques cadeaux qui avaient beaucoup plus à Marie - Josèphe-Rose Tascher de La Pagerie, dite Joséphine de Beauharnais. Une demi - mondaine de très haut vol, créole et esclavagiste, la maîtresse de Paul Barras, qui, n'en voulant plus, l'avait jetée dans les bras de Napoléon, façon maquereau qui place sa pute chez un riche pigeon, pour en tirer des avantages.

La hargne impériale fait que la veuve du général Thomas Alexandre Davy de la Pailleterie, dit général Dumas, ne touchera jamais un sou de la pension qui revenait à son mari.

La bassesse intrinsèque du dictateur et la tenace rancune raciale qu'il nourrissait à l'encontre du héros qui lui avait tenu tête, continuèrent à œuvrer longtemps. Le héros fut ignoré par la plupart des historiens de l'Empire. Il ne fut jamais décoré de la Légion d'honneur.

Il mourut, sans un sou, dans l'auberge de ses beaux parents, l'Hôtel de l'Épée, a Villiers Cotteret, la nuit 26 février 1806, des suites de ses blessures de guerre, de l'empoisonnement et de l'ulcère que le nain corse avait si bien contribué à lui faire développer. Ce même jour à Paris Napoléon donne l'ordre de bâtir l'Arc de Triomphe, et les travaux commencent.

Le général Thomas Alexandre Davy de la Pailleterie, dit général Dumas laisse un fils : Alexandre.

On comprend pourquoi Alexandre méprise secrètement les blancs et les voit tels qu'ils sont, au delà de l'image qu'ils voudraient donner d'eux.

Donc, Alexandre doit jouer un rôle : le plateau de la vie l'attend. Des années durant il le fera. Et en effet, depuis toujours il affiche un sourire bienveillant, répond avec une parfaite courtoisie aux imbéciles blafards qui l'abordent, rit et séduit.

Il incarne le protagoniste dans la pièce de théâtre de sa vie. Une pièce qui se joue sur la grande scène du Réel Parisien. Il se sent toujours en représentation. Le monde lui apparaît comme une nuit d'été, lorsqu'on regarde distraitement les moucherons frénétiques s'agiter autour de la clarté d'une lampe.

Il est la lampe, les moucherons tournent autour de sa lumière, et le regardent de leurs yeux ronds. Des chalands, à la foire du Trône, en feraient autant.

Leur attitude proclame :

« Quel phénomène étrange ! Un nègre chanceux, fils de nègre, et qui réussit tout ce qu'il entreprend ? Riche, célébré, talentueux ? Comment c'est possible ?

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

C'est scandaleux ! Approchons-nous de lui, pour en frissonner davantage... ».

Et ils trépident de ce scandale, qui n'existe que dans leurs têtes racistes.

Il s'en moque.

Les pensées d'Alexandre flottent ailleurs, loin de Paris.

Où cela ?

Vers de nobles conceptions, vers Port Marly, non loin de S. Germain en Laye, là où il vient de s'offrir un superbe terrain, neuf hectares, arrachés aux enchères, à la barbe des riches voisins qui pestent, envieux.

Il s'agit du terrain de jeu d'un l'ex - enfant, qui va réaliser ses désirs de maison et

de sécurité, et d'amusement.

L'enfant pauvre a gardé jalousement ses désirs.

Désirs que temps a mûris et transformés en fantasmes d'adulte. L'adulte, avec son talent, a fabriqué la baguette magique qui réalise tout ce qu'on peut désirer : l'argent.

Ainsi, le vaisseau de pierre qu'il construit cinglera les vagues du Temps, le navire sera un temple consacré à lui-même.

Et à cette seule pensée, son ego gonfle, comme son sexe.

Le canon symphonique de la grandeur résonne et gronde !

Il le sent, le sait, le veut : après sa mort, il continuera à recevoir dans ce temple le pèlerinage de ceux qui l'aiment et l'aimeront.

Pour toujours.

« Voilà une autre facette de mon talent, regardez, admirez, éblouissez-vous ! »

Cela lui échappe, une volée de mots qu'il prononce à haute voix : « *Bâtisseur de mots et de monuments éternels...* »

« Pardon ? »

« Oh, Madame, ce n'est rien, je parle à moi-même... »

La dame le regarde avec des yeux ronds de moucheron.

Il en jouit, et le cache en lui adressant un sourire charmant, pour replonger aussitôt dans ses pensées.

Quelle volupté que de créer *ex nihilo* des murs puissants, des toits audacieux, des fenêtres élégantes, tout un château !

Fini les temps, quand les châteaux de sable qu'il façonnait laborieusement et que la mer jalouse dévorait à chaque marée disparaissaient !

Maintenant, se dit-il, une construction, telle qu'auparavant nul autre que lui n'aurait pu imaginer la forme, ni les ornements. Lui, lui seul, Alexandre Dumas peut l'inventer, tirant les formes des rêves de sa créativité.

Il le croit, avec la ferveur d'un néophyte mystique acharné.

Il l'appellera... comment ?

Illumination ! Ce sera le *Château de Monte-Cristo* !

Oui, une demeure princière, dédiée à lui-même et au « *Comte de Monte -*

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

*Cristo* », le roman qu'il a écrit pour flatter l'ego des bonapartistes frustrés et revanchards.

Il avait ressenti des scrupules avant de le commencer, il se demandait s'il ne commettait là une trahison, vis à vis de feu son papa, le général Dumas.

Et puis il s'était dit : à la guerre comme à la guerre !

Il allait vider les poches des bonapartistes.

Buonaparte l'avait bien fait pour son père, sans rien donner en échange.

Dés lors quelle vengeance plus raffinée pouvait-il trouver ?

Et il en avait fait des tonnes.

Il écrivait les personnages de Dantès et de l'Abbé Faria chargeant les caractères, riant comme un fou de ses astuces et de sa duplicité.

Le livre triomphant lui a rapporté des fortunes.

Pour vider encore plus les poches des bonapartistes il allait en faire une pièce de théâtre, que des milliers de lecteurs du roman se précipiteraient voir.

Dans ses oreilles tonne la symphonie de l'or et de l'argent.

Ce nerf de la guerre, que ce soit utilisé pour les champs de bataille ou dans la construction : l'argent. Mais aussi son frère : le crédit.

Ouvert comme une rose au soleil de juillet, auprès de banquiers souriants, avides de prêter au riche pour engranger des intérêts.

Et tout cela sur le dos de l'empereur, le ci-devant nain corse qui crevait à petit feu, comme il le méritait pour les massacres inutiles auxquels s'était livré, à Sainte Hélène.

Une belle revanche !

### **CHAPITRE 3 BÂTISSEUR**

Mais, même avec de l'argent à foison, tout n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire.

À l'instar du paysan qui vient d'atteler son bœuf pour le labour, Dumas avait dû atteler un architecte à sa charrue de pierre et briques.

Il le faut, pour se frayer un chemin à travers les méandres techniques de la construction, et des permissions, dont il ignore la topographie.

L'architecte qu'il a trouvé est un professionnel, cher payé.

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

Mais beaucoup moins cher toutefois, que cet antipathique « *chef du bureau des monuments historiques* », un béni oui-oui, raciste d'extrême droite, au style de fonctionnaire obtus et maniaque, au nom de courtisane, un certain Viollet le Duc.

Ils s'étaient détestés à première vue.

La première rencontre entre le géant noir et le minuscule architecte blanc, un de ces hommes qu'on dirait nés « *vieux* », catholiques et conservateurs, peut se résumer à cette communauté de vision réciproque :

« *Est-il possible qu'un tel monstre existe ?* »

Le tout caché, en toute politesse, sous des sourires de bon aloi, car la rencontre s'était faite chez Antoine Marie, le duc de Montpensier, fils du roi et grand admirateur de Dumas.

Alexandre, en désespoir de cause, a donc fini par choisir son architecte : « *a contrario* ».

Il ne s'est pas basé sur les louanges qu'on aurait pu adresser à un professionnel, ou à la renommée qui lui était faite.

Il s'est entièrement appuyé sur ce qu'il en disait, lors d'un dîner mondain, un prélat de haut vol, aux saintes caisses bien remplies d'or et de bijoux, Mgr Lacroix, évêque de Bayonne, u sujet d'un certain Durand.

Le prêtre pansu s'empiffre comme un ogre.

Sa peau est tendue, ruisselante de gras en chapon de Noël à la broche, ses joues sont rouges pourpre et luisantes.

Lacroix se confie à son voisin de table, à haute voix, car le vin absorbé ne lui consent pas la discrétion.

Alexandre est juste à portée d'oreille, et entend parfaitement les propos du pochetron.

Le prêtre commence ses jérémiades par reprocher à un architecte, un certain Hippolyte Durand, son mauvais caractère, ses manières hautaines et insolentes.

« Vous n'allez pas le croire, il traite le Clergé comme de simples clients et l'Église comme une entreprise commerciale... »

Le voisin de table, qui ne peut se soustraire au supplice, murmure des mots comme à confesse, compatissant aux malheurs de l'évêque.

Erreur !

Car celui-ci en tire des forces nouvelles. Il rote plus qu'il ne rugit :

« Mais ça ne va pas se passer comme ça ! J'ai écrit au directeur général des cultes et je lui ai dit : l'architecte Durand connaît peut-être le dessin et la ligne ogivale, mais sous le rapport du talent du sacré, du goût, de la religion et de l'expérience, c'est un nul ! »

Il s'humecte le gosier par une rasade de bordeaux, puis en ingurgite une autre et reprend ses pleurnicheries.

« Il m'a imposé un homme comme surveillant des travaux, son régisseur. Un

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

type fort actif au demeurant, il mettait son nez partout... Mais sans études et, ce qui est pire, vous ne le croirez pas, sans religion aucune.

Tenez : je l'ai vu passer maintes fois devant l'autel, le chapeau vissé sur la tête. Il a fait fracasser à coups de masse un Christ et sa croix, sous prétexte qu'ils étaient fissurés, mal fixés, et allaient constituer un danger « pour *le public* », c'est ainsi qu'il nomme les fidèles... »

Dumas tend l'oreille et se régale.

Ce Durand, qui remet les culs bénis à leur place et emploie un régisseur qui ose effacer les idoles masochistes des catholiques à coups de marteau, qui traite l'église en entreprise commerciale, ce qu'elle est, commence à lui plaire.

Il est aussi un peu jaloux de cette liberté, lui qui doit composer chaque jour avec la Cour et son idéologie pro - curés.

Le gros évêque, rouge comme une écrevisse, continue sa diatribe. Il absorbe un verre après l'autre, buvant le vin comme s'il s'agissait d'eau. Un valet reste derrière lui, la bouteille à la main, n'osant s'éloigner de peur de ne pouvoir suivre le rythme de vidange du saint homme.

L'alcool qui circule en abondance dans les veines du religieux le rend de plus en plus disert.

Il hausse encore sa voix de fausset.

« Et il se permet d'entreprendre des travaux que je n'ai nullement autorisés. Je lui en ai demandé la raison.

Réponse : *'Cher Monsieur, je ne me mêle pas de votre latin lorsque vous dites la messe, ne vous mêlez pas de mes techniques lorsque je construis.'*

Vous voyez le genre ? Athée et vantard ! Cet homme est possédé par un esprit de domination démoniaque...».

« Votre éminence me décrit là un homme en proie à des obsessions païennes... »

« Vous ne croyez pas si bien dire ! »

La passion fait monter encore de deux bonnes octaves la voix du curé, on dirait un castrat d'opéra.

« Des obsessions démoniaques, plus exactement ! Qui n'ont d'autres principes que la cupidité satanique, l'âpreté au gain, la méfiance, la méchanceté. La preuve ? La voici : il se fait payer au fur et à mesure que les travaux sont exécutés ! Vous-vous rendez compte ? On n'a jamais vu ça ! Il prétend que je dois lui avancer l'argent à chaque fois qu'il doit acheter les matériaux nécessaires.

Je lui ai demandé solennellement pourquoi tant de méfiance. Ne fait-il pas confiance à la Sainte Église Catholique Romaine ?

Et le malotru me fixe dans les yeux d'un air méprisant et me répond du tac au tac : « *A l'immeuble de l'église, s'il est bien bâti oui, mais pas aux hommes qui l'utilisent.* »

Jacob .Dellacqua

&amp;

Alexandre Dumas

MATIÈRE NOIRE

d\_jacob@orange.fr

« Blasphème ! »

« Exact. J'ai donc écrit au directeur des cultes en dépeignant ses actions par le menu, et en indiquant que la violence athée de ce Durand et de son régisseur ne me permet pas d'avoir la confiance nécessaire en eux. J'ai conclu en indiquant que la duplicité, dont l'architecte fait si souvent usage, et son oubli habituel des convenances, me forcent à interrompre tout rapport avec lui.»

« C'est très bien dit. Et que vous a-t-il répondu ? »

« Que je n'avais pas besoin d'avoir des rapports avec lui, juste de lui payer ses factures au fur et à mesure qu'il me les présentait, du moment que les travaux étaient correctement exécutés. »

« Incroyable ! Et alors ? »

« Alors ? Simple. Je vais faire sauter ce monsieur, ce Directeur des Cultes à la noix. Ma sœur est appréciée à la Cour, elle dispose de leviers importants, elle va les actionner, ça ne va pas tarder... »

Quelle meilleure recommandation pour Dumas ?

Alexandre, depuis la mort de son père, a toujours détesté les curés, autant et plus qu'Hippolyte Durand. La religion des blancs et ses fables morbides, lui répugnent autant qu'elles le font rire.

Les simagrées à la symbolique sexuelle, communion - fellation à genoux, avec son saint sperme desséché qu'on doit laisser fondre sur sa langue pour qu'il se réhydrate : « *ne pas mâcher !* » disait le curé au catéchisme, et qui en même temps est le corps et le sang du dieu, prêt à être cannibalisé par les fidèles, le font mourir de rire.

Mais le fait qu'un nombre aussi élevé de « *brebis* » comme les prêtres aiment appeler les fidèles, y croient dur comme fer le terrifie.

C'est son secret. Il ne fait pas état de ses sentiments réels ni publiquement, ni dans ses ouvrages. Il se montre bon catholique, car il faut pouvoir vendre les livres à n'importe qui, surtout aux catholiques et aux bonapartistes, qui composent la majorité des lecteurs. Ce qui ne l'empêche pas, de temps à autre, de réussir à représenter des œuvres blasphématoires et impudiques que ses accointances à la cour font passer à travers les mailles serrées d'une censure tatillonne.

Il est ravi d'avoir entendu cette conversation.

L'affaire avec l'architecte est conclue le soir même.

Alexandre doit néanmoins mener Hippolyte Durand d'une main de fer.

On peut être bouffeur de curés et raciste : c'est le cas, l'époque le veut.

Alexandre devine les pensées de Durand.

L'architecte pense que ce demi - nègre fortuné de Dumas n'a ni goût, ni connaissances architecturales. Hippolyte voudrait donc construire un « *château à sa façon* », sans en référer à son client. Il ignore que Dumas est un enfant et que les bambins savent très bien ce que leur plaît.

Jacob .Dellacqua

&amp;

Alexandre Dumas

MATIÈRE NOIRE

d\_jacob@orange.fr

Il n'est donc pas question de céder à Hippolyte...

Dumas a mis les choses au clair, en invitant l'architecte à s'attabler devant une excellente bouteille de champagne.

« Monsieur l'architecte, je serai franc avec vous : je considère que celui qui paie, moi en l'occurrence, peut et doit imposer sa volonté. »

Durand se rembrunit. Alexandre continue.

« À votre avantage : je ne suis pas un évêque gras, dégoûtant, délateur et alcoolique. »

Durand, surpris, éclate de rire.

Ce nègre est assurément un diable. Et le diable, vu que les curés le craignent, n'est pas pour lui déplaire, même s'il est Noir.

Donc tout va bien aller.

Alexandre a déjà rêvé son domaine, tel qu'il est là, maintenant.

Des arbres en abondance, des buissons touffus, la nature dans sa sauvage richesse, érotique et païenne. Son parc, tout autour, est « à l'anglaise ».

C'est juste le contraire des « jardins à la française », l'envers des sinistres espaces, pelés comme de tonsures de moine ou comme des chiens galeux, affectionnés par Le Nôtre.

Durand approuve sans réserve, il n'aime pas le Nôtre.

De juillet à décembre, Dumas achète une dizaine de terrains pour la somme de 4950 Francs or. On l'a vu, comme architecte, il a choisi Hippolyte Durand, le maître d'œuvre de la basilique de Lourdes et de la villa Eugénie à Biarritz, et lui dit :

« Je veux un château Renaissance, accompagné d'un pavillon gothique au milieu d'un lac. Le parc sera à l'anglaise, avec des cascades. »

« Mais... c'est impossible ! Le sol est un fond de glaise : on ne peut pas y bâtir un château ! » « Cher ami, Vous creuserez jusqu'au tuf et vous construirez deux ou trois arcades de caves, si besoin. »

« Mais cela vous coûtera quelques centaines de mille francs de plus ! » !

Dumas éclate de rire : « Je l'espère bien ! Du travail pour les ouvriers... »

Le rêve se réalise à grands frais.

Là où l'architecte avait fait sérieusement la moue, c'est au sujet du style à employer pour ce « château de Monte Cristo. »

L'architecture que Dumas a choisi est un mélange pour le moins éclectique : gothique, baroque et renaissance mélangés.

Il prend les éléments qui lui plaisent et demande à l'architecte de les insérer, là où il les veut.

Par exemple : pour ce qui est des fenêtres, il fait copier celles du château de Diane de Poitiers, sis à Anet, dans l'Eure. et Loir.

Durand a rué dans les brancards, ce qui lui a valu un beau numéro de l'écrivain.

Alexandre lui a expliqué qu'il a toujours trouvé Diane de Poitiers, femme,

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

amazone et chasserresse, très épicurienne. Qu'il a souvent regretté de ne pas avoir vécu en 1550, dans son siècle, pour la séduire à coups de créativité. Il décrit à un Hyppolyte, médusé par ce délire, l'hypothétique rencontre en forêt entre Diane et lui.

Diane, couverte de sueur après une cavalcade à bride abattue s'arrête pour se baigner dans la source d'une grotte. Alexandre se rue dans la grotte, mais à peine est-il entré dans la caverne à la source ruisselante, qu'un bataillon de nymphes nues, à la vue de l'homme, se mettent à hurler et se frapper les seins, en remplissant toute la forêt environnante de leur vociférations scandalisées. Pressées autour de Diane, elles essaient de la protéger des regards avides de Dumas, en faisant barrière de leurs corps, sans pouvoir la cacher entièrement, car Diane est plus grande qu'elles. Dumas se souvient du destin d'Actéon : Diane la Grecque avait pris un seau d'eau, et l'avait jeté à la face du voyeur, en aspergeant sa chevelure, et prononçant ces paroles, annonciatrices du malheur à venir :

*« Maintenant, va raconter à tes copains que tu m'as vue sans voile : si tu le peux, je te l'accorde. »*

Et sans proférer davantage de menaces, elle fait apparaître autour du front l'ruisselant d'Actéon, les cornes du cerf vivace, et lui recouvre le corps d'une peau épaisse, gracieusement tachetée.

Elle y ajoute même une nature craintive.

Actéon est désormais un cerf. »

Hippolyte l'interrompt : « Mais vous vous n'êtes pas devenu cerf, il me semble... »

Dumas bondit vers une panoplie qui orne le mur, en détache un sabre de cavalerie en découpant l'espace vide devant lui en moulinets savants.

L'architecte bondit en arrière

« Oui, parce que Diane de Poitiers n'est pas Diane la déesse.

Tout ce que celle-ci peut faire est de déchaîner ses molosses contre moi. Mais moi, Monsieur l'architecte, je ne suis point un muscardin grec, mais un rude escrimeur, qui a vite fait d'encorner de son sabre les molosses dépêchés contre lui... »

Durand en est stupéfié.

« Mais... »

« Vous comprenez qu'en regardant par ses fenêtres, maintenant mes fenêtres, je veux imaginer la voir apparaître, et darder vers moi un regard de pardon et de séduction, à travers le jardin. Puis s'approcher de moi en courant, légère et agile comme elle sait le faire, et s'adonner à une étreinte sauvage, digne en tous points de cette chasserresse, habituée à étreindre des fougueux étalons entre ses cuisses musclées. »

Et Dumas, pris de folie licencieuse, détaille à l'architecte ahuri les péripéties

Jacob .Dellacqua

&amp;

Alexandre Dumas

MATIÈRE NOIRE

d\_jacob@orange.fr

érotiques qui émaillent cette étreinte sportive, dignes en tout points des aventure amoureuses de Jupiter et Venus.

Professionnellement exaspéré, Hippolyte prend son mal en patience. Il comprend. Il a été embauché par un fou.

Mais il s'en étonne.

Comment ce nègre cultivé peut-il imaginer un pareil mélange ?

Il se raisonne, en se disant qu'un type qui crée des hommes, des femmes, décrit leurs destins, dicte leurs vies, les montre aux lecteurs, qui dirige une multitude d'écrivains, toujours avec un succès éclatant, peut également utiliser son don pour une autre discipline.

Et puis il y a eu la surprise qui l'a séduit.

Alexandre lui a commandé une cuisine gigantesque, équipée comme celle d'un restaurant.

« Mais pourquoi si grande ? Ça va coûter très cher... »

« J'aime cuisiner. »

« Mais... comment avez vous appris ? »

« En mangeant. J'aime la bonne chère. »

L'architecte, invité à dîner une fois la cuisine terminée, a découvert un grand cuisiner, qui accommode des mets délicieux, selon la vulgate de la cuisine française, italienne, marocaine et même japonaise. Et les dévore comme un ogre, les arrosant de toute sorte de vins.

Et Durand s'est pris de sympathie pour le diable d'homme Dumas, au point qu'il en a oublié son racisme.

Même quand l'écrivain s'est laissé emporter par la vogue orientaliste du jour. La mode, de tous temps, a été, est et sera bien plus puissante que toutes les religions ou les idéologies.

Elle est le tsunami, irrésistible, absolu, la révolution coquette et amoraliste qui se moque des dieux et des puissants, des religions et des coutumes, des morales et des convenances, et gouverne à sa guise la pudeur des femmes et le ridicule des hommes.

Depuis l'expédition d'Égypte la mode orientaliste fait fureur.

On peint, on sculpte, on chante « oriental ».

Alexandre s'est pris au jeu comme une midinette : il veut sa pièce orientale.

Mais pas de l'oriental bidon rafistolé chez les Français « à l'orientale. » Non, pas de cela chez lui.

Durand s'adonne à la résistance passive. Il fallait de la place, des terres, pour les colons venus de France.

Buonaparte avait ruiné le pays, il fallait payer les pots cassés par les guerres inutiles du dictateur, la crise économique était là, la ruine menaçait.

On avait donc fabriqué un prétexte, conquis l'Algérie et le génocide d'un million de « nègres » indigènes avait fait de la place aux colons.

Jacob .Dellacqua

&amp;

Alexandre Dumas

MATIÈRE NOIRE

d\_jacob@orange.fr

Il trouve l'orientalisme d'un mauvais goût déplorable, et ne veut pas tremper dans cela.

Alexandre s'en fout. Il ne comprends rien à la politique.

Il veut du vrai de vrai. Comment faire ?

Un coup de tête comme il en a l'habitude, le met en chemin : il traverse la France rejoint l'Espagne, s'y arrête et trouve le temps d'assister aux noces de son ami, le fils du roi Louis Philippe, Antoine Marie de Montpensier.

Moyennant quoi, on met à sa disposition un bateau de la Royale. Il s'y embarque, franchit la Méditerranée arrive à Tunis, puis au Maroc.

La « *chambre mauresque* » du premier étage avait été entièrement décorée de sculptures en stuc par les deux artistes marocains qu'il avait embauchés. Dumas les avait vus, pendant son voyage en Afrique du Nord, travailler dans les jardins du bey de Tunis, et avait demandé à ce dernier l'autorisation de les ramener avec lui en France.

« Mais, » avait répondu le souverain, « ils sculptent et ornent mon tombeau... »

« Votre Altesse les fait travailler à une œuvre de mort. Moi, je les ferai travailler à une œuvre de vie. »

Le bey s'était incliné devant un argument aussi péremptoire, accompagné naturellement par un somptueux cadeau, et Dumas avait ramené les deux artistes à Monte-Cristo.

L'un d'eux y mourut, bien plus tard d'un coup de froid, et fut enterré dans le parc. Durand croit Alexandre toujours en voyage. Après dix jours de travaux exécutés en l'absence de l'architecte, il prévient de son retour le pauvre Hippolyte Durand.

Quand Hippolyte arrive, Alexandre, triomphant, bien que plié en deux par une terrible sciatique - l'amble du dromadaire met à dure épreuve les vertèbres occidentales, même celles d'un grand homme - lui présente, baragouinant un arabe de foire, les deux hommes : Hassan et Mehdi. Ce sont les deux maçons artistes, les *nec plus ultra* de la décoration tunisienne.

L'entreprise, mené tambour battant par Alexandre, est une réussite. Il y a des dommages collatéraux, certes.

Car les ouvriers marocains apportent, dans leurs bagages, une provision de feuilles séchées d'une étrange graminée, qu'ils fument, souvent, à la place du tabac.

Il s'agit de la même plante que le nain corse avait ostracisé en 1800, par une loi *ad hoc*, à la suite d'une des crises de paranoïa dont les dictateurs frigidés ont l'habitude, pour se dédouaner de leurs crimes et se parer des habits du gardien de la vertu.

Généreux, ils en offrent un sac à Alexandre.

C'est avec un joyeux étonnement qu'il découvre les effets bénéfiques de cette pratique. Sa créativité, la réceptivité à la musique et...l'amour, en profitent.

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

Alexandre, athée tous azimuts, enfreint gaillardement le tabou islamique, qui défend aux femmes d'en fumer.

Et, au vu des résultats, il n'a qu'à s'en féliciter.

Même si la vision d'une femme qui abandonne le conditionnement imbécile et misogyne imposé par les mâles et devient l'égale de son partenaire dans un lit, pourrait troubler un homme moins aguerris que lui.

Parmi les bienfaits de la substance, d'autres résultats se font jour. La vérité lui apparaît, parfaitement nue, car elle n'a rien à cacher.

Divinement belle certes, mais impitoyable.

Elle lui montre ce qu'il n'avait pas vu, ou qu'il ne voulait pas voir. Car, s'il veut contempler chaque jour son Château de Monte Cristo, comment faire ?

Il ne faut pas qu'il soit à l'intérieur de la construction.

Il ne verrait rien.

L'admirer, quand il en sort et quand il y retourne, ne saurait lui suffire. Un château qu'il ne pourrait pas admirer, juste en levant les yeux ?

Ça ne vaudrait pas un pet de mouche !

La demeure qu'il chérit est un visage, et à l'instar de celui de la femme qu'on aime, on ne se lasse pas de la contempler.

Ah ! Alors, comment faire ?

Poser un gigantesque miroir en face des fenêtres ?

Non, ça gênerait la vue du jardin. Et puis Hippolyte aurait un infarctus.

Mais...eh bien, tiens, c'est tout simple.

Merci la graminée ! Merci la Vérité !

Il suffit de bâtir un second château, juste en face du premier, duquel il pourra se rassasier de la vue désirée. Et vice-versa.

Ce sera là qu'il va écrire et lever les yeux quand il le souhaite.

C'est décidé. Deuxième château : le Château d'If !

Certes, If sera plus petit.

Un manoir quand même, mais de poche : Hyppolite lui-même veille aux dimensions, préoccupé par les dépenses encourues par ce nègre sympathique, enthousiaste et complètement fou, qui court à sa ruine. Il a déjà dépensé 300 000 francs - or et il y a encore beaucoup de frais à venir.

Il réussit, non sans mal, à tempérer les ardeurs de bâtisseur de l'écrivain. Pas de gigantisme.

Le résultat est un charmant château néogothique, de la dimension d'un pavillon. Le « *Château d'If* » devient le cabinet de travail d'Alexandre, qui écrit et fait écrire comme un forcené.

« *J'ai intérêt à ne jamais m'arrêter d'écrire* », pense Alexandre, « *car mes gains annuels de maintenant ne seront pas suffisants à couvrir les dépenses.*

« *Même si un papier signé par moi le rend, aux yeux des éditeurs, aussi précieux qu'un billet de banque...* »

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

L'écrivain a beaucoup emprunté pour cette double entreprise. L'or de ses mots doit soigner ses dettes. Lorsqu'il écrit, maintenant en levant souvent la tête de la feuille pour admirer son Château de Montecristo, il arrive à se croire un faussaire suant sur sa planche à billets.

Et même s'il n'imprime pas directement des billets de banque, il sait que les mots tracés par lui et son équipe rendent précieux le papier noirci.

Aussi, parfois ces mots lui apparaissent en pièces de monnaie, le crissement de la plume traçant les mots résonne comme le trille joyeux des ducats d'or chutant dans son escarcelle.

Et puis, Alexandre a sa botte secrète, il tient une valeur sûre dans son fourreau.

La suite de son triomphal : « *Trois Mousquetaires* ».

Titre ? « *Vingt ans après* ».

Mais il ne s'agit pas d'abandonner sa résidence principale pour uniquement la contempler !

Il y passera la nuit, le plus souvent en agréable compagnie, fumant dans un narguilé l'étrange herbe parfumée qui montre le dessous des choses. Entouré par une montagne de coussins, allongé dans le salon marocain qu'il a fait décorer par Hassan et Mehdi, les deux maçons importés, il s'imagine en potentat oriental. Le petit castel d'If sera entouré d'une douve, alimentée par une source qui jaillit dans son terrain.

Par la suite, certaines nuit d'été l'on croira y voir s'ébattre un faune bronzé et de blanches nymphes, folâtrant dans l'eau à grand renfort d'éclaboussures.

Les quatre-vingt-huit titres des œuvres d'Alexandre seront gravés dans ses flancs de pierre.

Des statues à profusion, des sculptures représentant les héros de ses livres, tels qu'Edmond Dantès ou le Moine Gorenflot, orneront les niches creusées dans les parois.

Des rosaces à l'honneur des initiales A.D. doivent orner les frontons.

Et, le 27 juillet 1847, au jour fixé, on pend la crémaillère, devant six cents invités.

Honoré de Balzac, invité ébloui, résume dans une lettre à une amie, son sentiment :

« *Après deux années de travaux Alexandre Dumas a inauguré le domaine, en présence de centaines d'invités qui se pressaient dans le parc, admirant le château renaissance et le pavillon gothique, les cascades, les rocailles et les jeux d'eau.*

*Ah ! « Monte-Cristo » est une des plus délicieuses folies qu'on ait faites à notre époque. C'est la plus royale bonbonnière qui puisse exister. Dumas dut y dépenser plus de francs or qu'il le dit, et, à mon avis, il en faudra encore plus de 100.000 pour la terminer.*

*Hier, en devisant avec un notaire du coin, j'ai découvert que le terrain sur*

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

*lequel le petit château d'If est bâti, appartient à un paysan qui l'a vendu... sur parole, à Dumas.*

*Et comme il n'y a rien d'écrit, ce paysan peut faire sommation d'enlever le château et reprendre son terrain, pour y cultiver des choux, si ça lui plait et que Dumas n'a aucun papier qui prouve son achat. Ceci donne la mesure de ce qu'est Dumas en affaires !*

*Aller bâtir une merveille, car c'est une merveille, sur le terrain d'autrui, sans acte, sans contrat ! Le paysan pouvait mourir et les héritiers, mineurs, peuvent être hors d'état de réaliser la parole du paysan ! J'en frissonne en vous l'écrivant, Si vous aviez pu voir cela, vous en seriez devenue folle.*

*Au demeurant, c'est une charmante villa, plus belle que la villa Pamphili, à Rome.*

*Dumas jouit d'une vue imprenable : la terrasse de Saint-Germain, et l'eau du fleuve s'offrent au regard ! C'est aussi joli, aussi brodé que le portail d'Anet, que vous avez vu à l'École des Beaux-Arts. C'est bien distribué. C'est enfin, une folie du temps de Louis XV, mais exécutée en style Louis XIII, et avec ornements Renaissance. Comme si le Temps avait voulu lui rendre hommage en y déposant les signes de la pérennité.»*

Dès l'inauguration, Monte Cristo connaît le faste : quinze domestiques, logés sous les combles, s'empressent de servir les nombreux invités du maître de maison, qui tient table ouverte chaque jour.

Toute une foule de parasites y déjeune et dîne se mêlant aux invités.

Des demie mondaines y ont élu ce lieu comme terrain de chasse. Une écurie royale abritant huit superbes pur sang. Un grand salon, tendu d'étoffes d'or et de soie, truffé de merveilles artistiques, un salon boudoir, qui a pour rideaux de fenêtres d'immenses cachemires doublés de soie.

Un chaos de tableaux, de statues, de meubles Boule, de curiosités bizarres, jetés pêle-mêle du rez-de-chaussée aux combles. Sculptures et profusion de moulages, comme dans un atelier de sculpteur.

En tous lieux, régnait la profusion. Les méchantes langues aigries par le racisme disaient que : « *Tant de richesses, tant de splendeurs, ne donnaient point à ce magnifique séjour le cachet d'aristocratie native qu'il aurait voulu prendre.* »

D'autres, moins critiques, affirmaient que : « *Le parfum de bohème qui s'exhale au milieu de ce luxe, et les mœurs de coulisses les plus extravagantes qui règlent l'étiquette du château en font le charme.* »

On n'avait pas oublié les armes du marquis de la Pailleterie inscrites en relief sur la façade

L'écusson portait la devise, on ne peut plus appropriée : « *J'aime qui m'aime* ».

Alexandre Dumas inaugura Monte-Cristo par un festin de six cents couverts, dressé en l'honneur de la littérature, du théâtre et des arts.

Il y eut ensuite spectacle.

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

On représenta une pièce composée pour l'occasion par Alexandre, dont le titre impudique déclarait hardiment : « SHAKESPEARE ET DUMAS ».

Mais l'écrivain, retenu par un accès de pudeur, rare de sa part, ne le publiera jamais.

Sous les ordres diligents du majordome Rusconi, s'affaire le valet de chambre Paul, abyssin de naissance, surnommé "*Eau de Benjoin*" à cause de son habitude de se parfumer.

Huit femmes de chambres s'activent, dressent les tables, préparent le logis.

À l'extérieur officie Michel, le jardinier, secondé par deux aides.

Alexis, jeune valet antillais libre, court chaque jour quérir des victuailles fraîches avec sa calèche, pour nourrir toute la maisonnée et les nombreux invités et pique assiettes.

L'enfant Dumas a toujours aimé les bêtes.

Et voilà Pritchard, un chien pointer écossais qui chasse bien, et vole mieux qu'un bandit de grand chemin, douze singes et guenons, qui portent le nom de gens célèbres, auxquels Dumas trouve qu'ils ressemblent. Ce beau monde voisine avec des nombreuses poules, deux perroquets, plusieurs canards, des paons.

Et des lapins, un mouton appelé Napoléon, un vautour nommé Jugurtha et plusieurs chats, dont Mysouff le Massacreur.

Comment le chat Mysouff a pu convaincre les singes qu'il avait libérés de lui ouvrir la porte de la volière?

Nul ne l'a jamais su.

Ce qui est certain c'est que une nuit tous les oiseaux qui vivaient dans la magnifique volière passèrent l'arme à gauche, dans une tempête de plumes et de cris.

Révolté par ce crime Dumas fit un procès au chat.

Au terme de ce procès équitable, où Paul l'Abyssin était juge, Rusconi avocat général, Michel à la défense, Mysouff fut condamné à vivre désormais avec ses complices singes, dans cette même volière théâtre du carnage.

Et malgré les miaulements indignés du chat la sentence fut exécutée.

Tout en étant absorbé par ces agréables rêveries, Alexandre se déplace, sourit, salue, participe aux conversations.

Une dame, jolie mais sévèrement habillée, se tient devant lui, souriant, en silence. Coquet, il se présente :

« Bonsoir Madame, mon nom est Alexandre Dumas... »

« Oh, mais voyons, je vous connais, vous êtes si célèbre Maître... Je suis une amie de Jenny Von Westphalen, que vous avez rencontrée lors d'une dédicace de votre dernier livre... »

« Je m'en souviens, c'était une personne très aimable et charmante, l'épouse d'un écrivain autrichien, je crois... »

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

La dame sait parfaitement à qui elle a affaire : le roi Louis Philippe a un fils, et Dumas est son meilleur ami.

Elle sait que l'écrivain a commencé sa carrière dans les bureaux de Louis-Philippe, lorsque celui-ci n'était pas encore roi, que l'écrivain est riche, en excellents rapports avec la Cour et la plupart des journaux et des journalistes. Elle regarde autour d'elle, le Premier ministre Guizot est juste derrière Dumas, un verre à la main. Elle lève un peu la voix, pour qu'elle porte au-delà de l'écrivain auquel elle s'adresse.

« Justement, Monsieur Dumas, je voulais vous demander... si vous accepteriez de signer une supplique, en faveur de son mari, un collègue écrivain prussien qu'on veut expulser de France... »

« Quel est son nom ? »

« Karl Marx. Je suis une amie de son épouse, comme je vous l'ai dit. »

« Hélas Madame, je n'ai rien lu de lui, mais je signerai. Il ne faut pas tourmenter les écrivains, la créativité est le seul don sacré qu'on doit respecter... »

Guizot, un homme élégant, au visage austère, qui se trouve près d'eux, se retourne.

« Pardonnez-moi de m'immiscer dans votre conversation, Madame, Maître... » dit-il.

« Vous êtes tout pardonné, Monsieur le Ministre » répond la femme.

L'homme s'adresse à Alexandre.

« Je m'appelle François Guizot et l'information que Madame vous relate est exacte : j'ai ordonné l'expulsion de Monsieur Marx. »

« Ah. Et pourquoi cela, Monsieur le Ministre, si je peux me permettre de vous le demander ? »

« Je n'ai pas pris cette décision de gaieté de cœur, croyez-le. Mais, hélas, je ne peux pas faire autrement. Le gouvernement Prussien me serre de près. Ils sont vraiment très entêtés et presque menaçants. Je l'avoue, je ne risquerais pas une crise diplomatique, voir pire pour Monsieur Marx. »

« Et... L'on ne peut rien faire ? »

Guizot continue, comme s'il n'avait pas entendu la question.

« Malgré cela, je le respecte. C'est un homme de lettres, un savant. Un homme droit. C'est pourquoi, en hommage aux gens de lettres, et à Madame Marx, ainsi que pour vous rassurer, mes services vont commettre une tragique erreur. »

Alexandre est surpris et curieux. Il croit avoir mal compris.

« Pardonnez-moi, Monsieur le Ministre, une tragique erreur avez-vous dit ? »

« Oui, une erreur tragique, qui fera beaucoup de peine à certains, commise par un vieil homme, un chef de bureau qui prend sa retraite demain... » sourit Guizot.

« Je ne comprends toujours pas... »

« Eh bien, ce chef de bureau au lieu d'expulser M. Marx vers la Prusse, comme les Prussiens ont demandé, l'a l'envoyé en Belgique... C'est vous dire le

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

tragique de la chose ! Confondre la Prusse et la Belgique ! »

« Bravo ! » s'exclame la dame en applaudissant et montrant au Ministre un visage séduit.

Le sourire de Guizot s'élargit.

« Là où M. Marx pourra continuer à écrire ce que déplaît tant aux Prussiens... » conclut Dumas, qui a enfin compris.

« Exactement. »

« Et personne ne sera sanctionné pour cela, puisque le coupable est parti à la retraite... »

« Hélas... » feint de se désespérer Guizot.

Dumas rit.

« Et bien, Monsieur le Ministre, je suis ravi de vous avoir rencontré. Merci d'être venu à cette fête. Vous êtes un gentilhomme selon mon cœur... même si vous êtes terriblement malicieux. »

Guizot rit aussi.

« Merci. »

« Et dites-moi, ce qu'écrit ce Karl Marx, est-ce intéressant ? Je n'ai jamais rien lu de lui...»

« Intéressant... et terrible. Mais aussi ennuyeux que possible. Cela traite de l'économie, qui dicte la politique, du passé et du futur...»

« Et c'est vrai ce qu'il soutient ? »

Guizot jette un regard tout autour comme pour vérifier que nul autre n'écoute ses propos.

Il baisse la voix :

« Vrai, ce n'est pas le mot. Il y a de la vérité économique, sociale, certes. Une analyse qu'on peut qualifier de scientifique. Mais, à mon avis, il s'agit plutôt de prophétie, d'une sorte de messianisme politique au sens biblique. En le lisant, on a des frissons dans le dos. Dans quelques années, ses idées feront des ravages de par le monde, et ce qu'il écrit renversera peut-être des empires... Mais nous ne serons plus là, alors ce ne sera pas notre lot. »

Puis Guizot, se reprenant comme s'il en avait trop dit, tend la main à Dumas :

« Ravi de vous avoir rencontré en personne, Maître. »

Alexandre serre avec enthousiasme la main offerte :

« De même monsieur le ministre. L'honneur est tout pour moi.

Ravi d'avoir rencontré un gentilhomme. C'est extrêmement rare. Je me permettrai de vous faire parvenir une édition reliée de mes ouvrages, mais vous n'êtes pas tenu de les lire pour autant... »

« Mais Maître, que croyez - vous donc ? Par votre faute je perds chaque jour un temps précieux pour vous lire dans les journaux, et j'en suis ravi ! »

Plusieurs personnes, attirées par la présence du Ministre et de l'écrivain, se sont rapprochées et ont formé un cercle autour d'Alexandre.

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

## CHAPITRE 4 EXPERT EN NÈGRES

Guizot s'éclipse, un intense échange de banalités et plaisanteries mondaines a lieu entre les invités, les rires fusent, les femmes brillent, les messieurs courtisent.

Un homme qui, au vu du teint qu'il arbore, a visiblement abusé du champagne, s'avance. Il bouscule sans ménagement les autres invités, sans se soucier de leurs protestations.

Arrivé devant Alexandre, il interpelle l'écrivain, en criant à tue tête :

« *Au fait, très cher Maître, je voulais vous poser une question, car vous devez bien vous y connaître en nègres, n'est-ce pas ?* »

Depuis toujours la mémoire d'Alexandre est prodigieuse.

C'est son trésor secret.

Il peut réciter par cœur des pièces entières, il n'oublie jamais ni un nom, ni un visage, ni un évènement qu'il a vécu, ou entendu raconter. Il s'en souvient dans les moindres détails, et ce don exceptionnel ne lui a jamais fait défaut.

C'est sa force, le terreau où s'épanouit l'immense forêt de sa création. L'écrivain reconnaît l'importun.

En un instant, devant ses yeux défilent les images : il voit tout ce qui le concerne, comme s'il assistait à ces terribles événements : en août 1791, à la suite d'une cérémonie vaudou, de nombreux esclaves de Saint-Domingue, dont les conditions de vie sont effrayantes, se soulèvent et brisent leurs chaînes.

Les justiciers attaquent les plantations du nord de l'île, libèrent les autres captifs, incendient les propriétés et exécutent les propriétaires qui se sont rendus coupables de viols et de meurtres commis au dépens des esclaves qu'ils possédaient.

L'Assemblée Nationale envoie alors deux commissaires et des troupes pour rétablir l'ordre.

Mais une fois l'insurrection matée, cela recommence. L'intransigeance, la cruauté, les supplices infligés aux insurgés vaincus par les planteurs, ivres de vengeance, et de racisme raniment les revendications des « *libres de couleur* » et des esclaves.

Jacob .Dellacqua

&amp;

Alexandre Dumas

MATIÈRE NOIRE

d\_jacob@orange.fr

Le 4 avril 1792, l'égalité des droits des blancs et des « *libres de couleur* » est proclamée à l'Assemblée Nationale, dans l'enthousiasme.

Mais il faudra attendre encore plus d'un an avant que les commissaires civils Sonthonax et Polverel ne proclament l'abolition de l'esclavage à Saint-Domingue.

Après cette décision, la Convention vote, le 4 février 1794, l'abolition de l'esclavage dans toutes les colonies.

L'homme qui interpelle Dumas est un dénommé Jean Baptiste Dubuc, l'un des plus ignobles planteurs des Antilles, un négrophobe féroce, affectionné par Buonaparte, cousin de feu l'impératrice Joséphine.

Il est connu pour dilapider les revenus de ses plantations au jeu, et il est couvert de dettes.

Dubuc a tué, torturé ou fait assassiner des milliers de femmes d'enfants et d'hommes noirs. Il les a noyés, abattus au sabre, déchiquetés par la mitraille, pendus, cloués au sol sous le soleil, sans boisson ni nourriture.

Il torturait et violait à mort femmes et enfants par plaisir de distraction, en inventant toujours des supplices nouveaux, un usage courant dans sa plantation et dans celles de ses amis.

Des faits connus, reconnus, couverts par l'église, qui prêchait la soumission et la prière à ses ouaille noires, quoi qu'il leur arrive, car le seigneur les récompenserait de leur mansuétude dans l'au delà.

Des crimes si atroces que les tribunaux des Antilles n'ont pu s'abstenir de juger, même s'ils ont infligé des peines symboliques et ridicules aux planteurs reconnus coupables.

Lors de l'abolition de l'esclavage du 4 Février 1794, Dubuc n'hésite pas un instant.

Il court en Angleterre, où il a des accointances, décrit aux Anglais la faiblesse militaire française aux Antilles, fait valoir qu'il peut jouir du soutien financier et militaire des planteurs propriétaires d'esclaves, et finalement convainc les Britanniques de s'emparer des Antilles.

Il obtient le commandement de l'expédition militaire britannique. Pour rétablir l'esclavage Dubuc n'a pas hésité à porter les armes contre sa patrie.

« *Nauséabond personnage. Il a agi pour protéger l'institution de l'esclavage, et ses intérêts.* » pense Alexandre, « *Mais surtout par haine raciale contre les Noirs. Et maintenant, cette infâme ordure veut certainement me provoquer en duel. Et bien, soit. Rien ne me fera plus plaisir que de lui mettre les tripes à l'air, ou lui loger une balle dans le crâne...* »

Il s'étonne que le Prince Czartoryski ait invité un tel personnage ; pourtant il a dû commettre cet impair, puisque l'insolent se tient là, debout devant lui.

Alexandre inspire profondément et, sans montrer ni le dégoût, ni la violence meurtrière que l'homme suscite en lui, d'un ton si aimable qu'il en est

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

menaçant, feignant de ne pas connaître l'importun, il répond :

« *Mais certainement. Monsieur... ?* »

« *Dubuc, planteur à la Martinique...* » crie l'autre.

« *Je suis un grand expert en Matière Noire, Monsieur...* »

Devant le parterre abasourdi, Dumas se met à parler en « *petit nègre* » tout en veillant à ce que ses paroles soient compréhensibles pour tous.

« *Peut-être le meilleur expert du moment. Car, comme vous n'êtes pas sans le savoir, Missié, mon père était un mulâtre, mon grand-père était un nègre, et mon arrière-grand-père, naturellement, était un singe. Voyez-vous donc la singulière coïncidence qui, bienheureusement, nous sépare, Monsieur : ma famille commence juste là où la vôtre finit.* »

Un silence craintif s'est fait autour d'Alexandre et de Dubuc.

Des invités affolés s'éloignent et vont prévenir le maître de maison de la querelle.

Tout le monde est dans l'attente.

Car, sous le ton aimable, nul ne s'y trompe : Alexandre a répondu à la provocation de Dubuc l'écrasant sous une montagne de mépris plus haute que l'Everest.

Dubuc a parfaitement perçu l'insolente volonté d'offenser de l'écrivain.

Ce nègre ose !

Dubuc est bedonnant, mais taillé en hercule, et il ne craint pas le géant noir.

Chaque jour, dans sa plantation et dans celles de ses amis, il a battu et abattu les esclaves de sa main.

Il s'est donné la mission de dominer par la cruauté cette race inférieure, qu'il emploie et exploite à mort dans ses fermes aux Antilles, et de disposer à loisir des vies de ces êtres, qu'il considère moins humains que des poules ou des lapins.

Dubuc, d'un vif mouvement, s'avance vers Dumas, le bras haut, sans doute pour le souffleter, ou pire, car dans la main droite luit brièvement un éclair métallique.

Les événements s'enchaînent alors à une vitesse vertigineuse.

Lorsque Dubuc abat son bras armé, sa trajectoire recoupe celle d'une énorme soupière en argent massif, posée sur un plateau qu'un valet apporte sur son épaule, en élégant équilibre.

Le valet, à qui la soupière doit cacher le mouvement impromptu de Dubuc, ne peut éviter la collision.

Le récipient paraît s'envoler, son couvercle tombe au sol, la soupière et son potage bouillant viennent coiffer la tête du planteur.

L'homme tombe au sol, à demi assommé.

Le liquide fumant mouille ses épaules et sa poitrine, baigne le parquet.

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

Le plateau heurte le sol, produisant un son impérieux et assourdissant, comme la vibration d'un gong.

Tous les regards convergent vers le valet, dont la perruque est tombée, découvrant ses cheveux roux.

L'homme se penche, ramasse précipitamment le plateau, le couvercle de la soupière et sa perruque, et s'éclipse.

L'attention des convives se reporte vers Dubuc. L'homme gigote, allongé au sol. Il se contorsionne comme un ver, dans la mare glissante de la soupe répandue, luttant en vain pour dégager sa tête du récipient qui l'emprisonne.

Les invités se tiennent sur la pointe des pieds pour ne rien perdre de cet imprévu et étonnant spectacle.

Les imprécations de Dubuc ne franchissent pas tout à fait la prison d'argent qui enserme sa tête.

Elles résonnent aux oreilles des présents étouffées, comme une oraison de neuvaine, murmurée avec fougue et foi.

Dumas, un bon rire aux lèvres, s'adresse au gisant : « *Monsieur je suis touché par votre invitation implicite à souper. C'est très original, je l'avoue, et certainement vous venez, ce soir, d'en lancer la mode...* »

Alexandre se penche, et arrache sans ménagement la soupière qui lui emprisonne la tête.

Il la lui pose en travers des jambes.

Le malheureux est défiguré.

Son visage est écarlate, et il a une oreille à demi arrachée par la brutalité dont sa tête a été libérée de la soupière. Sa peau se couvre de cloques à vue d'œil, car le potage était bouillant.

Dumas reprend son accent petit nègre :

« *Mais en vous regardant mieux Missié... Hélas, cette manière de consommer le potage comporte un tel sacrifice de soi... Je crois que même l'exquis plaisir de vous accompagner dans ce souper ne pourrait me motiver suffisamment.*

*Je rends hommage à votre stoïcisme... Vous venez de lancer une mode...* »

Des rires fusent ici et là, puis un fou rire général se propage.

Dubuc, au comble de la rage, se relève.

Aveuglé par la fureur, il bondit sur Alexandre, en brandissant au grand jour le poignard qu'il cachait.

Mais la soupe, répandue au sol, le trahit.

Il glisse méchamment, le couteau s'échappe de sa main et il tombe lourdement à genoux, devant l'écrivain.

Dumas éclate de rire. Il exagère sciemment son hilarité, se tapant les cuisses.

« *Allons, allons Dubuc, pourquoi vous mettez-vous à genoux ? Personnellement je n'ai rien à vous pardonner, Monsieur,* »

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

lui dit Alexandre d'un ton bonhomme.

Puis son ton change, se fait coupant et chargé de mépris.

*« Sachez que je ne vous en veux pas pour les vies que vous avez volées. Certes, en torturant à mort des femmes et des enfants innocents, vous avez été sévère. Mais ces victimes n'étaient pas exemptes de faute : celle de la malchance. Être esclaves dans la plantation d'une ordure puante comme vous l'êtes, ou dans les fermes de vos ignobles amis. Franchement, des crimes aussi vils ne se satisfont aucunement d'un vaudeville tel que vous nous le montrez, avec ces quelques gouttes de soupe tiède, dont vous nous amusez à vous en asperger, en bouffon sans vergogne ...*

*Je ne vous en veux pas, croyez - le.*

*Et j'en veux pour preuve cette promesse que je vous fais publiquement : si jamais j'arrive à écrire un rôle de comique troupier suffisamment veule, impuissant, vulgaire, ignoble et lâche, c'est à dire tout à votre image, ce sera pour vous et vos amis. »*

Dubuc essaye de se relever, mais la soupe est trop glissante. Il hurle :

*« Nègre infâme ! Tu oses ! Respecte tes maîtres, ou il t'en cuira ! Je te ferais bastonner à mort ! »*

*« Mais je vous respecte Monsieur ! »* répond Dumas, *« La preuve de mon respect ? La voilà : comme les Grands d'Espagne jouissez du privilège de rester couvert en présence du Roi. Remettez, je vous prie, votre couvre chef ... »*

Et, d'un mouvement agile, Dumas replace violemment la soupière vide sur la tête de Dubuc, qui s'effondre.

Puis, majestueux, il tourne le dos à l'homme terrassé et s'éloigne parmi les invités.

Les rires fusent, de timides applaudissements se propagent puis tournent à l'ovation, à croire que les invités ont pensé qu'il s'agissait là d'un numéro de comédie tragicomique, destiné à égayer les présents.

Le Prince a été prévenu de l'esclandre.

Des valets accourent en nombre.

Ils entourent Dubuc, le remettent sur pieds, ôtent une deuxième fois la soupière de sa tête, ramassent le couteau fiché dans le parquet.

Ils ne tiennent en aucun compte des ordres, des cris et des jurons hurlés par le brûlé, et c'est solidement maintenu par ces robustes majordomes qu'on traîne Dubuc vers la sortie, avec force soufflets et sans ménagement aucun, malgré sa résistance désespérée et ses hurlements.

Ses cris de rage s'affaiblissent dans le lointain, le brouhaha des conversations et des rires efface rapidement ces sons impolis.

Alexandre est songeur.

Il avait vu étinceler la lame.

En excellent escrimeur, il calculait les distances, se préparant à arrêter la main

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

armée de Dubuc, lorsque celui-ci aurait été à portée de son bras et lui assener un coup de genou dans les parties sensibles.

Il a donc observé plus qu'attentivement le déroulement de l'incident.

Et voilà ce qui est étrange : il pourrait affirmer que, un instant à peine avant la collision, il n'y avait aucun valet à proximité de Dubuc.

De plus, il croit avoir vu un domestique noir se matérialiser, comme par magie, avec son plateau et sa soupière.

Et, encore plus incroyable, voir son image d'homme noir se dissoudre pour réapparaître transformé en domestique blanc aux cheveux roux.

Tout cela en moins qu'un instant.

La durée d'une infime fraction de seconde, d'un battement de cils, comme si le temps s'était ralenti en un point infinitésimal de l'espace.

Ahurissant.

Impossible.

Hallucination ?

Il est presque certain, aussi, d'avoir vu ce domestique apparu si soudainement, agir d'un mouvement volontaire, d'une rapidité incroyable.

Il l'a vu jeter au sol le plateau et le couvercle de la soupière, la saisir à deux mains et coiffer violemment du lourd ustensile argenté et de son contenu bouillant, la tête de Dubuc.

« *Pourtant,* » se dit Alexandre, « *je n'ai nullement fumé mon tabac marocain, avant de me rendre à cette réception...* » .

La soirée donnée en l'honneur de l'écrivain se termine.

Le Prince présente humblement ses excuses à Dumas, pour la présence de Dubuc parmi les invités.

Il lui fait part de la fausse invitation par laquelle le forcené a pu accéder à la fête.

Dumas lui répond qu'il ne s'est aperçu de rien, que rien n'est arrivé de fâcheux et que le plaisir et l'honneur d'avoir été célébré dans la maison du Prince n'ont pas eu leur pareil dans toute son existence.

Tout se termine en rires de soulagement et poignées de main.

Une fois dédouanés ses hôtes de toute implication dans l'esclandre provoqué par Dubuc, l'écrivain salue les autres invités.

Que de mains à étreindre, que de décolletés à éviter poliment du regard, tout en les observant attentivement en catimini ! Il prend congé.

Ouf ! Fin de la corvée.

Il rentre chez lui.

Mais, demain, il enverra son fidèle majordome portugais Otávio, aux nouvelles.

Il devra s'enquérir du sort réservé au domestique responsable et chercher à mettre cette histoire au clair.

Demain il s'en occupera.

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

Ce soir on a fêté, en même temps, la sortie de « *Vingt ans après* », conjointement à la réussite d'autres pièces de théâtre et d'ouvrages divers, parus au cours de l'année écoulée : *La guerre des femmes*, *La reine Margot*, joués dans les théâtres, ainsi que *Le comte de Montecristo*.

Puis encore : *La fille du Régent*, *Les Médicis*, *Les frères Corses*.

De quoi se réjouir certes, mais quel travail !

Un tel chantier littéraire, même en s'y mettant à plusieurs, c'est infernal.

Tracer des milliers et des milliers de pages à la plume, c'est comme ériger des pyramides d'encre : une entreprise colossale de l'écriture, jamais vue auparavant.

Et cet envieux raciste d'Eugène de Mirecourt, ne trouve t-il pas mieux à faire que sortir un pamphlet, du titre :

« *Fabrique de Romans Alexandre Dumas & Cie* » ?

Où il traite l'écrivain de :

« *Premier homme de couleur à avoir des nègres blancs* ».

Ça a fait bien rire Alexandre, car c'est vrai.

Les lecteurs, affamés, en manque, dévorent la suite des romans feuilletons d'Alexandre, proposés à grand renfort d'annonces, par les principaux journaux. Le Journal des Débats, La Presse, Le Siècle, Le Constitutionnel, tous se battent pour avoir Dumas dans leurs colonnes, en le séduisant à coup d'honoraires mirifiques. Quant au public, il s'arrache les journaux où il publie. Alexandre est devenu un service publique, comme l'eau ou le gaz : indispensable et quotidien. Les grandes œuvres du magicien de la plume surgissent et s'entremêlent à un train d'enfer. C'est une avalanche.

La trilogie des Mousquetaires d'abord :

*Les Trois Mousquetaires*, *Vingt ans après*, *Le Vicomte de Bragelonne*. Puis celle des Valois : *La Reine Margot*, *La Dame de Monsoreau*, *Les Quarante cinq*. Et en même temps, se chevauchant à un rythme effréné, la tétralogie des : *Mémoires d'un Médecin : Joseph Balsamo-*, *Le Collier de la reine*, *Ange Pitou*, *La Comtesse de Charny* et tous les autres.

Un déluge universel de mots tracés, encre et papier, puis imprimés.

Ce serait impossible à un seul homme de rédiger tant de mots de sa main. Le temps lui en manquerait. Et donc ?

Pour Alexandre c'est une manière de révolution pacifique que de diriger son équipe et d'amuser ses lecteurs, mais surtout d'instruire les plus démunis qui sont, pour Alexandre, les plus méritants.

Le peuple, qui l'aime malgré sa couleur et qui le lit.

C'est pour eux, ces dépossédés de leur histoire, ces ignares des leçons qu'on peut tirer des évènements, ces sempiternellement bafoués par les pouvoirs, qu'il se dévoue.

Il écrira dans ses Mémoires :

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

« *Quand j'écris, je n'écris pas un livre isolé, je remplis un cadre immense. Pour moi, la présence de mes personnages n'est point limitée à l'apparition qu'ils font dans un livre.*

*On me cite Balzac. Eh, oui, Balzac a fait une grande et belle œuvre à cent faces, La Comédie Humaine.*

*Mon œuvre à moi, commencée en même temps que la sienne, pourrait s'intituler :*

« *Quelle leçon tirer des Drames de la France ?* »

Chez les instances officielles de la littérature, c'est le rejet absolu.

Son ami Victor Hugo le lui a dit : c'est à cause des trois « *Trop* », qui collent au train d'Alexandre :

« *Trop de succès, Trop d'œuvres, Trop d'argent.* »

Alexandre a l'habitude de se moquer gentiment de son ami Victor, mais il l'admire. Un écrivain et un poète, qu'il considère bien supérieur à lui.

Une fois il le lui a quand même dit :

« *Dans la cheminée de l'art, toi Victor, tu es le bois dur. Plus long à sécher, plus pénible à fendre, plus difficile à enflammer, certes. Mais quelle ignition ! Sa chaleur est extrême, ses braises rougeoient plus longtemps, rayonnent davantage de chaleur que tous les autres bois, et ta flambée s'élève si haute dans l'âtre qu'on ne l'imagine jamais s'éteindre...* »

Victor s'en est ému.

« *Si on parle cheminées en bons ramoneurs qu'on est, alors toi Alexandre, tu es le bois tendre.*

*Tu prends feu tout de suite, d'un seul coup et tes flammes grimpent très haut et vite. Tu pétarades et envoies des escarbilles ardentes tout au tour, avec des détonations de fusillade, comme un feu d'artifice, aucun âtre ne peut contenir une semblable féerie... Et c'est parce que tu es tendre bois qu'il est facile pour les femmes de te fendre le cœur...* »

Et les deux larrons, émus, étaient tombés dans les bras l'un de l'autre.

Ils le savent tous deux, qu'ils se brûlent les ailes trop souvent à la passion qu'ils ont pour les femmes.

Alexandre se ruine en entretenant des dizaine de personnes, les enfants qu'il a engendrés, des actrices, des ex - maîtresses, des amantes, qu'il trompe sans cesse, s'empêtrant dans des situations invraisemblables, inextricables, vivant des conflits affectifs qui l'usent.

Sa rage d'amour fait qu'il souffre et fait souffrir, tout en se sentant prisonnier, et choisissant aveuglement la fuite en avant pour se libérer. En vain, il ne réussit qu'à se précipiter le cœur le premier en criant son amour dans de nouveaux labyrinthes sans issue.

Comme si la passion de la guerre qui animait son père, s'était transformée chez lui en obsession d'amour.

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

Pourtant, malgré ses frasques, il n'a jamais engendré un esclandre public aussi colossal, tel qu'a parfait son ami Victor Hugo.

Sacré Victor !

Un homme si honorable, déjà membre de l'Institut, élu à l'Académie Française au siège de Népomucène Lemercier, en 1841. Quatre ans après, en avril 1845, le voilà Pair de France.

Il fait son entrée à la Chambre des Pairs, est anobli par le roi en tant que :

« *Vicomte Victor Hugo* ».

Le frais vicomte s'était précipité chez Alexandre, à deux heures du matin. Il avait tapé à la porte comme un forcené.

L'écrivain, ensommeillé, lui avait ouvert l'huis, un sabre à la main, car les évènements de S. Domingo - Haïti avaient excité les ultra esclavagistes et il craignait pour sa peau.

Tout le monde connaissait l'amitié d'Alexandre pour Jean Jacques Dessalines. Dumas l'avait rencontré quelques années auparavant. Cet homme d'origine africaine, esclave à Saint-Domingue, pendant la guerre d'indépendance était devenu le lieutenant de Toussaint Louverture.

En octobre 1802, Dessalines organise la mutinerie de l'armée de S. Domingue, contre l'expédition napoléonienne. Il combat le général français Charles Leclerc.

Après la déportation de Toussaint, il est obligé de se soumettre à la France, mais pas pour longtemps. S'étant insurgé à nouveau peu après, il repousse Donatien Marie-Joseph de Rochambeau dans le sanglant combat de la Crête-à-Pierrot, et de Petite Rivière de l'Artibonite.

En 1803 il bat à plates coutures les Français à la bataille de Vertières.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1804 Dessalines proclame l'indépendance d'Haïti. Il se fait d'abord gouverneur général à vie, puis il suit la mode et est élu empereur, pour ne pas être devancé par son rival, Buonaparte, sous le nom de Jacques I<sup>er</sup>.

Le 8 octobre 1804 il est couronné par l'archevêque Jean-Baptiste Joseph Brelle. Il fait exécuter les Français « *qui espéraient le retour de l'ordre ancien en Haïti* ».

Les ultras esclavagistes sont excités, et voilà pourquoi Dumas ouvre la porte à Victor le sabre au clair. Il ne sait pas à qui il aura à faire.

Un Victor Hugo surexcité fait irruption, entre en criant et bondissant partout comme un chevreuil en rut.

« *Le rêve, Alexandre, le rêve ! C'est merveilleux ! Mon rêve d'enfance, tu le sais, que je claironnais haut et fort toujours, que je le chantais à tue tête : « Je veux être Chateaubriand ou rien ! » Et maintenant, c'est la réalité !* »

Et il tombe dans les bras accueillants d'Alexandre, en sanglotant de joie, tandis que les voisins tapent aux cloisons pour décrier ce charivari.

Les évènements qui allaient suivre, dont on voudrait attribuer la responsabilité

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

aux chaleurs précoces du printemps qui ragailardit les cœurs humains, se sont déroulés ainsi : le matin suivant la visite de Victor à Alexandre, le roi Louis Philippe proclamait officiellement le nouveau : « *Pair de France* ».

Quelques heures après, vers la moitié de l'après-midi, une étrange équipée envahit le passage Saint Roch, à Paris, bloquant les accès d'un côté et d'autre de l'église du même nom.

Des agents de police, un huissier de justice, un commissaire et un peintre connu, Auguste Briard, se dirigent tous ensemble vers un immeuble charmant, qui ouvre ses fenêtres devant le beau jardin du tapissier Nattier.

Le groupe monte au troisième étage.

Ils frappent à la porte d'une chambre de location.

Personne ne répond.

Ils insistent, on ne leur ouvre pas, ils forcent la l'entrée.

C'est ainsi que Victor se fait prendre en flagrant délit d'adultère, au lit avec Léonie Briard.

Alexandre connaît Léonie, une jeune femme charmante et romantique, mariée avec Briard, un peintre talentueux, mais triste en amour, un rustre qui ne s'occupe pas d'elle comme elle le mérite, qui la traite comme si elle était sa propriété. Elle n'ose pas se rebeller, se fane jour après jour, avant que Hugo ne l'inonde de sa lumière, lui montre que un homme et une femme peuvent être égaux.

Alexandre compatit. Il la comprend. Même si Alexandre est un séducteur névrotique, il n'est pas misogyne. Il sait combien une femme mérite d'être aimée, qu'il est nécessaire de la comprendre, la respecter, essayer de la rendre heureuse. Comment résister à Victor Hugo, chantre du Romantisme et de la passion amoureuse, ce bel homme gentil et attentionné, lorsqu'on est soi-même terriblement en manque d'affection ?

Un Pair de France ne va pas en prison. Mais Léonie n'a pas la même chance. L'époque est aux culs bénits et à la misogynie la plus effrénée.

Elle est emprisonnée à Saint Lazare, où on case à la même enseigne les prostituées professionnelles et les femmes adultères, pendant deux mois.

Certes, grâce aux efforts conjugués de Hugo et de Dumas, qui remuent ciel et terre, et assiègent le Ministre Guizot, feront attribuer à Léonie une cellule pour six personnes, donc spacieuse, sinon confortable, où elle pourra se tenir seule, évitant ainsi le cauchemar de la promiscuité et des bagarres.

Mais la prison n'est pas plus légère pour autant, l'humiliation et le déshonneur qui l'accompagnent non plus.

Des le lendemain, tous les journaux parisiens relatent l'événement à la une.

Quant au peintre Auguste Briard, il n'a gagné dans l'affaire que le surnom cruel, que les terribles Parisiens lui ont décerné en tant que mâle dépossédée de son bien par un rival: « *Le cocu Misérable* ».

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

Néanmoins Hugo a raison, avec ses « *trop* ».

Trop d'originalité, trop d'engouement du public. Trop de production. Trop d'argent. Trop de protection. Bah !

Qu'importe l'avis de ces barbons moisis ?

Dumas jouit d'une popularité incomparable.

On l'accuse, en bavant d'envie, du crime de « *littérature industrielle* », on le dénonce comme directeur d'entreprise, coupable d'employer des auteurs besogneux.

C'est vrai qu'il a des collaborateurs, pardi !

Ce serait impossible de tenir le rythme des feuilletons, qui doivent couler à grands bouillons, ces fleuves en crue aptes à désaltérer la soif d'aventure, d'histoire, d'amour du peuple. Alexandre le nourrit ainsi de toutes les émotions qu'il n'éprouvera jamais autrement, et qui soulagent sa misère affective et politique.

Alors oui, pardi !

Des collaborateurs ! Et il lui en faudrait bien plus, mais les talents sont rares...

Un chef d'orchestre a besoin de musiciens pour que la musique sonne.

Michel Ange comptait des dizaines de collaborateurs, sans lesquels il n'aurait jamais pu peindre les mille mètres carrés de la Chapelle Sixtine à Rome.

Et donc écrire ce pamphlet débile, pour aller plastronner l'existence des collaborateurs à l'écriture de Dumas devant les foules, pourquoi ?

Pour les exciter ? A la chasse au nègre ? Pour l'écrivain il s'agit d'une tentative évidente de susciter le lynchage.

Alexandre soupire. L'instigateur Mirecourt, ce chien de sacristie, a tout faux, même son nom : en réalité il s'appelle Charles Jean-Baptiste Jacquot.

Il s'agit d'un séminariste raté, l'un de ces rats de prieuré lèche - culs aux dents longues, qui ne se contentent plus de dévaliser le tronc de l'église et montent à Paris chercher une plus riche pitance.

Quand Mirecourt s'est présenté à lui, Dumas a jugé le talent du rat inexistant, et ne l'a pas embauché dans son équipe de travailleurs de la plume.

Mirecourt ne le lui a jamais pardonné, car les coécrivains de Dumas gagnent très bien leurs vies. N'importe, tout le monde aime Alexandre, ses avocats sont excellents, même les juges qui dévorent ses feuilletons sont ses admirateurs.

Le résultat ne se fait pas attendre : Eugène de Mirecourt écope d'une amende de cinq cent francs or et six mois de prison ferme.

Bien fait pour lui, ça fermera le clapet à d'autres diffamateurs potentiels.

## CHAPITRE 5

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

## SOBEK

Une semaine après l'épisode Dubuc, Alexandre, immergé dans le tourbillon du travail de chaque jour, a complètement oublié l'affaire.

Un entrefilet paru dans les journaux vient la lui remémorer.

Il s'agit de la nouvelle du décès, inexplicable, de Dubuc. L'homme, soigné pour des brûlures sans gravité à l'hôpital Saint Louis, où on l'avait conduit, après l'esclandre de la soirée chez le Prince Czartoryski, aurait dû guérir en quelques jours.

Le journal soulignait l'étrangeté des faits.

Tout d'abord s'était déclarée une infection généralisée, contre laquelle les médecins s'étaient déclarés impuissants, et qui l'avait terrassé en une petite heure.

Ensuite, détail qui frappait davantage l'imagination, quelques minutes à peine après le décès la carcasse se liquéfiait, os compris.

Au point qu'il avait fallu incinérer, avec le corps réduit en bouillie, la literie où il gisait, et, devenu sanie, s'était répandu. L'ignoble matière, à la puanteur insoutenable, avait imprégné draps et couvertures. Par mesure de prudence on avait brûlé aussi le châlit, car on avait avancé l'hypothèse d'une nouvelle forme de cholera.

La direction de l'hôpital s'était empressée de préciser que le malade n'avait bu aucun liquide, ni ingéré d'aliments au cours de sa brève hospitalisation.

« Otávio ! Otávio ! Venha me ver... »

Alexandre appelle toujours en portugais son majordome, il trouve que c'est plus poli.

« Me voilà Monsieur. Que puis-je pour votre service ? »

« Écoute... c'est simple. Il y a une semaine j'étais invité à une fête en mon honneur... »

« Oui Monsieur, une fête en votre honneur pour le Carnaval, chez Monsieur le Prince Adam Czartoryski, au Palais Lambert. C'est moi même qui a conduit Monsieur dans sa voiture...»

« Exact. Eh bien, pendant cette soirée en mon honneur un monsieur Dubuc en se dirigeant vers moi a bousculé un serviteur... »

« Oui Monsieur ? »

« Je ne me souviens pas de lui, s'il était Noir ou peut être un rouquin... »

« Pourtant Monsieur est très physionomiste... »

« Oh, mon brave Otávio, c'est que le champagne brouille les idées... Mais voilà, pendant la soirée tu m'as attendu pour me reconduire à la maison. Dans mon carrosse ?»

« Oh non Monsieur ! Les domestiques du Prince m'ont invité dans les locaux des cuisines, où j'ai attendu Monsieur avec les autres cochers, bien au chaud ! »

« Formidable ! Et as tu eu l'occasion de connaître le fin mot de l'incident ?

C'était un noir, le domestique ? »

« Je peux assurer Monsieur que le Prince n'a point de domestiques de couleur : ce sont tous des blonds de Pologne, il n'y a même pas un Français... »

« Tu en es certain ? »

« Absolument Monsieur, j'ai eu tout loisir de les voir s'affairer au service, dans la cuisine... »

« Il y en a peut-être un, qui est roux de cheveux ? »

« Non, Monsieur. »

« Tu en es certain ? »

« Tout a fait certain Monsieur. »

Alexandre est embêté.

Il s'agissait vraiment d'une hallucination alors...Bon, prenons les choses d'un autre côté.

« Mais tu es au courant de l'incident avec la soupière ? »

« On ne parlait que de ça à la cuisine ! »

« Et tu peux me dire ce qui s'est passé ? »

Otávio regarde Alexandre l'air étonné.

« Oui, je sais, j'étais là, mais je voudrais savoir, justement, ce qu'on en disait à la cuisine »

« Eh bien Monsieur, ce Monsieur Dubuc était venu à la fête avec une fausse invitation. Ensuite il était ivre ou fou, ou les deux, car il s'est renversé une pleine soupière de consommé bouillant sur la tête ! Puis est tombé au sol, vous l'avez aidé, et au lieu de vous remercier, il est retombé par terre et s'est mis à crier des insanités. Le Prince, furieux de ce scandale, a ordonné qu'on le conduise à l'Hôpital S. Louis. »

« Et qui l'a accompagné ? »

« Par la force, deux majordomes, dans un sapin, pardon, un fiacre public. »

« Tu l'a vu ? »

« De mes propres yeux Monsieur... J'étais sorti avec les autres domestiques pour assister à la scène. Dubuc criait, si Monsieur veut bien me pardonner cette expression vulgaire :

« *Sales nègres ! Il y en a partout ! Il y en a trop ! On vous exterminera !* ».

Et le cocher du fiacre, qui était justement un grand Noir, au lieu de s'en offenser, riait aux éclats, en se tapant les cuisses, comme s'il écoutait une histoire drôle... »

Alexandre dresse l'oreille.

« Tu dis que le cocher était Noir ? »

« Oui. »

« Et comment les domestiques on pu trouver un fiacre, à cette heure de la nuit ? »

« Oh, c'était pas sorcier, le fiacre était arrêté juste devant l'entrée, sur le quai...  
Le cocher devait être en train de changer le lumignon de son fanal ...»

« Et qu'a-t-il dit au blessé ? »

« Ah oui, il lui a répondu à un moment donné, quand le blessé a crié :  
'Sale nègre, je veux te voir au Père-Lachaise... »

« Et alors ? »

« Cela l'a fait encore plus rire. Et, entre un rire et l'autre, il s'est penché et lui a craché à la figure, puis il lui a répondu :

« *Sobek te donne rendez-vous pour demain soir ! Je t'attends, pas de problème pour moi, j'ai tout mon temps et c'est là que j'habite. Mais tu n'y viendras pas avec tes pieds mon petit !* »

Et là, il a fouetté les chevaux en riant de plus belle et ils sont partis en direction de l'hôpital S. Louis, l'un s'étranglant de rage, l'autre mort de rire... »

« Merci, mon brave Otávio. »

Alexandre prend vingt francs or dans sa poche et le tend à Otávio.

« Tu peux disposer. Et prends ta journée de demain, je ne veux plus te voir jusqu'à après-demain. »

Otávio est ému.

« Merci mille fois Monsieur. Monsieur est trop bon avec moi... »

« Merci à toi. À après - demain Otávio. »

Alexandre a de quoi réfléchir.

Il pourrait interroger les majordomes qui ont conduit l'abruti à l'hôpital, le cocher.

Le détail du cocher noir conduisant le fiacre lui a mis la puce à l'oreille. Par une nuit glaciale, un fiacre, juste devant l'entrée du quai d'Anjou, conduit par un nègre...

Bizarre coïncidence !

Sa curiosité le démange.

Il est curieux de nature comme tous les enfants, et satisfaire ce penchant est pour lui un plaisir raffiné.

Alexandre s'intéresse à tout, et il aime le plaisir d'où qu'il vienne. Satisfaire sa curiosité, ne cède en intensité de délectation qu'au geste défendu de se gratter au sang, lorsque les punaises de lit vous ont piqué.

C'est décidé : il faut qu'il sache tout des fiacres, des cochers et de leur monde roulant.

C'est la seule façon, lui semble - t-il de retrouver ce mystérieux noir.

Mais comment faire ?

Il ne veut pas avoir l'air de conduire une enquête, il est trop connu, ses mouvements attirent l'attention d'une pléthore de gens, admirateurs, espions, et d'autres malveillants encore qui pourraient en profiter pour lui nuire.

Alors, tout simplement, il envoie son homme à tout faire, le brave Otávio,

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

contacter l'entrepreneur d'une société de fiacres, et l'inviter à dîner.

C'est un sieur Leclercq qui a été choisi par Otávio.

Il s'agit d'un Picard qui, las d'être paysan, est venu chercher fortune à Paris, après avoir vendu sa ferme.

Le bonhomme, un géant celte aussi grand qu'Alexandre, est aussi blond qu'il est brun.

Mais il lui manque le côté félin du bretteur qui habite l'écrivain, malgré sa passion effrénée pour la cuisine et l'embonpoint qui l'accompagne.

Leclercq ne sait pas où placer sa grande carcasse et rougit comme une demoiselle.

Dumas, ému par l'embarras que son hôte manifeste, jugeant sa bouille de paysan plaisante et honnête, le trouve d'emblée sympathique et cherche à le mettre à l'aise.

« Je sais que vous êtes un homme très occupé, et je vous remercie d'autant plus chaudement, Monsieur Leclercq, d'avoir bien voulu accepter mon invitation à dîner. Vous savez, même si je n'en ai pas l'air à première vue, je suis Picard comme vous, car je suis né un mois de Juillet à Villers Cottêret... »

« Ah, Monsieur Dumas, vous m'honorez, je suis si surpris que vous vous intéressiez à moi... Je connais votre renommée, j'ai même vu récemment une de vos pièces, avec ma femme, c'était pour son anniversaire et elle avait tellement insisté... »

« Récemment ? En octobre dernier ? »

« Oui... »

« Alors c'était *'Les Mousquetaires'* au Théâtre de l'Ambigu-Comique »

*NOTE : Première le 7 oct. 1845. Drame en cinq actes et douze tableaux, précédé de « L'Auberge de Béthune », prologue, par MM. A. Dumas et Auguste Maquet. Représentée pour la première fois, à Paris.*

« C'est ça...mais je n'ai jamais eu le temps de lire vos livres... »

« Oh, vous savez, moi non plus je ne trouve pas le temps de les lire... »

Un instant déstabilisé, Leclercq s'esclaffe d'un bon rire.

« En tout cas, sachez que je vous ai invité pour profiter de vous et demander un conseil à votre expérience. »

« Si je peux, c'est bien volontiers... » rougit l'entrepreneur.

« Voilà : j'aurais l'intention d'investir de l'argent dans une entreprise, et il me semble que les fiacres soient un moyen intéressant de rentabiliser son argent... Mais je vous en prie, passons à table...»

Les deux hommes remplissent à eux deux la vaste salle à manger avec leurs carrures, et Otávio, qui pourtant n'est pas chétif, paraît minuscule en comparaison des deux géants. Le bruit du champagne qu'on débouche, qu'on verse et qu'on goûte met rapidement le sieur Leclercq à l'aise.

Il savoure et cela visiblement lui plaît.

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

Alexandre le renseigne :

« C'est un champagne Abelé... »

« On peut dire qu'il sait y faire avec son raisin, Monsieur Abelé ! »

Mis à l'aise, l'entrepreneur se raconte.

« Vous voulez investir, je le comprends. Mais méfiez-vous ! Le fiacre, c'est un véritable guêpier où vous allez mettre les pieds. Gérer une entreprise de fiacres, c'est l'enfer... »

« Pourtant vous y réussissez bien, me semble t-il ? »

« Obligé, c'est que je suis coincé. Désormais je ne peux faire autrement, sous peine de me ruiner et perdre tout ce que j'ai investi. Mais, dès que j'aurais récupéré mon investissement, je quitte. Et en courant ! »

« Vous me faites peur. C'est donc si terrible ? »

« Écoutez voir, Monsieur Dumas et jugez par vous-même mon calvaire. Quand j'ai commencé, première surprise, désagréable : j'ignorais que le nom de « *fiacre* » vient d'un « *saint Fiacre* », irlandais, patron guérisseur - pardonnez ce mot à table - des hémorroïdes. »

« Vous me surprenez ! Mais cela n'est pas bien grave, cela se prête à en sourire... »

« Attendez ! Ce n'est que le début ! Ensuite il y a les frais, qui sont importants, et surtout le déluge de la paperasserie.

Et ça en pleut des cordes des paperasses ! Tous les fiacres ont l'obligation de posséder un numéro.

Il est vendu par la police et coute 7 500 francs or. »

« Mince ! »

« Et si, par hasard, c'est un privé, qui n'a pas de société et qui veut être lui même cocher et entrepreneur, il doit :

Afficher son nom et sa profession sur la porte de son établissement ou de son habitation, aviser la police de tout changement d'adresse dans le 24 heures, sous peine d'annulation, et perte des 7500 franc-or qu'il a versé. »

« Et ensuite ? »

« La police lui délivre trois documents : un livret d' « *obligations personnelles* » pour chaque voiture mise en circulation, un « *livret de maître* » et un « *permis de circulation et de stationnement* » pour chaque véhicule. Tout ça est payant : 70 centimes par jour pour le premier livret, 50 centimes pour le deuxième livret et 35 centimes pour chaque permis.

Tous le jours 1 franc-or 55 centimes s'envolent, que vous fassiez des affaires ou pas.

Chaque mois il faut renouveler ces papiers.

Comme la police met un mois à les délivrer, il faut s'y prendre plus d'un mois à l'avance, sinon c'est 1 franc-or par jour de retard et l'annulation de tous les documents après 15 jours de retard.

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

Et encore, il faut que les gens de la Préfecture vous aient à la bonne, car j'ai vu bien trop d'abus et des cas de corruption...»

« Et... il y a d'autres obligations ? »

« Les voitures doivent être lavées chaque matin, avant de prendre service. Même quand il pleut. »

« On peut embaucher qui on veut ? »

« Ah non. Pas du tout ! Nous, les propriétaires de sociétés de fiacres, nous sommes obligés d'engager comme conducteurs uniquement les hommes qui possèdent les papiers relatifs... »

« D'autres papiers... À savoir ? »

« Une « *carte de sureté* », un « *permis de séjour* » et un « *permis de conduire* ».

« Et une fois embauché votre cocher, que se passe t - il ? »

« On doit remplir, puis donner à enregistrer à la police un « *bulletin d'entrée en service* ».

Ensuite, le cocher doit passer un examen, et démontrer à l'examineur son aptitude à harnacher un cheval, le nettoyer et conduire un fiacre.

S'il réussit, il lui faut un apprentissage d'un mois chez un entrepreneur. S'il ne réussit pas, c'est qu'on a pas graissé, ou pas assez, la patte de l'examineur et il faut tout recommencer. Et tout payer à nouveau.»

« Et il est libre de travailler comme il veut, après, ce cocher ? »

« Vous voulez rire ? Ce serait encore trop simple ! Le permis de conduire reste toujours entre les mains de la police, qui en donne un simple récépissé au cocher.

Moi, en tant qu'entrepreneur de plus d'un fiacre, je dois tenir un registre où j'inscris le nom de chaque cocher, son adresse, le numéro de chaque voiture et combien de courses il a effectuées dans le mois.

Tous les soirs, les adresses où les cochers ont conduit les clients doivent être inscrites dans un cahier spécial, le « *cahier des destinations* » que la police consulte quand elle veut. 50 francs d'amende si une adresse est omise, ou si le cahier n'est pas rempli chaque jour.

Trois infractions, il faut tout recommencer et tout payer une nouvelle fois.»

Alexandre est abasourdi par les tentacules de cette pieuvre bureaucratique.

« Non !? »

« Eh, oui. »

Réchauffé par le champagne Leclercq se confie.

« Je dois vous avouer, monsieur Dumas, que si j'avais su tout ça, que j'allais devenir une sorte d'auxiliaire de la police et contrôler les allées et venues des gens, j'y aurais réfléchi davantage.

Mais ça, je ne l'ai su qu'en en fin de course, quand j'avais déjà investi mes sous. Et dites-vous bien que les policiers ne se privent pas de venir consulter le registre, et vérifier tout.

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

Car ils cherchent la faute pour coller l'amende ou carrément l'annulation de votre licence... à moins que vous leurs graissiez la patte, c'est le même prix. La ruine quoi... Vous comprenez ? »

« J'ai bien peur que oui, mon pauvre Monsieur... »

Tout à coup Leclercq est ému, ses yeux embués comme s'il retenait les larmes. Alexandre s'étonne.

« Qu'avez vous, mon brave Monsieur Leclercq ? Vous êtes tout à coup troublé, il me semble... »

Leclercq hésite, déglutit plusieurs fois, puis, encouragé par le bon regard dont Alexandre l'enveloppe, lâche le morceau.

« C'est que... ma femme, lorsqu'elle est fâchée avec moi, me traite de délateur, d'indic des flics... »

« Oh ! Je crois qu'elle ne le pense pas... C'est juste un mouvement de colère. Sinon, elle ne se serait pas mariée avec vous, n'est-ce pas ? »

« Certes oui... mais elle n'a pas tout à fait tort... Ça me peine cette histoire d'adresses vous savez... Pas tellement pour les criminels...»

« Ah. Je vous comprends bien. Pour les autres. Ceux qu'on intitule criminels, parce - qu'il s'agit de gens qui pensent différemment du pouvoir en place, n'est ce pas ?

C'est la politique qui vous gêne. Je comprends tout à fait et je partage vos scrupules. Cela vous honore. Vous êtes un homme de bien. »

Puis, sautant du coq à l'âne, Alexandre lui demande :

« Et votre dame, aime- t-elle la musique ? »

Leclercq est étonné.

« Oui... Mais comment le savez vous ? »

« Parce qu'il me semble avoir compris qu'elle est une femme sensible... »

« Ah, ça vous avez deviné... C'est pourquoi j'ai vendu la ferme et on est descendus à Paris. Voyez-vous, elle ne supportait pas de tuer, ni voir tuer les bêtes, ni les animaux de basse cour... »

« Écoutez Sieur Leclercq, vous me dites quand vous et votre dame vous avez une soirée libre, et je vous fais inviter au Théâtre de l'Opérable Peletier, voir une pantomime musicale à la mode, du titre « *Le Diable à quatre* ».

« Mais vous êtes un magicien Monsieur Dumas ! C'est qu'elle m'en parle souvent, pour que je l'y accompagne... »

« Pure coïncidence...Vous connaissez l'histoire ? »

« Pas vraiment... »

« Il s'agit d'une fable morale. Une riche comtesse polonaise, Berthe Polinsky, a un caractère insupportable.

Elle est si malpolie avec tout le monde qu'elle a reçu le surnom de : « *diable à quatre* ». Elle maltraite les serviteurs et les petites gens, dès qu'on n'est pas de son avis elle chasse les visiteurs de sa maison comme des malpropres.

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

Elle pousse brutalement un vieillard, qui aidait une femme rempailleuse à refaire les chaises de la cuisine, en criant « *Vous n'avez rien à faire chez moi !* ». Le vieillard s'étale au sol. Mais le vieillard est un magicien. Outré par la rebuffade de la comtesse, il la transforme en rempailleuse, et change la rempailleuse en comtesse... »

« Mince alors... »

« La richesse ne fait pas le bonheur, surtout dans les pièces de théâtre. Aussi, la rempailleuse transformée en comtesse s'ennuie de sa nouvelle condition.

Elle préfère retourner à son mari et à ses chaises en paille. Tandis que la comtesse, terrifiée par son expérience, a compris la leçon. Elle devient bonne, charitable et polie avec tout le monde... Des miracles de théâtre en somme. »

« Ah, ça lui a, j'en suis certain. »

« Alors, c'est d'accord ? »

« Oui! Je ne sais comment vous remercier... »

« C'est très simple. Je vais vous dire tout de suite comment me remercier : en résolvant un cas d'hypothèse, qui me vient à l'imagination, et que je voudrais utiliser dans l'un des mes romans. »

« Allez - y. »

« Il y a il des cochers noirs à Paris ? »

« Quoi ? Des cochers Noirs ? Vous voulez rire ? Alors là, je suis formel : pas un seul. »

« Et si l'on en voit un, a bord d'un fiacre ? »

« C'est qu'il a volé le véhicule, et il risque gros...»

« Gros comment ? »

« De se faire abattre, a vue, par la police. Voleur de fiacre sans papiers et Noir par dessus le marché... Pardonnez-moi, mais aux yeux des cogens c'est un crime capital, qui mérite la mort... »

« Je vous remercie Monsieur Leclercq, vos avis m'ont été d'une grande utilité. N'oubliez pas de me prévenir de votre date, pour la pantomime... »

« D'accord Monsieur Dumas... »

« Encore une question, si vous le permettez... »

« Certes.»

« Quel est le bureau de police qui s'occupe des cahiers d'adresses, où les cochers relatent leurs destinations ? »

« C'est le Bureau des Adresses, rue des Saints Pères...

Mais on ne peut consulter que si l'on est de la police, ou de la justice.»

« Merci ! Vous m'avez rendu bien service cher monsieur Leclercq. Mes hommages à votre dame, et n'oubliez pas de me donner votre date pour le théâtre. »

Alexandre a du travail.

Lui, qui déteste policiers et bureaucrates, le voilà obligé de poursuivre sa quête à

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

la police s'il veut savoir.

A moins... Oui, il va d'abord se renseigner à l'hôpital S. Louis. Il connaît un chirurgien, Jean Cruveilhier, qui l'a soigné pour une légère blessure qu'il s'était faite pendant une leçon d'escrime.

Il va lui demander de l'introduire auprès de l'administration de l'Hôpital Saint Louis.

Et puis s'il n'a pas le renseignement qu'il cherche, il s'adressera à Guizot.

C'est un homme intelligent et malicieux, même s'il est ministre de l'intérieur, il l'a déjà aidé pour Léonie, et Alexandre lui a fait cadeau d'un magnifique pur sang.

Mais le destin d'Alexandre décide pour lui : il n'aura pas le temps de recueillir et d'exploiter ces renseignements, ni d'avancer dans son enquête.

Car, outre le fleuve de l'écriture qui ne doit jamais se tarir, sous peine d'assécher la rivière d'argent, il a une autre obsession maîtresse à assouvir : l'architecture, la construction, la maîtrise des choses inanimées.

Faire construire !

Pour Alexandre c'est éprouver une émotion aussi exquise que de caresser une femme aimante, niché dans l'alcôve.

Il lui faut un prétexte valable, pour accomplir les deux. Se croire amoureux dans le premier cas, l'ambition esthétique de la chose bien faite dans le deuxième.

Et ce prétexte de bâtisseur est trouvé, à l'occasion d'un dialogue, échangé avec son admirateur inconditionnel et seul amant masculin de sa carrière érotique, le duc Antoine Marie de Montpensier, à l'issue de la représentation de la pièce :

« *Le Comte de Montecristo* ».

Charmeur, il sourit au beau jeune duc, fils du roi Louis Philippe et grand admirateur de Dumas.

Le jeune homme revient d'Algérie, où la bataille de Sidi-Brahim a tourné au désastre. Il a le même âge que le fils d'Alexandre.

« Et c'était comment l'Algérie, duc ? »

Un voile de tristesse recouvre le visage du jeune homme. Puis c'est d'une voix cassée qu'il répond.

« Ah si vous saviez, Alexandre...si vous saviez... Je vais tout vous dire. Cela me fera du bien de me confier à vous. Que ça reste strictement entre nous, je vous en prie... »

« Duc, vous savez que vous pouvez me faire confiance. Je vous aime... »

« Oui mon bon ami, je le sais. Eh bien... Quand j'ai pris service là bas, je me suis entendu dire par l'officier supérieur en charge :

« *Ici on ne rigole pas. On ne fait pas de sentimentalisme. Voilà comment ça se passe : nous nous sommes établis au centre du pays. Nous menons une guerre totale, en brûlant, tuant, saccageant tout. De rares tribus résistent encore, mais pas pour longtemps. Nous les traquons de tous côtés, pour leur prendre leurs*

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

*femmes, leurs enfants, leurs bestiaux. Comme on a fait pour les autres. Le but : nous emparer du pays tout entier, et faire de la place à nos compatriotes...»*

« *Mais Capitaine, abattre des civils innocents... »*

« *Il n'y a pas de civils ici. Ni d'innocents. Enfants, femmes, vieux ce sont tous des ennemis, au même titre. Il faut s'acharner à les vaincre. »*

« *Mais les femmes, les enfants... »*

Son acharnement n'épargnait pas les femmes, car il me précise, les yeux dans les yeux : « *On garde toujours les jeunes femmes comme otages. Il le faut. Les autres on les échange contre des chevaux, et le reste on le vend à l'enchère, comme bêtes de somme, ou de compagnie. Bien entendu on s'en amuse avant, quand cela vaut la peine. Vous verrez, cette petite compensation rend moins ennuyeux l'exercice de notre devoir...»*

Et il attend, comme si je devais approuver ses paroles. Mais devant une telle abomination, je me suis tu. »

Alexandre tombe des nues. C'est cela l'armée française ? Il ne peut retenir son indignation :

« *Mais qui est ce boucher sans honneur? Vous avez dû souffrir terriblement d'être sous ses ordres... »*

« *Il s'appelait Montagnac. Même avec toute votre créativité et votre talent Maître, vous ne pourriez pas imaginer plus sombre crétin, doublé d'un assassin pathologique et nul comme officier. Montagnac commandait le poste de Nemours, un petit port à la frontière du Maroc, dans la province d'Oran. Un mois et demi après mon affectation à ce poste, une tribu nous appelle au secours, soi-disant par crainte d'une razzia d'Abdel el Kader. »*

« *Mais... »*

« *Je vois que vous êtes surpris Alexandre, et à raison. Vous ne pouvez imaginer une tribu qui nous appelle au secours contre les siens ! Nous les Français qui avons massacré et violé leurs femmes et leurs enfants et volé leur bétail ? »*

« *C'était un piège, à l'évidence... Ça crève les yeux. »*

« *Vous ne croyez pas si bien dire. Mais cet imbécile de Montagnac y croit dur comme fer. Il part au galop avec ses 450 hommes, en arborant sa moustache ridicule, désespérément frisée, pommadée et peignée.*

Je le préviens : « *Capitaine, sauf votre respect, on n'a pas pris ni eau, ni ravitaillement... »*

« *Pas le temps Montpensier. On n'est pas à la Cour ici. On va les cueillir de vitesse. Apprenez que la victoire sourit à celui qui est le plus rapide. Et nous le sommes. Allez, au galop. ».*

« *C'est invraisemblable... »*

« *Absolument. Habitué à massacrer sans danger des civils, il pensait être le roi de la guerre.*

On galope dix minutes à peine, et au détour du premier oued, on se trouve face à

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

cinq mille cavaliers, qui nous chargent à bride rabattue en nous arrosant de coups de fusil.

Cet imbécile de Montagnac, qui chevauche en tête de l'avant-garde, est tué en premier... »

« Je ne vais pas le pleurer... »

« Mais il avait raison en ce qui concerne la vitesse. Avec ma compagnie de carabiniers, quatre-vingt hommes, dès qu'on a vu la marée de chevaliers d'Abdel Kader, on a compris. On a tourné bride et fait immédiatement retrait. Je risquais la cour martiale pour avoir donné cet ordre, mais il n'y avait rien d'autre à faire, à part mourir et franchement je ne voulais pas sacrifier mes hommes dans une bataille injuste. »

« Vous avez bien fait. On ne meurt pas pour des imbéciles galonnés! »

« C'est ainsi qu'on est parvenus à gagner le marabout fortifié de Sidi Brahim. Dans ce camp retranché on a résisté aux attaques comme on a pu, pendant trois jours. Notez que, même après sa mort, cet imbécile de Montagnac se révélait nuisible. Figurez vous que mes hommes n'avaient qu'une bouteille d'absinthe chacun comme boisson, j'étais le seul qui avait désobéi aux ordres et pris deux gourdes d'eau...»

« Deux gourdes pour quatre vingt hommes ! Et comment vous avez fait ? »

« J'ai partagé mon eau pour allonger leur absinthe. Mais, par quarante degrés à l'ombre, et malgré le sel, on transpire beaucoup. À la fin, on a été obligés de boire notre urine.

On n'avait plus de munitions, plus d'eau, ni de ravitaillement, on coupait en quatre nos dernières balles, et la poudre allait bientôt nous manquer.

Abd-el-Kader, qui dirigeait en personne notre siège, avait fait mettre à mort les militaires français qu'il avait capturés et qui s'étaient rendus coupables de crimes contre les civils. C'est à dire tous.»

« Et comment cela s'est terminé ? »

« Abd-el-Kader nous a adressé des messages écrits, en français, nous promettant la vie sauve, si on se rendait. J'ai dû refuser.

On ne connaissait que trop les crimes commis par Montagnac. Parmi les cavaliers qui nous faisaient face, il n'y en avait pas un qui n'ait eu un membre de sa famille à venger. Malgré le respect qu'ils nourrissaient pour leur chef, je savais qu'ils lui auraient désobéi et nous auraient fait payer ces assassinats.

Même si ce n'était pas nous qui les avions commis en personne. J'aurais fait de même, à leur place... »

« Mais heureusement vous êtes vivant... »

« Par pur hasard. On était au désespoir, le moral des hommes était au plus bas. Pas d'eau, ni de munitions, je voyais la fin approcher.

Perdus pour perdus, la nuit du troisième jour, j'ai décidé une sortie en direction de Djemââ Ghazaouet. Il n'y avait pas de lune, les étoiles étaient voilées, la nuit

était sombre. On arrive à parcourir plusieurs kilomètres, on se croit sauvés, quand voilà des guetteurs kabyles. Ils nous aperçoivent, chargent.

On se bat dans le noir, en cherchant à se frayer un passage à la faveur des ténèbres.

De quatre vingt qu'on était, seuls onze hommes ont survécu, dont moi. »

Alexandre ne peut s'empêcher de le serrer dans ses bras.

« Je suis heureux que vous soyez là pour recevoir le témoignage de mon amour... »

« Je prends quelques jours de repos à Paris, avant de retourner en Algérie... »

« Non ! »

« Ne vous en faites pas, je serais de garnison à Alger, pas de danger

Nous allons fêter nos vies ! » Son jeune visage enthousiaste et cuit par le soleil s'éclaire d'un sourire.

« Et ensuite ? »

« Ensuite ? Que de la paix. ! Plus de guerre, mais je serais obligé de me marier. »

« Oh... Congratulations ! Et... on peut savoir qui est l'heureuse élue ? »

Montpensier hésite.

« Vous gardez bouche cousue pour ça aussi Alexandre, il s'agit, pour l'instant, d'un secret d'État... »

« Vous ai-je jamais failli, duc ? »

Pour toute réponse Montpensier sort un médaillon de la poche de cœur de son uniforme, l'ouvre, le lui montre.

Une touffe de cheveux aile de corbeau d'un côté, de l'autre un émail : le portrait d'une jeune femme aux cheveux noirs, aux yeux de feu, un port hautain, enveloppée dans une superbe mantille.

« Très jolie dame ! Elle est Ibérique ? »

« Oui. C'est l'infante Louise Fernande de Bourbon. »

« Ah... la fille de la quatrième épouse du Roi D'Espagne, si je ne fais pas erreur : Marie Christine de Bourbon, princesse des Deux-Siciles.

Congratulations. Il s'agit là d'un très beau mariage ! »

« J'en ai marre de la guerre, Alexandre. Je vais faire papa gâteau : plein d'enfants, vivre une vie de famille, et qu'on me foute la paix. Mais sans vous oublier. Mais parlons un peu de vous Maître... »

« Comme vous voudrez. Que pensez-vous de ma pièce duc ? Vous êtes-vous ennuyé ? »

« Là, vous cherchez les compliments Alexandre... Ennuyé ! Votre pièce est sublime, c'est formidablement joué... mais... »

« Mais ? »

« Et bien... le décor me semble bien étriqué. Il ne correspond pas vraiment aux tempêtes d'émotions que vous soulevez avec vos textes. Il vous faudrait un théâtre à vous... »

Jacob .Dellacqua

&amp;

Alexandre Dumas

MATIÈRE NOIRE

d\_jacob@orange.fr

A ces mots, la créativité d'Alexandre s'embrase.

C'est exactement son sentiment, ce qu'il pense du décor, à chaque nouvelle pièce qu'il fait représenter. Tout est parfait, mais les directeurs des théâtres ne veulent pas dépenser ce qu'il faut pour de décors extraordinaires.

La solution ? Elle tient dans la réponse à ces questions.

Pourquoi courir les directeurs de théâtre pour faire représenter ses pièces ?

Pourquoi se contenter de mises en scène maigrichonnes qui sont toujours en deçà des passions et des hauts faits historiques décrits ?

Donc oui, il faut avoir son propre théâtre. En être le maître absolu, piloter les mises en scène, décrire les décors qu'il imagine.

Il faut construire un théâtre. Son théâtre. C'est logique.

Alexandre jubile.

« Vous avez parfaitement raison duc. Mais pour cela il faudrait que je construisse mon théâtre. Et... Puisque c'est votre idée, je vous propose de participer à cette aventure artistique... » « Comment ? » « En vous associant avec moi, moitié-moitié... »

Le jeune homme s'enthousiasme, comme seuls peuvent le faire ceux qui à vingt deux ans ont risqué de mourir inutilement au champ de bataille, et que l'homme dont on est amoureux vous prouve son amour. Et puis associé avec Dumas, cet homme qu'il admire tant, quel honneur ! Montpensier, bien qu'il ait le même âge du fils d'Alexandre Dumas, est très riche.

Il veut bien participer à l'aventure.

« On passe la nuit ensemble, et on en parlera mais hélas ! Je retourne en Algérie dans deux jours, pour un mois de garnison. Mais je donnerai les instructions nécessaires à mon intendant, Monsieur Jacob.

Vous ne serez pas dépaycé, il compte aussi parmi vos admirateurs. Je suis ravi ! Et maintenant allons faire la fête, mon cher associé ! »

La semaine suivante, une fois contacté, Monsieur Jacob informera Alexandre que le crédit qui lui est consenti par le duc est illimité, dans la limite de ses avoirs. L'amour et l'argent réunis.

Le rêve.

Les capitaux sont là. La pluie d'or. Alexandre exulte. Tout est oublié, sauf la nouvelle entreprise.

La fièvre de la construction l'habite.

Il aime que l'argent coule entre ses doigts en cascade.

C'est le cas.

Il bâtira un théâtre de 2000 places, avec six rangées de balcons, rue du Faubourg du Temple : *Le Théâtre Historique*.

Son Théâtre Historique.

Il sera agencé de sorte que la vision de la scène soit excellente pour tous les spectateurs, quel que soit le prix qu'ils payeront pour leur billet d'entrée.

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

On y aménagera un plateau gigantesque, équipé par les toutes nouvelles techniques, qui permettent de réaliser n'importe quel défi de mise en scène, des feux d'incendie aux eaux en tumulte d'un fleuve.

Il sait avec quelle pièce il va inaugurer son : « *Théâtre Historique* ».

Le temps s'accélère. C'est magique.

L'arrêté du 14 mars 1846 lui octroie le permis de construire. Alexandre brûle de la fièvre du constructeur.

L'immeuble du théâtre sera achevé avant la fin de la même année.

Il aurait voulu l'appeler à l'origine Théâtre Montpensier, en hommage à son ami, amant et associé, mais le roi ne désire pas que le nom du duc soit mêlé à une entreprise commerciale, même artistique.

Il reçoit finalement le nom de *Théâtre Historique* par décision ministérielle du 23 décembre 1846.

Le 20 février 1847, inauguration.

**Note** Le Théâtre Historique sera fermé le 27 octobre 1850.

Depuis le 20 janvier, l'auteur de la « *Reine Margot* » est à Paris. Il suit les répétitions de sa pièce, qui sera représentée le 20 février pour l'inauguration. Le décorateur est à ses ordres, Dumas peut disposer aussi du costumier, il ne s'en prive pas.

La fièvre de la création le consume.

Il transforme *La Reine Margot* de roman, en : « *drame* ».

Le spectacle durera neuf heures, pour treize changements de scène, correspondants aux péripéties de l'histoire représentée.

*Première scène :*

On a marié Marguerite de Valois à Henri de Navarre, dans le but politique d'établir la paix entre protestants et catholiques et mettre fin aux guerres de religion.

Le mariage de la sœur de Charles IX est l'occasion de grandes fêtes en France et notamment à Paris où le peuple est en liesse, tandis que côté cour, le roi de Navarre et l'amiral de Coligny ont réuni autour d'eux tous les grands chefs huguenots et croient la paix possible.

*Deuxième scène :*

Elle illustre la discorde au sein du ménage royal, car on a marié deux êtres qui ne s'aiment guère, et les nouveaux mariés ont chacun d'autres liaisons. La nuit de noces n'est pas l'occasion de la consommation du mariage, elle est juste témoin de l'alliance politique d'un roi et d'une reine, unis par la même occasion politique.

Le plateau, divisé en multiples chambres, consent la déambulation des acteurs incarnant Marguerite et son époux, ainsi que celle de leurs amants et maîtresses, donnent lieux à des scènes libertines.

*Troisième scène*

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

Illustrera la fidélité politique de Marguerite envers son époux. Elle le prouve en plaidant pour sa vie, lors du massacre de la Saint-Barthélemy, pendant lequel Charles IX fait tuer les chefs protestants, à l'exception du prince de Condé et du roi de Navarre.

Le sang coule a flot, la scène en est trempée, et plusieurs spectateurs s'évanouissent.

*Quatrième scène*

Elle montre la rencontre de Margot et du comte de la Mole, seigneur protestant venu à Paris pour proposer ses services à Henri de Navarre.

Ils ont une liaison.

Érotisme !

*Cinquième scène :*

La santé du roi Charles IX, accablé par les remords, se dégrade. On pense à un complot, et puisqu'il faut des coupables, l'amant de Marguerite est arrêté, torturé puis exécuté.

Et ainsi de suite, un déluge d'événements et de scènes émoustillantes ou horribles, jusqu'à la fin de la pièce et à l'ovation finale du public.

Triomphe !

La jalousie contre l'auteur metteur en scène se déchaîne, les critiques lui reprochent tout et son contraire, sus à Dumas !

Les décorations : « *elles sont très belles, trop belles peut-être* » écrivent les critiques.

On le condamne en l'accusant d'accoutumer le public : « *à ne plus chercher au théâtre que le plaisir des yeux, et les auteurs à subordonner leur art à celui du décorateur et du machiniste.* »

Certes, les drames de Dumas comportent de multiples changements de tableaux, et nécessitent une machinerie tellement complexe que seul un grand nombre de techniciens peuvent maîtriser.

Mais il leur faut du temps.

Trop de temps.

On l'accuse de : « *dizaines d'entractes interminables* ».

Le public aime, la salle est comble chaque soir.

Pour Alexandre le temps est comme la foudre qui traverse un ciel de nuit, le transformant en jour.

Alexandre, lorsqu'il ne dirige pas ses journaux, n'écrit pas ses sujets, ne couche pas avec ses femmes, ne met pas en scène ses pièces et réfléchit à sa vie, éprouve des sensations bizarres, qui concernent le temps.

Il lui paraît s'écouler de plus en plus vite lorsqu'il travaille, mais dans sa vie tout

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

lui semble lent.

Il mange et boit de plus en plus, cuisinant lui même ses plats, prenant du poids au point d'être bouffi, et devenu la caricature du jeune noir musclé, fin et beau de ses vingt ans.

Cette contradiction ne l'étonne pas, elle est bienvenue.

Il lui semble être ainsi ancré à une réalité, qui n'est pas celle de son travail d'écriture et de paraître.

Commanditée par Dumas, avec l'aide du duc de Montpensier, afin de promouvoir les adaptations théâtrales de ses romans, la salle est inaugurée avec : « *La Reine Margot* », une pièce fleuve en treize actes de Dumas et Auguste Maquet.

Dans son nouveau théâtre du 72, boulevard du Temple, Dumas fait jouer en moins d'une année, cinq drames, traduits de Schiller et de Shakespeare, ou adaptés de ses romans, constitués chacun de plus d'une dizaine de tableaux. *La Reine Margot* (20 février 1847), *Intrigue et amour* (11 juin 1847), *Le Chevalier de Maison-Rouge* (3 août 1847), *Hamlet, prince de Danemark* (15 décembre 1847) et *Monte-Cristo* (2 et 3 février 1848) sont les titres de ces colosses de la scène.

Dumas, en grand seigneur, y accueille aussi « *La Marâtre* » d'Honoré de Balzac, bien que ce dernier soit connu pour ses insuccès théâtraux.

La salle est dirigée par Hippolyte Hostein, un professionnel de talent.

Décidément, Alexandre a de la chance avec les porteurs de ce patronyme, car tous les spectacles ont du succès.

Mais cet Hippolyte aussi ronchon. Il trouve que Dumas dépense trop d'argent pour le décor et les costumes, et il a raison.

Là dessus, coup de tonnerre !

Les représentations de la pièce « *Le Comte de Monte-Cristo* » sont interrompues pendant quatre jours, du 22 au 25 février 1848.

La Révolution est là.

Elle balayera le passé et créera un étrange futur pour l'écrivain.

## CHAPITRE 6 DU PAIN ET DES JEUX

En 1847, la misère est grande en France.

Elle est très utile pour certains, car elle engendre davantage de richesse pour une minorité.

Les ouvriers sont exploités jusqu'à ce que mort s'en suive. La sauvagerie économique du jeune capitalisme fleurit, domine. Soutenue par le roi et le

Jacob .Dellacqua

&amp;

Alexandre Dumas

MATIÈRE NOIRE

d\_jacob@orange.fr

clergé, qui en profitent richement, se traduit par la disette dans les campagnes. Le roi principalement, sa cour un petit peu moins, jouissent en outre des énormes revenus provenant de la traite des esclaves.

Un commerce qui se poursuit, malgré les contrôles et les saisies des britanniques, qui ont déclaré ce commerce hors - la - loi. Et, bien entendu, la traite continue à enrichir Nantes, Bordeaux, tous les autres ports négriers de la France, et remplit les caisses de l'état par l'impôt.

En même temps la bulle spéculative des chemins de fer, à la croissance trop rapide, explose.

C'est la crise.

Une convulsion récurrente du capitalisme, orchestrée et mise en œuvre uniquement pour augmenter davantage les bénéfices, déjà énormes, des banquiers et des usuriers.

L'appétit de profits est effréné et sans bornes.

On peut en observer les résultats dans les campagnes berrichonnes de l'Indre, au cours de l'hiver 1846-1847.

La spéculation autour du blé profite de la maladie de la pomme de terre. Les prix des grains revendus aux paysans deviennent inabordables pour la plupart.

Au renchérissement s'ajoute le chômage saisonnier.

Les conditions de vie, déjà misérables du petit peuple des villages, des paysans exploitants, des journaliers agricoles et même des artisans deviennent intenable.

C'est la famine.

Tous se rendent compte qu'il n'y a pas d'issue, pas d'aide, pas d'espoir.

Tout est noir. On peste contre les prix qui montent, contre les profiteurs, les usuriers, les propriétaires sans pitié. Les nantis que la loi défend et les curés protègent. Dans chaque église les prêtres versent la mélasse de leurs prêches hypocrites dans les oreilles des affamés, pour les abasourdir et engluer dans leurs mensonges ignobles les paysans, pour les empêcher de se révolter. La misère et l'ignorance remplissent les églises.

Depuis un mois, à Buzançais, il n'y a plus rien à manger, on se nourrit de racines et de foin. Le désespoir règne, les enfants des paysans aux ventres gonflés meurent comme des mouches.

Le matin du 13 janvier 1847 un convoi de cinq tombereaux bâchés s'arrête à une auberge du faubourg des Hervaux.

Les conducteurs vont boire un coup, tandis que les animaux de trait se reposent.

Une femme a vu des grains de blé tomber d'un des véhicules bâchés. Elle prévient des amies, elles s'attroupent, décident d'examiner la cargaison.

On arrache les bâches : ce sont des sacs de blé !

Il n'est pas question que le convoi reparte. Les enfants meurent de faim, ce blé représente la possibilité de les nourrir, les sauver peut être.

Les conducteurs ont fini de boire et regagnent leurs véhicules. Ils trouvent les

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

femmes installées à leur place et les admonestent vertement. Mais la suprématie masculine en prend un coup : les femmes s'arment de fourches, de faux, de serfouettes et chassent les conducteurs.

Le maire, accompagné des gendarmes, intervient.

Les femmes ne cèdent pas et menacent les gendarmes, les obligeant à partir.

Quelques hommes se joignent à elles. D'autres vont prévenir des amis.

L'agitation grandit encore.

Les femmes ont pris les choses en main et conduisent les tombereaux dans la cour du collège. Là elles distribuent le blé aux villageois.

Excités par cette initiative, de plus en plus d'hommes se rassemblent et se pressent autour d'elles.

À la nuit, tombée, tous les habitants des alentours sont là et l'excitation augmente.

Au point du jour, lorsque la distribution se termine, on s'est parlé, on s'est expliqué. La cherté de la nourriture et ses origines a été nommée.

Les noms des accapareurs et des usuriers locaux ont été prononcés.

Une délégation se rend chez eux pour obtenir des explications.

Elle est reçue à coups de fusil.

La foule, excédée, pille le moulin et la maison de M. Cloquemin, principal spéculateur, puis saccage les habitations des propriétaires les plus riches, ceux qui, au su de tous, ont pratiqué l'usure.

Chez l'usurier M. Chambert, ancien militaire, c'est le drame : il insulte les hommes qui lui demandent des comptes, puis ouvre le feu, et en tue un d'un coup de pistolet. Il est vite désarmé, battu comme plâtre et pendu devant sa maison, qu'on incendie, pendant que sa famille s'enfuit.

Le Préfet de Châteauroux, prévenu par les gendarmes arrive à la tête de vingt cinq dragons. Devant la fureur des habitants, dont certains sont maintenant armés des fusils et pistolets pris aux bourgeois, il n'ose pas intervenir.

Il voudrait parlementer, mais ses dragons sont bousculés et désarmés par la foule en colère.

Penauds, ils repartent pour Châteauroux.

Pendant quelques jours on mange à sa faim à Buzançais.

Au vu de la situation, on en réfère à Guizot, qui décide d'envoyer l'armée.

L'arrivée de la troupe change la donne.

Le roi Louis-Philippe et son ministre Guizot organisent alors une très chrétienne répression, qui se veut exemplaire. Le témoignage du prêtre de la paroisse faisant foi, on arrête vingt-six villageois. Trois paysans, trainés devant l'église, sont fusillés pour l'exemple.

L'un d'eux, qui avait l'heur de déplaire au curé, père d'un enfant blessé par les bourgeois, n'était même pas à Buzançais pendant l'émeute.

Vingt trois chefs de famille, dont certains étaient absents lors du soulèvement,

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

sont envoyés au bagne, en Nouvelle Calédonie.

Une fois la troupe partie, un atroce évènement ôte la vie au curé disert. On le retrouve pendu à la corde de la cloche, privant ainsi la paroisse de son précieux guide spirituel. Détail atroce, un crucifix a été utilisé pour lui infliger les derniers outrages et se trouve encore « *en situ* ».

Mais Buzançais n'est pas un fait isolé et exceptionnel comme Guizot veut faire accroire, bien au contraire.

Quelques jours avant, le 9 janvier, à Saint Malo, un groupe d'ouvriers affamés et en haillons attendent leur maigre paie. Comme à Buzançais, devant eux passent des tombereaux lourdement chargés qui se dirigent vers le quai, où l'on effectue le chargement en blé d'un bateau.

Les charretiers sont pris à partie par les ouvriers, et doivent rebrousser chemin.

Des sacs de blé disparaissent.

À Rennes le détonateur est un riche boulanger et commerçant en farines, du nom de Le Michelet.

Monarchiste fervent, qui considère le peuple, la république et la révolution avec le mépris le plus profond et le fait savoir, il est en train d'assurer le chargement en blé de plusieurs bateaux à quai, à la barbe des affamés.

Une foule déterminée envahit les rues de Toussaint et de Nantes, siège des magasins appartenant à Le Michelet et aussi du Syndicat des Boulangers.

D'autres groupes, décidés à en découdre, se rendent au canal d'Ille et Rance, au Mail du Pont Saint Martin, suivant les tombereaux de grains jusqu'aux bateaux qui les chargent.

Une petite foule pille les boulangeries de la rue Saint Hélier et de la rue Georges.

Trois cents personnes assiègent la boulangerie Le Michelet en proférant des menaces et lançant des pavés.

Les vitres du magasin volent en éclats.

Les gendarmes, arrivés en nombre, réussissent à faire évacuer les lieux à coups de sabre. Mais les manifestants refluent rue de Nantes, endroit où se trouve le Syndicat des Boulangers. Ils attaquent son magasin et le vident.

Ensuite ils prennent d'assaut un bateau en cours de chargement, qu'ils avaient quitté auparavant sous la pression policière.

Le bateau est soigneusement pillé et vidé.

Ce n'est que tard dans la nuit que la police réussira à faire refluer les pillards.

Une centaine de personnes se porte rue de Brest, chez un grossiste en grains et tente de briser les fenêtres.

Le marchand défend son bien à coups de fusil, faisant trois morts.

Les manifestants se dispersent.

Aucun journal donnera ces nouvelles.

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

« **LE COURRIER DES ALPES** »

SAMEDI 9 JANVIER 1847

*L'allocution du nonce apostolique adressée au Roi, citée partiellement par les journaux, nous en reproduisons le texte intégral.*

*«Sire, le corps diplomatique attend toujours, avec la même espérance, le retour de cette époque solennelle de l'année naissante parce qu'il aime à vous offrir, au nom des souverains qu'il a l'honneur de représenter les vœux les plus sincères pour la prospérité de votre majesté, de sa royale famille, et de la France.*

*C'est aussi avec une satisfaction profond qu'il s'empresse de vous féliciter, Sire, du maintien de la paix générale, admirable résultat de la sagesse de Votre Majesté, ainsi que des autres souverains et de leurs cabinets.*

*C'est le plus beau titre à la reconnaissance des peuples, dont cette heureuse harmonie fait la gloire, la joie et le bonheur. Fièr de la félicité générale, Votre Majesté a vu se renouveler en même temps les joies de la royale famille, qui a procuré et procurera toujours les plus douces consolations à votre cœur paternel.*

*Votre Majesté verra luire, bien des fois encore, ce beau jour, qui la retrouvera aussi glorieuse sur le trône, qu'heureuse à côté de sa royale et vertueuse compagne, au sein de sa nombreuse et brillante famille.*

*Daignez, Sire, avec les vœux et les félicitations du corps diplomatique, agréer l'hommage de son profond respect».*

À la même date, la nouvelle concernant les dizaines de milliers de morts victimes de la faim, principalement des vieux et des enfants, n'est publiée. Le dix janvier malgré le froid mordant, les manifestants se regroupent et se rendent au domicile de Le Michelet.

Plusieurs d'entre eux ont lu le texte du nonce apostolique, et ils enragent davantage. D'autres affamés se rapprochent des quais, chargent et reprennent le pillage des bateaux.

Les forces de police sont insuffisantes et ne peuvent qu'assister, impuissantes au pillage généralisé.

Guizot choisit la force. Précédés de deux régiments d'infanterie et un régiment de cavalerie, le Préfet, le Procureur général et deux généraux arrivent de Paris. La trompette sonne, la cavalerie charge les manifestants.

Un déluge de pierres les accueille.

Plusieurs cavaliers tombent. L'arrestation de quatorze pillards ravive la colère des émeutiers, qui essayent de les libérer. Des manifestants, regroupés sur la Motte, accompagnent de jets de pierres le transfert des prisonniers.

La cavalerie charge encore, sabre au clair. Les émeutiers disparaissent dans les ruelles. Ils démontent et parsèment les rues avec des roues de calèches et de

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

chars.

Les chevaux s'y brisent les sabots.

À trois heures de l'après midi, des nouveaux groupes se réunissent rue de Toussaint et attaquent à nouveau la boulangerie Le Michelet.

Les gardes municipaux, aidés des pompiers, font évacuer la rue. De nouveaux manifestants sont arrêtés. Les émeutiers lapident la troupe qui encadre les prisonniers pris dans les rafles. De plus en plus nombreuses des roues de carrosse, de char remplissent la chaussée, leurs rayons sont des pièges terribles pour les paturons des chevaux, les estropient et brisent les charges de cavalerie. C'est efficace, la troupe est obligée d'évacuer les animaux estropiés.

A la nuit tombée, les rues de la ville sont animées par les patrouilles de l'armée, qui circulent, baïonnettes aux canons, mais aussi par des ouvriers isolés, sans armes apparentes. Ils sont rapides, se regroupent et harcèlent la troupe à coups de pierres, pour se séparer aussitôt. On éteint les réverbères.

L'armée change de tactique et le jour suivant les perquisitions à domicile commencent : gare à ceux qui auront un sac de blé par devers eux, on les bat et on les arrête.

Pendant l'un de ses déplacements, le Préfet est tué, le crâne fracassé par un pavé, adroitement lancé du toit d'une maison.

L'armée se déchaîne, pendant les perquisitions elle bat à mort plusieurs personnes qui détenaient des sacs de blé, des femmes sont violées, des hommes fusillés sans raison.

Devant le scandale de cette répression absolutiste, que les autorités essayent de cacher au public, George Sand d'abord, puis Gustave Flaubert, Victor Hugo, Karl Marx montent au créneau. Ils s'insurgent contre le pouvoir du roi assassin, donnant toute publicité à cette juste révolte paysanne.

Louis Blanc proclame :

*« L'égalité n'est que la proportionnalité, et elle n'existera d'une manière véritable que lorsque chacun produira selon ses facultés et consommera selon ses besoins. »*

Madame de Châteaubriant, au contraire, trouve que les peines infligées sont trop légères, et trop peu de gens arrêtés et punis. Ces fainéants exagèrent !

Elle le fait savoir publiquement.

Elle meurt le 11 février 1847.

Victor Hugo écrit alors :

*“Mme de Chateaubriand était une personne maigre, sèche, noire, très marquée de petite vérole, laide, charitable sans être bonne, spirituelle sans être intelligente. Elle était fort convenablement mariée, pour des raisons d'argent, avec M. de Chateaubriand, qui, lui, était paralytique depuis début 1847, sa femme étant devenue aveugle. »*

Louis Blanc, en lisant ce texte avait commenté sobrement :

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

« *Dieu récompense les siens.* ».

Car, au-delà de sa situation d'épouse d'un écrivain célèbre, Céleste de Chateaubriand en grande amatrice de curés et bénie ouï - ouï, était connue pour avoir créé, en 1819, l'*Infirmerie Marie-Thérèse*. Une institution de soutien aux sangsues parasites qui avaient survécu au cautère de la Révolution. Prêtres dont les églises avaient été rasées et les paroisses abolies, veuves de maris avaient été guillotines par la justice de la Révolution, y étaient entretenus avec largesse. L'institution était financée par les capitaux issus de l'émigration et rapatriés sous Louis Philippe et, surtout, par les revenus de la traite des esclaves touchés par les Chateaubriand.

*Note :*

*En 1823, Céleste Buisson de Chateaubriand achète à bas prix le terrain de M.*

*Soulier. En 1830 l'archevêché le lui rachète, pour dix fois le prix payé.*

*L'archevêché créera ensuite l'American Center, qui, fin 1970, sera détruit pour être remplacé par l'actuelle Fondation Cartier.*

*Cette institution existe toujours et ne déclare pas son bilan.*

Nantes, de loin le principal port de la traite, avec 52% des expéditions, était suivi par La Rochelle et le :«*complexe*» Le Havre - Honfleur, Bordeaux, Saint - Malo. Les ports de Marseille, Dunkerque et Bayonne venant loin derrière ceux de la côte atlantique en volume d'esclaves traités. La caisse commune des commerçants d'esclaves les avait exonéré de 50% des contributions à verser. En 1847, grâce aux écrivains indignés et à quelques journalistes courageux, la France est informée des révoltes paysannes et de la violente répression contre les affamés.

Désormais, dans les campagnes tout autour de Rennes, les transports de blé et froment ne se font que sous escorte armée.

Des groupes de paysans bien organisés et très mobiles, armés de fourches et de gourdins, confisquent tout chargement véhiculé sans protection.

Devant la gravité de la situation nationale et contournant l'interdiction de réunion et d'association, les républicains réagissent le 9 juillet en décidant d'organiser une série de soixante-dix : « *banquets* » à Paris.

Face à l'immobilisme acharné du roi et de son ministre Guizot, les républicains veulent provoquer une réaction au travers des discussions. Ce sont la disette, la répression et le « *cens* », les trois sujets tabous qu'ils veulent mettre en exergue.

Ils espèrent une réaction politique. en s'attaquant aussi au droit de vote.

Car le *droit de vote*, sous le règne de Philippe, est un luxe pour privilégiés. Il est réservé à la minorité de ceux qui peuvent payer 200 francs or par an pour voter, et 500 francs or pour pouvoir, éventuellement, être élus.

Ce *droit de vote*, mascarade de droite qui ne tient aucun compte du peuple mais

Jacob .Dellacqua

&amp;

Alexandre Dumas

MATIÈRE NOIRE

d\_jacob@orange.fr

uniquement des riches, ceux qui votent pour les députés monarchistes, va être au cœur des débats.

Le premier banquet se déroule sous la houlette d' Odilon Barrot, le 9 Juillet, à Paris : le succès est énorme.

La campagne des « *banquets* » touchera plus de vingt mille personnes, et devra se terminer fin décembre. Tout homme politique de bon sens tiendrait compte de cette semonce et de l'enthousiasme citoyen pour la chose publique. Mais le roi et Guizot les mains trempées jusqu'aux coudes dans le sang de la répression, refusent de voir la réalité.

Pour eux seul l'argent qui afflue compte.

Ils se disent : « N'avons-nous pas maté les paysans rebelles à coups de fusil et de sabre ? S'ils veulent en découdre, ces républicains et ces libéraux, on en fera de même avec eux. On a les coudées franches. La majorité actuelle des députés au Palais Bourbon est acquise à l'extrême droite monarchique. »

Le pouvoir, sûr de lui, campe sur ses positions.

Depuis Janvier, le directeur du Théâtre Historique, Holstein, suit attentivement l'évolution de la situation politique. Holstein est issu d'une famille de petits propriétaires exploitants, qui ont assisté aux événements provoqués par la disette et lui en ont fait une description fidèle réaliste et sans fard. Il en est plus qu'inquiet.

A vrai dire, il est terrifié.

Dans la tournure que les évènements prennent, il hume l'odeur rance de la même stupidité du pouvoir, ainsi que le même parfum de poudre et de sang de 1795.

Cet aveuglement, ces erreurs politiques du pouvoir qui mènent fatalement à l'exaspération d'un peuple aux abois, sont terriblement dangereux pour un Dumas auteur de théâtre et dépensier sans frein. Le directeur du Théâtre Historique supplie Alexandre de limiter ses folies. Mais Dumas est aussi aveugle à la réalité économique que la cour à l'évolution politique. Holstein plaide :

« Vous êtes bien placé pour le savoir, et mieux que quiconque, grâce à vos entrées à la cour. Vous ne vous occupez pas de politique, mais vous n'êtes pas sot ! C'est la famine dans le pays. Dans les campagnes on tue les paysans. La situation est telle que bientôt nous ne pourrons plus compter ni sur la protection du roi, ni sur les largesses de son fils. Ils auront d'autres chats à fouetter. C'est la fin de la monarchie... »

« La situation n'est pas aussi grave, on n'est pas en 1794... »

« C'est tout comme. Allons Alexandre, vous ne pouvez pas vous cacher la réalité : le soutien financier du duc est le seul viatique qui nous permet d'éviter le naufrage... »

« Mais le Théâtre Historique est toujours plein... »

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

« Soit, mais c'est Jacob, l'administrateur de Montpensier, qui le porte à bout de bras, en épongeant le passif de nos représentations à chaque fin de mois... »

Dumas éclate de rire, comme si l'autre plaisantait :

« Passif ? Mais Holstein, voyons, vous le dites vous même, on joue devant des salles combles, à guichets fermés... On ne dépend pas des paysans ! Je compatissais à leurs souffrances, mais on n'est pas à la campagne, on est à Paris... Les gens viennent à l'aube faire la queue pour acheter leur place... »

Holstein perd patience. Il ne sait pas si Alexandre feint de ne pas comprendre, ou si c'est de l'étourderie, mais le résultat est le même.

« Certes oui. Je vous l'ai répété mille fois, mais vous faites la sourde oreille. Alors je vous le répète, et pour la dernière fois : à chaque fois qu'on vend 4000 francs or de billets - la jauge maximale de contenance du théâtre, on en perd autant, car chaque représentation nous coûte près de 8000 francs or ! »

« Vous en êtes certain ? »

« Oui. » Holstein tend un lourd cahier à Dumas. « Regardez, ce sont les comptes détaillés pour les derniers trois mois d'activité. Donnez un coup d'œil à notre comptabilité... »

Dumas écarte le dossier d'un geste.

« Je vous fais confiance... »

« Il faut absolument réduire les dépenses et tout de suite. Sinon... »

« Sinon quoi ? »

« On court au désastre. On ferme. Je vous ai préparé et chiffré la liste des réductions et des coupes budgétaires à faire, immédiatement. Ainsi que les modifications de mise en scène, costumes, décors nécessaires pour les prochains spectacles. »

Dumas a toujours navigué le vent en poupe, voguant dans la mer d'argent et d'or. Porté par la chance, le succès, le talent, benjamin de la cour, meilleur ami du fils de Louis Philippe, courtisé, admiré, jouissant de tous les passe-droits, follement généreux et dépensier, rien ne lui a jamais été impossible.

Et la chance l'a toujours accompagné.

Pourquoi changerait-il ?

Pour quatre paysans affamés qui font du grabuge ? Pour de petites erreurs de gouvernance ?

Il compatit, mais ce n'est pas son affaire.

Alors, il fait encore la sourde oreille.

Réduire les dépenses ?

Renoncer au grandiose, au surprenant, au jamais vu ? Faire du théâtre comme les autres ? Ce serait déchoir.

L'orgueil, son défaut caché, l'aveugle. Dans *son* théâtre, il ne veut pas montrer ses pièces au rabais.

D'autant plus que dans le passif du théâtre, il puise richement la plupart de ses

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

frais personnels : les pensions versées à ses maîtresses et ex - maîtresses, les dons qu'il consent à ses proches, son train de vie...

Fébrile, comme poussé par un délire d'urgence suicidaire, il refuse d'écouter Holstein.

Pire : il met en scène l'une après l'autre, avec un faste jamais vu au théâtre auparavant, six pièces colossales :

« *La Jeunesse des mousquetaires* », « *Le Chevalier d'Harmental* », « *La Guerre des femmes* », « *Le Comte Hermann* » et « *Urbain Grandier* ».

Résultat : son « *Théâtre Historique* » est devenu un ogre, un monstre géant, affamé, qui engloutit or et argent, et plus il en dévore, plus son appétit augmente.

Holstein peste sans succès, et c'est par fidélité et admiration pour Alexandre qu'il ne donne, pas encore sa démission.

Dumas ne veut voir autre chose que les salles combles pour toutes les pièces jouées, le public qui se pâme, les « *ahhhh* » et les « *ohhhh* » à chaque changement de décor, le bruit des applaudissements enthousiastes qui résonnent dans tout le quartier, comme le ressac de l'océan frappant les rochers, les lueurs d'envie dans les yeux de ses courtisans.

Qu'importe si les frais sont plus élevés que les recettes ? Vétilles que cela. On s'en débrouillera.

Il ne veut pas voir qu'il en est au point de l'absurde : chaque représentation creuse le déficit, au lieu de le réduire.

Un mois passe.

« Monsieur Dumas, vous avez une visite. »

« Qui me veut ? »

« Monsieur Jacob, de la part du duc de Montpensier »

Alexandre s'empresse d'aller recevoir l'administrateur du duc de Montpensier, l'homme qui chaque mois, sans sourciller, sans contrôler, sur simple demande écrite, fournit l'argent frais utilisé pour monter les nouvelles pièces et éponger tous les passifs.

C'est un homme austère, qui n'a cure de suivre la mode. Barbe et cheveux rasés, son aspect est vaguement oriental.

L'homme arbore une mine sérieuse,

« Monsieur Dumas, merci de me recevoir. Hélas, je ne suis pas porteur de bonnes nouvelles. »

Un frisson parcourt Dumas, comme une bourrasque glacée qui l'envelopperait.

« La santé du duc ? Il lui est arrivé malheur ? »

« Non, non, rassurez vous. Le duc de Montpensier se porte à merveille. Il est auprès de son épouse, et n'envisage pas de quitter l'Espagne pour retourner en France, au vu de la situation. Mais il lui est absolument impossible, dans les circonstances actuelles, de continuer à vous financer. La charge est trop lourde,

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

les temps incertains. À son grand regret, il doit mettre fin à votre association. » Alexandre n'en croit pas ses oreilles. Jacob continue.

« J'ai pris sur moi d'éponger votre déficit pour le mois courant. Holstein vous le confirmera, mais, notez-le bien, c'est pour la dernière fois.

Ensuite crédit et subventions seront définitivement fermés. J'ai transféré ce qui restait des avoirs du duc, pas grand chose à vrai dire, en Espagne.

Moi-même, je crois prudent de me retirer en Suisse. Je pars demain. Je voulais vous donner ces tristes nouvelles de vive voix, car le duc vous considère comme un frère, plus que comme un associé. Il avait les larmes aux yeux en me donnant ces consignes. Il vous embrasse, vous conseille de vous abriter pendant la tempête et vous souhaite bonne chance. Adieu donc, monsieur Dumas. Soyez prudent, moi aussi je vous le conseille, hélas, les temps changent. Je vous souhaite également bonne chance.»

Alexandre reste assis, comme foudroyé, et contemple, figé, en transe, le dos de son visiteur qui se dirige vers la sortie.

Comment une chose pareille est-elle possible ?

Un souvenir le traverse : en 1838 il déjeunait aux Tuileries à la table du duc de Montpensier, son ami, son amant, son plus que frère.

Un messager interrompait leur déjeuner pour annoncer à Dumas que sa maman se trouvait mal, et que le médecin était à son chevet. Alexandre se précipitait hors des Tuileries en courant comme un forcené, pour se rendre au chevet de sa mère, rue de Rivoli. Le duc de Montpensier l'avait suivi avec son carrosse.

Et l'avait attendu pendant plusieurs heures, assis dans son véhicule. Tout au long du temps que l'agonie de la mère de Dumas avait duré. Antoine-Marie ne voulait pas déranger Alexandre, dont il connaissait l'amour filial. Il l'avait attendu dans le seul but de pouvoir l'étreindre dans ses bras et consoler l'ami, le frère que cette perte affective, Montpensier le savait pertinemment, risquait d'anéantir.

Dumas encore une fois orphelin, Dumas qui avait tué dieu quand il était enfant, allait le ressusciter pour pouvoir lui adresser un poème :

*« Oh, dieu !*

*Dans ce monde où toute bouche nie,  
où chacun foule aux pieds les tables de la loi,  
vous m'avez entendu, pendant son agonie,  
prier à deux genoux, le cœur ardent de foi.*

*Vous m'avez vu, mon dieu, sur la funèbre route,  
où la mort me courbait au crucifix,  
et vous avez compté les pleurs qui, goutte à goutte,  
ruisselaient de mes yeux aux pieds de votre fils.  
Je demandais qu'elle me fût moins vite ravie,  
et qu'il fût retardé l'instant de son trépas :*

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

*Pour racheter ses jours je vous offrerais ma vie.  
Vous n'avez pas voulu : soyez maudit, sale dieu ! »*

Et maintenant il était seul.

Ni papa, ni maman et son frère Montpensier, son amant qui le délaissait, lui ôtant son soutien et son amour...

Dans les jours qui suivent, la nouvelle de sa disgrâce financière fait son chemin à Paris.

Le bouche à oreille se répand en feu de brousse. Ce sont dix, puis vingt, quarante, cent et finalement au total plus de cent cinquante créditeurs qui, furibonds, harcèlent Dumas, l'abordent dans la rue, l'invectivent, le bousculent exigeant leur argent.

Les huissiers le poursuivent, posent des scellés partout où ils le peuvent.

Alexandre a écrit et mis en scène de terribles tragédies, dont les situations angoissantes et les désespoirs sans issue faisaient frémir le public : maintenant ces émotions ont débordé de la scène. Chagrins et malheurs bondissent hors des pages qu'il a écrites, pour se répandre dans la réalité en eaux fangeuses de crue, et inonder inexorablement les heures et les jours de sa vie.

Il a peur.

Au point que le 2 janvier 1848, il fait rédiger l'inventaire des biens mobiliers sis dans le Château de Montecristo et dans le Château d'If, biens que les huissiers avaient déjà saisis, pour les mettre en vente.

Un montant de 31799 francs est relevé, moins du tiers que ces mêmes meubles lui ont coûté, lorsqu'il les a acquis, deux ans plus tôt.

Il vend. En temps de crise, la mise aux enchères est décevante. Ce ne sera qu'une goutte d'eau vite évaporée dans la fournaise des dettes, à peine quelques jours de répit.

Accompagnant ses ennuis, l'orchestre de la tragédie et de l'aveuglement politique joue la symphonie du désastre pour la monarchie.

Paris frémit, Paris bouillonne, Paris et la France veulent s'affranchir de la domination de l'homme le plus riche de France, ce roi parasite et changer de régime.

Plus de dix attentats à la vie du monarque, une fois par an en moyenne, en font foi.

Les temps sont mûrs pour la Révolution.

Les rafales de ces vents d'orage en tempête secouent de plus en plus fort le trône. Louis Philippe, dont la douloureuse agonie physique se poursuit, sans le tuer, comme une punition infligée par le destin pour les fautes commises, l'or maudit tiré de la traite des Noirs, se cramponne.

La couronne tangué, elle va tomber d'un moment à l'autre.

Alexandre ne veut le croire, ne peut s'y résigner, il a de plus en plus peur.

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

Fatalement, lorsque les temps et les mœurs changent, tous les pouvoirs en place se crispent. En toute époque de l'histoire ils s'agrippent à leurs privilèges, et ne savent jamais prendre la mesure de la situation réelle, ni la bonne décision. Pourtant les signes sont là, l'évidence est aveuglante, et la répression la plus brutale, le massacre des affamés est le seul rempart entre le régime honni et le peuple.

Les pouvoirs ? Allons donc ! Ils commettent tous les erreurs, et accélèrent ainsi leur chute bienvenue.

La monarchie de Juillet ne fera pas exception à la règle.

Le 14 février 1848, jour de la saint Valentin, le préfet de police, suivant les instructions du ministre Guizot, interdit un « *banquet* » qui devait se tenir à Paris le 19 février.

Pourquoi interdire juste celui là, alors qu'il s'en étaient célébré des dizaines ? Pour montrer qu'on est les plus forts. Quoi de plus imbécile ? Mais le pouvoir est une drogue qui efface l'intelligence.

Les organisateurs républicains reportent calmement le banquet au 22 février. Pourtant les événements s'accélèrent, et, comme toujours en période contestataire, le temps semble rétrécir.

Le jour suivant, 20 février, Armand Marrast, directeur du quotidien républicain : « *Le National* », invite carrément le peuple de Paris à manifester le 22 Février, date à laquelle le « *banquet* » a été reporté par les organisateurs.

Le rassemblement doit s'effectuer place de la Madeleine.

Le 21, à la veille de la date choisie, les chefs de l'opposition républicaine, menacés par les députés de droite, reculent devant l'épreuve de force, et donnent un contordre : annuler le banquet et la manifestation.

Le gouvernement semble avoir gagné, Guizot est ravi. Rassuré, confiant dans son pouvoir, le ministre décide de ne pas mettre en branle le lourd dispositif militaire qu'il a prévu, à savoir l'intervention de 30 000 hommes de troupe et de cinq batteries d'artillerie mobile.

Hélas, barricadé comme il l'est dans son ministère, il ne peut pas prendre le pouls de la ville et mesurer l'intensité de la fièvre qui la gagne.

Le 22 Février, dès l'aube, du jamais vu : une marée d'étudiants, comprenant les rancuniers, ceux qui s'étaient déjà mobilisés le trois de Janvier pour dénoncer la suppression des cours universitaires de Jules Michelet, se rassemblent place du Panthéon.

Pas un cri.

Un silence menaçant règne, à peine entamé par le raclement des chaussures sur les pavés.

Une fois regroupés les étudiants, toujours en silence, se rendent au pas de charge place de la Madeleine. Elle est déjà noire de monde. La foule silencieuse a forcé les grilles de l'église et envahi les marches et le perron, qui grouillent de

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

manifestants.

Les étudiants se mêlent aux milliers d'ouvriers qui occupent la place.

Peu après, plus de trois milles personnes se dirigent vers la Place de la Concorde et la Chambre de Députés.

Et là, la foule tonne de son énorme voix :

« *Vive la Réforme ! À bas Guizot ! À bas la répression ! Le vote pour tous ! Liberté !* ».

Avant que Guizot en soit averti, la voix de la foule lui donne la nouvelle. Il panique. Il ne sait quoi décider, il est en retard sur les événements. Ce ne sera qu'à 16h qu'il pourra décréter l'occupation militaire de Paris, ayant obtenu l'approbation du roi et des députés monarchistes.

Il peut compter sur 30 000 soldats, l'appoint de l'artillerie, soit cinq batteries. Se souvenant du massacre de Saint Roch perpétré par Buonaparte, score : deux cent tués par deux coups de canon chargés à mitraille, Guizot ordonne qu'on charge tous les canons à mitraille, plus efficace que les boulets lors des tirs dirigés vers les mouvements de foule.

Comme sécurité supplémentaire, il compte sur les forts érigés tout au tour de la capitale, qui lui garantissent le contrôle des accès à la ville.

Pendant que ce dispositif se met en place, il ordonne que la Garde Nationale, forte de 40 000 hommes armés, s'engage pour maintenir l'ordre.

Après quelques escarmouches avec les gardes municipales, qui font un mort, les manifestants se déplacent vers l'église de Saint Roch.

Là, la situation s'envenime.

La nouvelle de la mort d'un manifestant se répand en même temps que celle du rejet, par la Chambre des Députés, d'une demande de mise en accusation du gouvernement Guizot déposée par Odilon Barrot. Ces informations mettent le feu aux poudres.

La nuit se passe en escarmouches avec l'armée, qui est arrivée baïonnette au canon.

Le matin du 23 Février, une surprise de taille fait basculer la situation.

Les gardes nationaux de la deuxième Légion, qui tiennent le Boulevard Montmartre, changent de camp en criant : « *Vive la Réforme ! A bas Guizot ! A bas le roi assassin !* » et se rallient au mouvement contestataire.

Le mouvement fait tache d'huile : les autres bataillons de la Garde Nationale suivent, les uns après les autres. Dorénavant c'est l'ensemble de la Garde nationale qui va protéger les ouvriers et les étudiants de l'armée. Quarante mille hommes armés font désormais rempart entre les manifestants et l'armée.

Retournement de situation, la Garde nationale est devenue ainsi le champion du peuple et de la république contre la monarchie.

Cette défection sonne le glas politique pour Guizot.

Louis-Philippe l'éternel agonisant, l'homme qui ne finit pas de pourrir,

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

tremblant d'une peur abjecte et de sa maladie, se résout, dans l'après-midi, à sacrifier Guizot.

Il va le remplacer par le comte Molé, bienpensant mou assez sot et ambitieux pour accepter la patate chaude.

Mais cela équivaut, aux yeux des manifestants, à l'acceptation de leurs revendications, donc de la réforme.

Bien qu'aux yeux de tous apparaisse clairement que le renvoi de Guizot *in extremis*, par un roi contraint et forcé par la rue, n'est qu'un mouvement tactique, cela fait son effet : la protestation se calme, le pire semble évité.

Dans la soirée la foule, encore excitée mais bon enfant, se promène sous les lampions, pour manifester sa joie d'avoir gagné. On envisage de se rendre sous les fenêtres de Guizot pour se moquer de lui et le huer.

De bouche à oreille le projet gagne l'ensemble des manifestants. La foule, du pas nonchalant de la promenade, se dirige vers le ministère, puis ralentit et bouchonne, car une ligne d'uniformes barre l'accès au boulevard des Capucines. Il s'agit du 14<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne, celui même que les massacres d'Algérie et la « *prise d'Alger* » ont rendu célèbre en 1830. Les militaires attendent, l'arme au pied.

Le soir vient de tomber.

L'éclairage public est éteint, dans la multitude ici et là des flambeaux et des brandons s'allument.

Un manifestant, porteur d'une torche, l'agite pour saluer un autre manifestant.

Un coup de vent pousse un nuage d'étincelles vers la troupe, des escarbilles incandescentes arrosent l'uniforme impeccable d'un officier.

Pour intimider la foule l'officier ordonne à la troupe de se mettre en position de tir.

Au vu de la manœuvre la multitude, loin d'être intimidée par ce qu'elle prend pour une bravade, répond par des huées moqueuses et hurle des bordées d'injures.

L'officier ordonne : « *Baïonnettes au canon !* ».

Injures et lazzis redoublent, insultes et gestes obscènes pleuvent. Quelques pierres et détritiques sont lancés.

L'officier perd son sang froid, et ordonne à la troupe d'ouvrir le feu.

Depuis 1842 la mise à feu à percussion du fusil modèle « T », qui équipe l'armée, a changé. Grâce à l'invention de la capsule de fulminate, les salves sont devenues plus meurtrières.

La capsule est placée au sommet d'une petite cheminée menant à la chambre de l'arme. En frappant la capsule, le chien provoque l'explosion du fulminate et la mise à feu instantanée de l'ensemble de la charge en poudre noire. La balle de 32 grammes est projetée et forcée au travers du canon rayé, à une vitesse augmentée. Les effets de la force de pénétration qui en résultent sont

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

impressionnants.

Il faut entre deux et trois minutes pour recharger les fusils, par la gueule, plus si les baïonnettes sont aux canons.

Une centaine de manifestants, des femmes et des enfants qui se préparaient à rentrer tranquillement chez eux, sont fauchés et mis en pièces par la décharge. Les deux lignes de tireurs, l'une debout frappant à hauteur de la poitrine et de la tête, l'autre genoux à terre fauchant les gens depuis les genoux jusqu'au ventre, ouvrent un sillage de mort dans la foule.

Les corps des femmes, hommes, enfants, déchiquetés par les balles gisent au sol, dans une mare de sang. Pendant quelques secondes, nul ne bouge, figé, comme par magie.

Puis un rugissement monstrueux s'élève, et avant que les soldats n'aient pu recharger leurs armes, la vague gigantesque des manifestants en furie s'abat sur eux.

Elle arrache les armes aux soldats, les retourne contre eux, s'empare de l'officier et, en utilisant les baïonnettes arrachées à la troupe, le met en charpie.

Ensuite elle commence à punir les soldats assassins.

Le 14e d'infanterie se disperse en envol de moineaux, laissant plusieurs dizaines d'hommes au sol.

Toute la nuit le peuple, au comble de la colère, furieux, promène à la lumière des torches les cadavres ensanglantés des victimes, exposés sur des charrettes, à travers toutes les rues de Paris, en criant vengeance.

Le macabre convoi sillonne le pavé pendant la nuit entière. Les cadavres laminés par les balles, des femmes, des enfants, des hommes, témoignent de la haine que le roi, son gouvernement et sa cour nourrissent à l'encontre du peuple. De Saint - Merry à Sant Sulpice le flot de manifestants fracasse les portails des églises, bastonne les curés qui s'y opposent, s'empare des clochers et fait résonner le tocsin.

Le son lugubre annonce le massacre perpétré par le roi, et relance l'insurrection. Car il y a eu des martyrs.

On les a vus, ces pauvres corps déchirés chargés sur les charrettes, traçant dans le sillage de leur trajet des lignes écarlates de sang.

Le peuple a compris.

La foule ne veut pas continuer à jouer les biches au débouché face à l'armée. Au petit matin on dévalise les armuriers, on pille les armes dans les postes de police, on édifie des barricades.

Il y en a bientôt 1 500 dans toute la ville, solidement tenues par des hommes armés. Signe des temps, le monde ouvrier y coudoie la jeunesse estudiantine, la petite bourgeoisie et la Garde Nationale.

Tout Paris s'est soulevé contre le régime.

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

Le roi est nu.

Barricadé dans les Tuileries il n'a plus ni gouvernement, ni crédit politique. Molé a renoncé et conseille de faire appel à Thiers. Ce dernier exige alors la dissolution de l'Assemblée nationale. Les députés monarchistes s'y opposent, craignant pour leurs émoluments et font pression, le roi, paniqué et malade, les suit et refuse la dissolution.

Le 23 à midi, le Maréchal Bugeaud, suivi d'autres généraux se rend au quartier général des Tuileries. Il est officiellement investi du haut commandement. Le roi rappelle aux officiers présents que Bugeaud, qui allait les diriger contre les révolutionnaires parisiens, « *n'avait jamais été battu, que ce soit au champ de bataille ou dans les insurrections* ». Bugeaud promet d'en finir rapidement avec « *la canaille rebelle* ».

La nouvelle de sa nomination contribue largement à exaspérer les manifestants. Dès que la nomination au haut commandement de Bugeaud, est connue, c'est la levée de boucliers contre le « *boucher de la rue Transnonain* ». En 1834, cet événement au cours duquel, pour « *faire un exemple* », Bugeaud avait ordonné de tuer tous les habitants du 12, rue Transnonain. Ce forfait avait indigné les citoyens, au point que le Maréchal avait dû nier avoir donné l'ordre du massacre, et fait porter le chapeau à un subordonné. Mais le peuple n'avait jamais cru aux pitoyables protestations d'innocence de Bugeaud.

Dès que sa nomination est connue par la Garde Nationale, les cris : « *A bas Bugeaud !* », « *A bas le chien féroce de la rue Transnonain !* » s'élèvent dans les rangs.

Les officiers de la Garde Nationale refusent d'obéir aux ordres du boucher. Les aides de camp de Bugeaud qui ont apporté les ordres écrits, sont déshabillés et renvoyés nus à leur maréchal. On leur avait écrit sur les fesses : « *La Garde Nationale t'emmerde, sale boucher.* »

Lorsque Bugeaud voit de surcroît son effigie conspuée, son pantin traîné par un âne portant une couronne dans les jardins mêmes des Tuileries, bombardé par un déluge d'excréments et d'ordures, pour finir brûlé devant l'entrée principale, il veut vaincre l'émeute par la force. Il ordonne à l'artillerie de se mettre en place. Le roi panique et refuse la solution du bain de sang. Car il nourrit encore l'espoir insensé de rester au pouvoir. Et comment gérer l'après bataille si un fleuve de sang est versé et le peuple mis en pièces par la mitraille ?

Effrayé par cette manifestation, Louis-Philippe retire ses ordres, et passe la journée du 23 en vaines négociations.

Le 24 Février, au Conseil, Bugeaud pousse encore à la guerre. Mais il est le seul au sein du conseil de Louis-Philippe et nul ne lui prête attention.

Le roi considère que, politiquement, sacrifier le Maréchal, après l'avoir nommé, est le meilleur moyen de faire la paix avec la garde nationale. Il pousse Bugeaud à démissionner. Néanmoins Louis-Philippe ne parvient pas à reprendre en main

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

la situation. Une dernière tentative : confier le gouvernement à Odilon Barrot. Refus cinglant de celui-ci.

Vers midi, une foule ivre de haine et armée jusqu'aux dents, brandissant des effigies de Bugeaud et du roi en proie aux flammes, envahit les jardins et attaque les Tuileries de tous côtés.

Dans les salons le bruit de la fusillade, accompagné par le tintement des vitres pulvérisées et le sinistre impact des balles contre les murs, sème la panique dans le palais.

C'est au milieu de nuages de plâtres arrachés aux murs que le roi, et sa famille, semblables à des sinistres clowns blancs, prennent la fuite.

A peine à temps.

La foule triomphante s'engouffre dans les appartements du rez-de-chaussée, envahit le cabinet du roi tant haï. Joyeusement elle savoure la profanation de sa chambre à coucher, se déploie dans les salons de la reine, usurpe les appartements des princes, ceux des dames d'honneur.

Elle fait irruption dans les entresols.

A travers les escaliers du premier étage le flot de la marée humaine est tellement fourni que les portes d'entrée ne suffisent plus pour laisser passer la foule.

Alors on arrache les vantaux des fenêtres du rez-de-chaussée de leurs gonds, et on escalade les parapets.

L'abondance offensante du luxe inutile, par son indécence, paralyse un instant les gens.

Tous se disent : « *C'est ainsi qu'il vivait ce chien, en laissant mourir de faim et de misère les gens, dans les campagnes et dans la ville, en se prélassant au milieu d'un luxe inutile !* » La haine monte d'un cran.

Un homme en haillons se saisit d'une clepsydre à tambour, la soulève à bras tendus malgré son poids et la fracasse avec hargne contre un mur en hurlant « *Mort au roi !* »

C'est le signal du pillage. Vêtements, linge, armes, livres, uniformes, dessins, correspondances, manuscrits, tout est saccagé, bouleversé, emporté.

Dans les cuisines et les caves, c'est la fête.

Trois mille bouteilles millésimées, bourgogne, champagne, bordeaux, destinées au gosier de la cour, d'une valeur de dix milles francs or, sont bues ou emportées.

La conquête a été si rapide que les citoyens ont pu achever le déjeuner du roi et de sa famille, qu'ils avaient à peine entamé vers dix heures du matin.

De longues files de révolutionnaires, chargés de batteries de cuisine, d'instruments de ménage, de comestibles, de couvertures, de petits meubles, de tapis, essaient du palais des Tuileries en insectes travailleurs revenant à leurs fourmilières.

Des révolutionnaires acrobates ont escaladé le dôme des Tuileries, détaché le

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

marteau de l'horloge : la dernière heure de la monarchie a sonné, il n'aura plus d'usage.

Dans le palais il n'y a plus un secrétaire, une commode, une armoire, qui ne soit brisés ou emporté par la foule vengeresse.

Les manifestants ont libéré les femmes détenues à Saint-Lazare. Les ex prisonnières sont venues grossir de leur colère le nombre de femmes qui, maîtresses des Tuileries, y font déjà la fête. Célébrant la fin d'une tyrannie monarchiste, religieuse, raciste et misogyne, elle boivent, chantent, dansent, à la clarté éblouissante de milliers de bougies qu'elles ont allumées, inondant de lumière cette fête de la liberté et de l'égalité.

Un pianiste joue tour à tour, la Marseillaise, des galops et des polkas.

Les femmes se sont emparées des magnifiques robes trouvées dans les dressoirs des princesses, des dames d'honneur, de la reine. Elles sont bien plus belles dans ces atours que leurs anciennes propriétaires, dont l'argent et la religion ont racorni les traits.

Le docteur Désiré Veron, cul béni monarchiste s'il en fut, devait écrire, en 1857, sa version des faits :

*« Que de bruit, que de mouvement, que d'ivresse, que de scènes incroyables, dans cette vaste demeure où, la veille, se discutaient avec anxiété, les destinées de la France et de la royauté ! Plus de douze cents individus s'y installèrent résolument comme dans un bivouac, s'organisant par compagnies, par sociétés, prenant possession de chacun des appartements. Ils couchaient tout habillés et armés, les tapis, les divans que recouvraient les plus riches étoffes étaient tous occupés. On faisait la soupe dans le foyer d'élégantes cheminées, revêtues du marbre précieux, et des tasses, des soucoupes de porcelaine de Sèvres et de Saxe servirent d'assiettes.*

*Cette foule en délire régnait et gouvernait au milieu de ce palais ; tout était tombé en son pouvoir. On ne peut raconter les honteuses indignités qui s'y commirent. Un homme s'était emparé d'un magnifique volume du Coran, imprimé sur peau de vélin, relié en maroquin rouge, doré sur tranche : il l'ouvrit pour le souiller en y déposant des ordures.*

*D'autres se livrèrent au plaisir de crever les yeux de plusieurs portraits, ceux de la reine d'Espagne et de la duchesse de Montpensier. Des peintres improvisés dessinaient sur les murs, y inscrivaient des vers, des sentences et des menaces de mort contre plus d'un nom jusque - là respecté. Des mains noires et calleuses d'ouvrier feuilletaient les plus riches albums, fouillaient les papiers les plus intimes.*

*Une bande d'oiseaux de proie s'était aussi abattue sur le palais des Tuileries : c'étaient les amateurs de curiosités, les revendeurs, les receleurs de tous étages, les antiquaires.*

*Plus d'un se sont saisis, d'objets qui sont encore cachés dans des tiroirs, dans*

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

*des bibliothèques, jusqu'à ce qu'on puisse les montrer et les vendre en sécurité. Les commissaires du gouvernement durent même bien plus surveiller ces redingotes noires que les blouses ouvrières. Beaucoup de gens du peuple étaient au comble de la joie quand ils avaient pu passer un gilet ou un pantalon princier; mais les redingotes noires avaient l'œil et mettaient la main sur les armures, les tableaux, les dessins, les cachets, les bagues d'un grand prix. De tous côtés, des affiches disaient : « Mort aux voleurs ! » On les interprétait comme adressées au roi et sa cour.*

*Plusieurs fripons furent arrêtés; mais, à leur arrivée à la préfecture de police, ils étaient tous mis en liberté au cri « il ont repris ce que le voleur Philippe nous avait volé ».*

*Dans la chambre à coucher du roi et de la reine était placé un prie-Dieu d'un travail somptueux. Il contenait des reliques précieuses pour le cœur de la reine : on y avait enfermé le masque, moulé sur son cadavre, du duc d'Orléans et le suaire de la princesse Marie.*

*Une femme en furie allait lacérer et briser ces saintes reliques, lorsque une main vigoureuse arrêta la profanation en jetant brusquement cette femme au sol.*

*Mais aussitôt vingt mains féminines s'emparaient du malheureux monarchiste, lui arrachaient ses vêtements non pour le séduire mais pour le précipiter, après l'avoir giflé d'abondance, et aussi nu qu'un ver, par la fenêtre.*

*Dans la chambre à coucher, dans le salon, dans le boudoir et dans la salle de bain de la reine, il arrive que de petites armoires, des placards ouvragés, échappent aux regards de la foule et à la dévastation.*

*Des âmes pieuses y recueillirent, pour les restituer à la famille royale, les papiers les plus secrets, les plus intimes, du roi et de la reine. Tout au moins ceux qui n'avaient pas été utilisés comme torche-cul par les révolutionnaires.*

*Un volume entier, qui contenait une correspondance, qui datait de leurs jeunes années, entre Louis-Philippe et la princesse Marie-Amélie avait été utilisé à cet usage hygiénique.*

*Tous ces hôtes nouveaux de la demeure royale s'étaient organisés ; des commandants avaient été élus par eux, des postes avaient été établis à l'extérieur et à l'intérieur.*

*On pouvait voir quelques-uns de ces factionnaires affublés des costumes les plus bizarres : l'un portait un costume de général, l'autre se drapait dans la robe de chambre de Louis-Philippe, celui-ci s'était paré d'un habit brodé à la française. Un manœuvre, croyant sans doute faire honneur à la république naissante, avait endossé la grande livrée du roi.*

*Au milieu d'un des appartements envahis, on trouva dans sa cage un perroquet d'assez vulgaire apparence, mais qui obtint tout à coup les honneurs de la popularité et les joies d'une ovation.*

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

*Il répétait, avec la plus nette prononciation :*

*« A bas Guizot ! »*

*C'était à qui gorgerait cet orateur de l'opposition, ce révolutionnaire qui exprimait si bien les haines aveugles du moment, de sucre, de friandises, pour l'entendre crier : « A bas Guizot ! »*

*Le bruit se répandit : ce perroquet aurait eu pour précepteur en politique le prince de Joinville, marin qui détestait les hommes politiques. Ce propos prit tout de suite le caractère sérieux d'un fait historique. »*

Un témoin raconte :

*« Ce fut à une heure et demie de l'après-midi que, le 24 février, le flot populaire fit irruption dans ce palais des rois. Le premier mouvement de ces hommes, désappointés de n'avoir pas eu à se battre et à venger leurs morts, était, entrant dans ces salons non défendus, de se jeter sur les fauteuils et les canapés, et de s'y bercer avec délices, pour compenser la contrariété d'une victoire trop facile. »*

*Un autre témoin écrira :*

*« On a recueilli, aux Tuileries et au Palais-Royal, vingt-cinq mille kilogrammes de fragments de glaces et de cristaux, n'ayant plus que la valeur de la matière brute à jeter au creuset; et il en a sans doute été perdu davantage encore en parcelles broyées.*

*Dix tombereaux ont été chargés des débris des plus belles porcelaines de Sèvres. Leur valeur matérielle était telle, qu'on a pu récupérer pour plus de vingt mille francs de l'or dont elles étaient ornées. Quant à la valeur artistique, on conçoit qu'elle était immense. Le nombre des pièces de cristaux de table brisées, s'élève seul à 23.000 ; celui des pièces de porcelaine excède 45.000.*

*Les riches tentures des Gobelins et de Beauvais furent impitoyablement trouées, déchiquetées, effilées, mises en pièces; les velours et les soieries de Lyon, qui brillaient d'un si bel éclat aux expositions de l'industrie, où elles avaient presque toutes figuré, ont été découpées en lanières pour en faire des écharpes, des ceintures, ou discrètement emportées pour d'autres usages.*

*Telle était la rage qui habitait le peuple contre son oppresseur.»*

Louis Philippe fuit pour sauver sa peau, mais avant il abdique en faveur de son petit-fils de 9 ans, le comte de Paris et confie la régence à la duchesse d'Orléans. Les assaillants n'y voient - à raison - que la simagrée politique d'un roi veule, assassin et profiteur, d'un richissime ennemi du peuple ; un ignoble ruffian qui a besoin de 45 000 pièces de porcelaine pour prendre ses repas, pendant que la disette tue les enfants des paysans dans les campagnes. Qui est le roi ? Un homme qui, pour une poignée de blé, a fait guillotiner ou déporter à Cayenne des citoyens affamés.

Jacob .Dellacqua

&amp;

Alexandre Dumas

MATIÈRE NOIRE

d\_jacob@orange.fr

Le roi est aux abois, mais le chien grogne encore et ne veut pas lâcher son os : il tente de garder le trône et son argent par devers sa famille.

Philippe a humé le parfum de la guillotine dans les hurlements féroces de la foule. Il prend le chemin de l'exil.

Mais non sans commettre une dernière lâcheté : il oblige sa femme, la duchesse d'Orléans, à se rendre au Palais Bourbon pour tenter d'y faire investir son petit fils de 9 ans, et faire proclamer officiellement la régence.

Un tour de passe-passe qui, s'il réussit, dame le pion des libertaires et des républicains.

Pendant que l'ex roi, grâce à un faux passeport anglais au nom de Mr. Smith, se réfugie en Angleterre, dans les jupes de la reine Victoria, la duchesse d'Orléans en femme soumise, se rend à la chambre des députés, la gorge serrée car elle a peur, pour elle et pour l'enfant.

Elle n'a jamais approuvé la politique de Philippe, mais son statut de femme, de croyante en butte aux superstitions de la religion, et de la noblesse, dans cette époque féroce misogyne et conservatrice, ne lui a jamais permis d'émettre la moindre critique ou suggestion. La reine Marie Amélie se lamente souvent, en utilisant son français mâtiné de napolitain : « *Nous sommes entourés d'assassins dappertutto ! Quel horrible peuple ! Quel affreux pays ! La moindre personne du royaume est plus heureuse que nous, vivamente la Campania...* ». Elle doit traverser la foule d' « *assassins* », accompagnée d'un seul homme : son secrétaire.

Celui-ci est un homme droit, secrètement amoureux d'elle. C'est parce qu'il l'aime qu'il l'accompagne, au risque d'être lynché par la foule. Et non par fidélité au roi, qu'il méprise, qui lui répugne et dont il désapprouve la politique. Il rassure la duchesse comme il peut, sans trop y croire lui fait valoir que les députés de la majorité royaliste sont toujours en place, favorables à ce tour de passe-passe politique, qui leur permettra de garder le pouvoir et l'argent.

Mais il faut arriver jusqu'à la Chambre, traverser le pont.

Il envoie d'abord, par prudence, un carrosse vide fendre lentement la foule houleuse.

Deux passants le suivent à bonne distance, l'air d'une famille qui va pour ses occupations, la duchesse avec un panier sous le bras, un fichu sur la tête, le secrétaire portant le petit fils du roi dans ses bras comme un bon papa, le cajolant et le faisant rire.

Ils arrivent ainsi devant le Palais Bourbon et là, peu glorieusement, en courant de toutes leurs forces arrivent à s'y faufiler.

Tout le monde est là.

Le secrétaire met au courant la droite du mouvement politique à exécuter.

Les royalistes se frottent les mains : ils se préparent à nommer régent un enfant de neuf ans ! L'aubaine qui leur permettra de préparer la vengeance et la

Jacob .Dellacqua

&amp;

Alexandre Dumas

MATIÈRE NOIRE

d\_jacob@orange.fr

répression en son nom, en toute liberté, sans avoir à rendre des comptes à personne, massacrer en toute légalité.

Hélas pour eux, les républicains ont appris les leçons de leur échec de 1830. Les monarchistes, le sourire aux lèvres préparent la création d'un nouveau gouvernement, qui sera - dans les mots - plus libéral que le précédent. Dans la réalité bien différent : il sévira sans pitié, le peuple étant l'ennemi à abattre, à mater et à dépouiller.

Mais trois jeunes députés courent déverrouiller les portails donnant sur rue et, montés sur les épaules des collègues, ils harangent la foule, révélant, expliquant ce que la droite leur prépare : mort, misère et prison.

Ils mettent à nu la réalité de ce qu'advient si la monarchie se perpétue.

Asseoir un enfant de neuf ans sur le trône, et en son nom se venger aveuglement sur le peuple, tel est le projet de la droite.

Mais l'accès à la chambre des députés est désormais libre. Une foule en furie envahit en hurlant le Palais-Bourbon. Le ton est donné.

Une avalanche d'insultes et de débris recouvre la duchesse et le fils de Philippe, qui se met à pleurer.

Puis les citoyens envahissent l'hémicycle, menacent et bousculent les royalistes, en criant : « *Aenez la guillotine et qu'on en finisse avec ces rats !* ».

Forts de ce soutien musclé, les élus de la gauche repoussent toute solution monarchique et obtiennent la proclamation d'un gouvernement provisoire.

Quelques heures après, le même jour, un gouvernement provisoire républicain est établi.

La sinistre monarchie de Juillet est effacée.

La deuxième République est née.

La foule, joyeuse, entonne la Marseillaise.

Le 25 février, la nouvelle de la victoire se répand dans tout le pays.

Le prix payé pour les trois glorieuses journées d'insurrection, du 22 au 24, février, dans les rangs des révolutionnaires est de 350 morts et au moins 500 blessés.

Et un lâche en fuite : le roi.

## CHAPITRE 7 D'UN MONDE A L'AUTRE

Alexandre est anéanti.

Son monde a disparu, soufflé comme la flamme d'une chandelle. Le monde qui lui apparaissait si solide, lisse et policé s'est révélé un simple couvercle masquant la mort, la misère, la famine, le désespoir de la plupart des gens. Dumas, comme tous les privilégiés, n'a jamais rien compris, ni au capitalisme, ni à l'économie.

Et maintenant il ne sait pas quelle position politique prendre.

Il comprend à peine que ce n'est pas le moment de prendre la défense de la monarchie.

Il écrira benoîtement :

*« Ce qui fait l'avenir de la République, c'est justement ceci, qu'il lui reste beaucoup à faire dans l'avenir. Laissez-la donc d'abord être une République bourgeoise ; puis, avec l'aide des années, elle deviendra une République démocratique ; puis, avec l'aide des siècles, elle deviendra la République sociale. »*

Alexandre Dumas dans : « *L'Événement* » du 7 août 1848.

Ainsi va le monde.

Les Parisiens se disent : Victor Hugo est royaliste avant 1848, et républicain ensuite. Dumas, est monarchiste jusqu'en 1848, avec un passage dans la Garde Nationale, puis républicain tiède.

Et après ?

Le théâtre va mal.

Même les émotions fortes, livrées par les pièces historiques de Dumas, fourmillantes de tragédies d'aristocrates en goguette, de duels, d'assassinats et d'actrices dévêtues, font pâle figure devant les spectacles dramatiques et réels qui se déroulent dans les rues.

Comment rivaliser avec une réalité brûlante d'émois, où des milliers de personnes, au comble de l'excitation, courent, crient, tombent, se relèvent, meurent, respirant une atmosphère imprégnée par l'odeur du sang, de la peur et de la poudre ?

Des êtres affamés qui prennent à partie les soldats, leur arrachent des mains les armes crachant le feu, une nuit entière pendant laquelle les cadavres ensanglantés des victimes sont promenés dans la ville, à la lueur des torches, au son de chants révolutionnaires, tandis que le lugubre tocsin de la vengeance

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

résonne dans les airs.

Des gens qui conquièrent les palais des despotes : ceux qui paraissaient tout puissants le jour précédent se sont écroulés comme un château de cartes. Le peuple victorieux célèbre sa victoire en pillant les biens mal acquis par la cour dans une fête colossale.

L'agonie politique d'une monarchie haïe et son effondrement, le triomphe de la République ?

Impossible de rivaliser avec de tels bouleversements.

Même un drame hugolien s'est heurté à l'indifférence puis à l'hostilité du public.

La révolution de février 1848 et ses émois a fait fuir le public et vidé les théâtres.

Effets collatéraux : les théâtres ferment.

Pour survivre, les comédiens devront se faire embaucher par les Ateliers Nationaux, créés « *ad hoc* » par la toute jeune République.

Alexandre est sur le point de se noyer dans ces courants.

Il lutte pour surnager.

Après février, il collabore à « *La Liberté* » et à « *La France nouvelle* » et tente avec persévérance, en avril, en juin, et aussi en novembre, de se faire élire député.

Il y met tout son charme, fait valoir l'esclavage de ses ancêtres, son aversion pour la traite, les positions qu'il a toujours prises.

Rien n'y fait.

Il est trop marqué par ses accointances avec la cour. Tout le monde connaît les passe-droits si facilement obtenus. La renommée de richesse qui l'accompagne le dessert, ainsi que l'amitié du duc de Montpensier, connue de tous.

Alexandre ne réussit pas ce que parviennent à faire son confrère Eugène Sue, et d'autres écrivains romantiques, en 1848 et 1849 : transformer leur lectorat en électeurs, se faire identifier aux personnages de leurs romans, des gens issus du peuple et combattant pour lui.

Dumas porte les stigmates de la royauté et de l'argent : il paie l'addition, pour avoir été le chouchou du régime de Louis Philippe, pendant un quart de siècle. Ces échecs successifs le dépriment davantage.

Dumas est présent dans la tribune de la Chambre, pour le compte du journal « *La Liberté* », lors de la manifestation qui envahit à nouveau l'Assemblée Nationale le 15 mai, pour empêcher un retour des monarchistes, qui se sont déguisés en républicains.

Les cris, les menaces de la foule, sa haine féroce, sa méfiance tout lui fait peur, car il se sent toujours proche de la famille royale, maintenant si exécrée.

Et, pour lui, tout va de mal en pis.

Un an d'angoisse et d'humiliations s'écoule.

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

En 1849, la mort dans l'âme, Alexandre est obligé de vendre aux enchères ses précieux châteaux : Monte-Cristo et d'If, ses jouets magiques d'enfant, qu'il avait construits avec tant d'amour et de passion à peine cinq ans auparavant, et qui lui avaient coûté six cent mille francs or.

La crise et la révolution aidant, terrains et châteaux ne lui rapporteront que 160 000 francs.

Blessé dans son cœur d'enfant, dans son orgueil d'homme, saigné dans le portefeuille, il doit compter son argent.

Lui, le généreux mécène qui, chaque soir, tenait table ouverte, sans compter, pour des dizaines d'hôtes qu'il connaissait à peine ou pas du tout, qui donnait souvent à quiconque le servait des pourboires de cinq franc or en sus de leurs gages!

Il en souffre horriblement. Il se sent prisonnier de cette misère qui le talonne. Et ça ne servira à rien, car la montagne de ses dettes est trois fois plus importante que les sommes obtenues.

Il s'illusionne, pour supporter le chagrin d'avoir dû se défaire de ses précieux jouets, en se disant qu'il les rachètera.

C'est faux.

Holstein, en homme honnête, a tenu tant qu'il a pu. Mais là, en voyant l'ampleur de la débâcle, il démissionne.

« Alexandre, je n'ai plus d'ouvrage à accomplir, le théâtre est fermé et depuis trois mois vous n'avez pas pu trouver d'argent pour me payer. Nous allons nous séparer, c'est plus sage pour vous et pour moi. »

« Je vous paierais vos trois mois... »

« Non. Je vous en fais cadeaux, ce sera mon cadeau d'adieu. Je vous admire trop pour vouloir faire partie de la meute de vos crédateurs. Je me retire. J'irais diriger un théâtre en Italie. »

« Quand ? »

« Demain, Alexandre. J'en suis désolé. »

On l'a encore abandonné.

Il est seul.

Les crédateurs se font de plus en plus pressants. Ils l'abordent souvent dans la rue, et le couvrent d'injures racistes. L'argent n'est plus son bouclier.

Ils sont trop nombreux pour qu'il puisse en découdre. Et puis il n'en mène pas large, il sait qu'il est dans son tort.

Alexandre ne peut pas le croire, mais sa bonne étoile l'a abandonné : il est ruiné. Misérable. Pauvre négre.

Il s'est enfermé dans son théâtre.

Pris de vertige, il réfléchit à sa vie, à sa carrière.

Il l'a commencée en 1823, comme simple employé dans les bureaux du roi Louis Philippe, alors simple Duc d'Orléans.

Jacob .Dellacqua

&amp;

Alexandre Dumas

MATIÈRE NOIRE

d\_jacob@orange.fr

Il l'a poursuivie pendant toutes les années de royauté, immergé dans le bonheur des triomphes, naviguant sur un fleuve d'argent, de célébrité, entouré de femmes séduisantes et maternelles.

La révolution, l'abdication du roi Louis Philippe et sa minable fuite en Angleterre, ont réduit en cendres cette époque, si faste pour Alexandre.

Il comprend combien il a été privilégié, protégé, couvert d'argent, de passe droits. Tout était facile.

Et maintenant ? Il ne reste qu'un Dumas aux abois, barricadé dans son théâtre vide, un pauvre Noir assiégé par les huissiers et les créditeurs blancs, qui font le pied de grue devant les entrées.

La crainte irraisonnée du lynchage le tenaille, au point qu'il n'ose pas sortir pour les affronter ou tenter de les amadouer.

Son courage s'évapore, son identité s'effrite, il va devenir quelqu'un d'inconnu à lui même.

Comme un enfant qui, sans l'avoir voulu, marcherait sur une planche étroite, jetée au-dessus d'un abîme vertigineux, terrifié par la peur d'une chute, sans recours possible. Un innocent tombé dans les mains de l'inquisition, qui lui aurait appliqué la torture du serre-tête, l'anneau dont la circonférence rétrécit quand on tourne la vis sans fin.

Une douleur réelle lui vrille le crâne, son front transpire. Il prend sa tête entre ses mains, désespéré, oppressé. Il voudrait pleurer comme un enfant, mais il n'y arrive pas, depuis la mort de sa mère, il a oublié comment on faisait, un poids énorme oppresse sa poitrine, il étouffe...

Un subtil parfum de verveine lui chatouille les narines.

Une main légère lui ébouriffe les cheveux dans une caresse juste et amicale. Les douleurs s'effacent.

Il se redresse.

Quelqu'un est là.

« Alors Xexé, on boude ? » se moque, bienveillante et maternelle, une jolie voix féminine.

Il en est stupéfié. Balbutie.

« ...T...Toi ! George ! Mais... comment diable tu est entrée ? Les portes sont verrouillées, dehors des créditeurs furieux surveillent toutes les entrées jour et nuit... »

« Toutes les entrées sauf celle qui sert à nourrir Brighid : la trappe a charbon... » rit elle.

« Brighid ? La déesse celte ? »

« Oui. »

« Mais... pourquoi ? »

« Toi tu est Noir, je suis Celte. Brighid est la mère des dieux primordiaux Celtes, mais également leur fille, leur sœur et leur épouse. Elle patronne l'art des

Jacob .Dellacqua

&amp;

Alexandre Dumas

MATIÈRE NOIRE

d\_jacob@orange.fr

poètes, des médecins, des forgerons, des druides, des bardes, des vâtes, « *uates* » en celte. Déesse des Guérisseurs, elle préside aux rites de purification. Elle m'aide parfois. Ainsi je peux faire des choses que tu ne peux pas faire... » Alexandre la contemple bouche bée, il ne connaissait pas cet aspect animiste de George.

« Eh bien, dis donc... »

Habillée de l'épaisse toile d'un bleu de charbonnier, des traces noires s'étalant sur son joli visage, elle a fière allure. Un béret crasseux cache sa chevelure superbe.

Une joie enfantine chasse d'un coup tout le chagrin du cœur d'Alexandre. Car entre George Sand et lui, c'est une passion rare, chaste, intense et joyeuse, balayée par le vent de ce désir, toujours présent et respectueux, que les relations platoniques engendrent. Seuls deux enfants de six ans peuvent entretenir une telle relation.

George, c'est sa copine absolue.

Il la vénère, l'admire depuis si longtemps.

Mais cela ne s'est pas passé facilement. Entre les deux grands enfants prédateurs, prisonniers de leur carcasse d'adulte, tigresse et lion, l'approche a été terriblement difficile.

Il a fallu abandonner les arthroses mentales des grandes personnes pour en arriver à la sincérité lumineuse et à la joie pure et sans mélange de l'amitié enfantine.

Mais avant, que d'accrochages et de méprises !

Sans s'en rendre compte, Alexandre a été toujours horriblement jaloux de toutes les relations de George.

Il aurait voulu être son unique préféré, mais il ne savait pas comment s'y prendre. D'autant plus qu'il savait George très critique à son égard, quand elle jugeait le comportement que Dumas adoptait envers les femmes, et qu'elle ne le cachait pas. Elle l'accusait souvent de ne pas les traiter en êtres humains, mais en objets. Elle lui reprochait aussi de toujours les faire souffrir par son égoïsme affectif et son comportement sexuel, en les abandonnant, et de se dédouaner de son attitude cruelle par l'argent, qu'il donnait non pas par affection ou empathie, mais uniquement par culpabilité.

Il savait que ces critiques étaient fondées, qu'elle avait raison. Pour ne pas se sentir trop minable, il se disait que lui aussi souffrait des ruptures, et que cette souffrance était la raison de sa chevauchée à bride rabattue dans la séduction. Alors, il se vengeait de George, comme un enfant jaloux le ferait. La relation de George avec l'actrice Maria Dorval lui avait inspiré des médisances stupides et d'un goût de malotru. Ni un, ni deux : Sand l'avait défié à duel.

Étant l'offensée, elle a le droit de choisir l'arme : elle opte pour le pistolet.

Dumas savait qu'elle était adroite au pistolet.

Jacob .Dellacqua

&amp;

Alexandre Dumas

MATIÈRE NOIRE

d\_jacob@orange.fr

Même s'il avait médité il ne voulait pas que des actions irréparables, et potentiellement tragiques, comme les engendrent les duels, envahissent leur réalité et réduisent à néant leurs futures relations.

Aux griefs, il avait fait profil bas et répondu d'un sourire apaisant :

*« Vous voulez mon déshonneur Madame ! On ne se bat jamais, au grand jamais, avec les dames ».*

En ajoutant tout de suite sur le ton de l'innocence blessée :

*« Si - sans le vouloir - j'avais pu offenser Mme Sand, ce n'est pas de ma volonté. J'ai la plus grande estime pour elle, je suis son admirateur ! Je fais amende honorable pour tout ce qu'elle a pu croire vexant venant de ma part et la prie d'accepter toutes mes excuses pour avoir donné jour à ce malentendu. »*

Il n'y avait pas eu de duel.

Quelques temps plus tard Alexandre, dévoré par sa jalousie enfantine, avait récidivé son délit de mauvaise langue, d'une façon bien plus grave et préméditée, cette fois.

Il avait séduit la gouvernante de George. Il s'était persuadé de lui découvrir des charmes insolites, pour la désirer, sans s'avouer qu'il le faisait uniquement pour lui soutirer des informations quant à l'intimité de sa maîtresse. Il avait ainsi pu connaître quelques détails concernant la vie intime de l'écrivaine.

Profitant des indiscretions d'oreiller de la gouvernante, il avait pris connaissance du fiasco Sand et Prosper Mérimée, une regrettable expérience sentimentale de George.

Instruit par la domestique, Alexandre avait eu l'inconvenance stupide de faire circuler une médisance, concernant les dimensions des organes sexuels de Prosper.

Il le surnommait : « *TPP* », ou encore « *5 pouces 5* ».

*Note : Très Petit Pénis. 5 pouces 5=environ 5 centimètres.*

Cette fois, il avait été défié, en bonne et due forme, par un duelliste, ami de Mérimée, et versé dans le combat à l'arme blanche.

Alexandre ne voulait pas risquer sa peau pour ces vétilles.

Il se savait dans son tort, mais il ne voulait pas le reconnaître. Il avait donc biaisé, rusé, menti. Il reçut les témoins de son adversaire dans une salle d'armes, où il s'exerçait.

Devant eux, il avait fait mouche 10 fois sur 10 tirs au pistolet sur sa cible, la touchant à chaque fois au cœur.

Ensuite, il avait donné trois assauts - sabre, épée, fleuret - à trois Maîtres d'Armes réputés, gagnant brillamment les trois assauts, l'un après l'autre.

Puis, couvert de sueur avait déclamé à l'adresse des témoins :

*« La prière, Mendo, te délivrera de ces visions. Quand j'entrai dans les ordres, je voyais la nuit, dans mes rêves, l'image de ma cousine qui me disait de jeter mon froc, et de m'enfuir avec elle en Amérique. Le jeûne et la prière ont éloigné*

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

*de moi pour toujours ces fantômes incommodes. »*

Alexandre, tout miel il avait continué : « *Comment voulez vous Messieurs, que je médise d'un homme, un collègue que je respecte et que j'aime au point de connaître par cœur ses textes ?* »

Les témoins avaient cru à sa bonne foi, pris acte de sa vaillance aux armes, et le duel avait été évité.

Mais George Sand n'avait pas été dupe.

Sa gouvernante lui avait tout avoué. George en était profondément blessée. Elle avait trouvé le procédé de Dumas vil, indigne d'un gentilhomme et d'un ami et lui en voulait beaucoup de s'être ainsi rabaissé à ses yeux en trahissant leur amitié.

La gouvernante mise à la porte, avait couru s'en plaindre à Dumas. Il lui avait versé une coquette somme d'argent comme dédommagement, et donné une fin de non recevoir à ses désirs de reprise de leur relation, feignant la repentance. Maintenant Alexandre se creuse les méninges : que faire pour se racheter aux yeux de George ?

L'un des textes de Mérimée, qu'il avait appris par cœur à l'occasion du défi en duel, était tiré de la nouvelle : « *Les Âmes du Purgatoire* », que Prosper avait publié en 1834 dans la « *Revue des deux Mondes* ».

Une idée folle traverse l'esprit de Dumas : se faire pardonner par George Sand... en s'inspirant de la nouvelle de Prosper Mérimée pour en faire un chef d'œuvre, un drame théâtral aux succès sans précédents, qui le rachèterait dans l'estime de l'écrivaine !

« *On prend son bien là où on le trouve...* »

« *Les Âmes du Purgatoire* » relate les aventures d'un éternel don Juan, qui se nomme « *don Miguel de Mañara* ». Il est décrit par Prosper avec ambivalence : Miguel mène une vie dissolue, passe de femme en femme, d'orgies en duels. Mérimée a entendu parler de ce personnage à l'hôpital de la Caridad de Séville, où il était en visite, en juillet 1830.

Pris par un vertige d'inspiration, excité par ce pari insensé et le risque encouru, Alexandre s'empare de la nouvelle et la transforme. Deux ans après sa publication en 1834 voilà, en 1836, le drame théâtral.

*Miguel* devient *Juan*, *Mañara* se transforme en *Marana*.

Le drame : « *Don Juan de Marana, ou la chute d'un ange.* » est né.

Dés qu'il prend connaissance de la première représentation de la pièce, le directeur de la « *Revue des deux Mondes* » outré par ce plagiat éhonté, met fin à la collaboration avec Dumas.

Dumas n'en a cure. « *Don Juan de Marana, ou la chute d'un ange.* » lui permet de mettre en scène un défilé d'appétissantes comédiennes dévêtues, qui interprètent les conquêtes féminines que Don Juan abandonne aussitôt, une fois séduites pour satisfaire sa haine des femmes.

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

Dumas avait confié le rôle de don Juan à Pierre Martinien Touzé, dit Bocage. Le célèbre comédien « *beau comme Apollon* », selon Heinrich Heine, avait ses lettres d'honneur.

Ex amant de George Sand, il avait l'habitude de jouer la tête exagérément penchée vers l'arrière pour mettre la beauté de son visage en relief.

C'était étrange, mais parfait pour le rôle, cette posture exprimant une infatuation de soi malade, une folie narcissique qui cadrait à la perfection avec la cruauté misogyne du personnage interprété.

De plus son neveu Paul, qu'on appelait : « *Bocage deux* » était l'un des plus prolifiques « *nègres* » d'Alexandre.

#### NOTE

*Paul Touzé, dit Bocage Deux (Paris, 1824-25 septembre 1887), neveu du célèbre comédien, fit son entrée en littérature avec son condisciple Octave Feuillet, en collaborant au National, en composant une parodie: Le Grand vieillard, puis en donnant au théâtre: Échec et mat, drame en 5 actes, en prose (Odéon, 23 mars 1846 avec A. Dumas), Palma, ou la Nuit du vendredi saint (porte Saint-Martin, 24 mars 1847), La Vieillesse de Richelieu (Comédie - Française, 2 novembre 1848). Il collabora également avec Gérard de Nerval et Méryil pour « Le Chariot d'enfant » (Odéon, 13 mai 1850). Il devint ensuite, au journal « Le Mousquetaire » le disciple préféré du «maestro» Dumas, en participant à la composition de plusieurs œuvres dramatiques : « Romulus » 1854; « Le Marbrier, » 1854; « L'Invitation à la valse, » 1857, et surtout se faisant la cheville ouvrière des immenses « Mohicans de Paris » (1854-1859). Après ses années Dumas, il collabora avec Théodore Cogniard et Aurélien Scholl, avant d'entreprendre un roman-fleuve, « Les Puritains de Paris » (1859-1862), demeuré inachevé.*

Un mois avant la représentation, Alexandre avait voulu connaître l'opinion de son ami Hugo, en lui lisant la pièce qu'il venait de terminer. Il expliquait : « Alors Victor, en plus de la débauche, j'ai ajouté des scènes blasphématoires qui feront scandale et défouleront les spectateurs. À l'instar de celle où l'on assiste à l'agonie du père de Don Juan. Un prêtre confesseur, à son chevet, insiste pour lui faire signer l'acte qui doit déshériter son fils don Juan le libertin, en la faveur de son frère aîné, Don José, cul bénit notoire. Le père signe et meurt quelques instants après.

Don Juan, qui a surpris la fin de la scène, est hors de lui.

Il tue le prêtre à mains nues, le battant avec un crucifix et proférant d'horribles blasphèmes.

Le prêtre assassiné, don Juan déchire l'acte signé par son père, et s'empare de l'héritage destiné à son frère. »

Jacob .Dellacqua

&amp;

Alexandre Dumas

MATIÈRE NOIRE

d\_jacob@orange.fr

« Et tu crois que la censure va avaler ça ? »

« Le duc de Montpensier en fera son affaire... »

« Comme d'habitude... »

« Ensuite je donne la pleine mesure de mon talent créatif... »

« Et comment vous y prenez - vous, Messire ? »

« En imaginant que cet assassinat odieux ait libéré une puissance surnaturelle, le « *mauvais ange* », démon familial des Marana. Le « *bon ange* » qui protégeait la famille, pris par surprise, abandonne alors tout pouvoir sur l'âme de Don Juan.

Qu'en dis tu ? Tu t'ennuies ? »

Demande Alexandre à Victor Hugo, qui, allongé, grignote des fruits secs en écoutant la lecture de la pièce.

« Pas encore. Mais, connaissant tes sentiments envers la religion, ce recours aux anges m'étonne... Et ensuite ? »

« Ah, Victor, mes sentiments ne comptent pas lorsqu'il s'agit de séduire le public. Tous les culs bénits de Paris viendront se pâmer d'émotion devant ma salade composée ! »

« J'oubliais que tu es un fin cuisinier... »

« Donc Marana commet des méfaits de plus en plus ignobles. Il séduit puis abandonne, désespérées, plusieurs vierges. Non content d'avoir volé l'héritage de son frère, il séduit Teresa, la fiancée de Don José et l'abandonne, enceinte. Il annonce publiquement la nouvelle, se moquant des cornes que Teresa la salope fait porter à son frère le cocu. La jeune femme, déshonorée, se suicide. »

« Quel horreur ! Mais tu es trop misogyne ! Et ton don Juan, quel être vil ! C'est horrible... »

« Et ça va empirer, attend la suite : don José veut se battre en duel, mais don Juan l'humilie, le fait déshabiller, puis bastonner par ses domestiques, et le chasse tout nu à travers les rues de la ville, pendant que ses persécuteurs crient à tue tête : « *Attention aux cornes du cerf!* Ensuite, pour fêter l'évènement, il donne une fête orgiaque, au cours de laquelle il gagne aux dés une femme, Inès, la fiancée d'un autre ivrogne débauché qui participe au festin, Don Sandoval. Malgré l'insistance de ce dernier Inès refuse de se donner à don Juan. Don Juan essaye de la violer, mais elle choisit de se suicider en se jetant par la fenêtre... »

« Et là, tu ne risques pas de devenir répétitif dans l'horreur et la haine des femmes ? »

« *Bis repetita juvant!* Attends, tu vas voir : Don Sandoval défie en duel le séducteur, don Juan le tue. Au vu de ces avalanches de péchés mortels, honteux de l'avoir abandonné, de ne pas avoir su le pousser vers le chemin du bien, le « *bon ange* » choisit de se punir. »

« Comment ? »

« En abandonnant le Ciel pour devenir humain. Il s'incarne alors dans la personne d'une jolie religieuse, sœur Marthe. Une très belle scène que j'ai

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

particulièrement soigné. Quand les anges, ces âmes pures, se réincarnent, ils apparaissent sans habit... »

« Évidemment. Mais tu es plus lubrique que don Juan ! » s’amuse Hugo.

« N’est ce pas ? Sœur Marthe, dans l’espoir d’obtenir le repentir et la rédemption de Don Juan, mettra tout en œuvre.

Malheureusement, en tant qu’humaine, son corps est sensible au charme irrésistible et magnétique du terrible séducteur.

Elle s’apprête à le suivre dans son lit, pour y consommer l’acte de chair, mais elle est sauvée in extremis par les fantômes d’Inès et des autres femmes. Les victimes de Don Juan apparaissent en scène enveloppées de flammes, hurlant à la mort comme des loups.

Une scène qui, à elle seule, va me coûter plus de mille cinq-cents francs or par représentation, j’ai le devis... »

« Je te crois... »

« Ces fantômes effrayent si terriblement le séducteur qu’il s’enfuit et se réfugie... dans un couvent trappiste !

Son demi frère, Don José, vient de se remettre de la bastonnade subie, et cherche toujours à venger la mort de sa fiancée et le vol de son héritage.

Le « *mauvais ange* » de la famille Marana change alors de camp et l’aide dans sa vengeance... »

« Comment ? »

« Le « *mauvais ange* » se transporte dans l’au - delà et fait signer l’acte notarié qui déshérite don Juan au fantôme du défunt père. »

« C’est n’importe quoi ! » se désespère Victor

« Quand Don José arrive chez les trappistes il se moque du revers financier subi par don Juan, désormais déshérité.

Il lui jette à la figure, en guise d’aumône, une poignée de piécettes en cuivre sans valeur.

Mal lui en prend, car Don Juan fou de rage, l’éventre, avant de s’enfuir du couvent.

À chaque représentation, il faudra utiliser les viscères d’un mouton de 45 kilos pour cette scène, que le pauvre don José va trainer à travers tout le plateau avant de s’effondrer. Prévoyant, j’ai déjà acheté un troupeau, et j’ai pris des accords avec un restaurant proche du théâtre pour qu’il les cuisine et ensuite les distribue gratuitement aux pauvres. »

« Bravo ! Drôlement prévoyant ! »

« Sœur Marthe, au vu de tant de péchés mortels, culpabilise. Elle sent qu’elle doit absolument se sacrifier pour sauver l’âme de Juan. Elle pense que la meilleure place pour réussir le sauvetage du séducteur est dans son territoire de prédilection : au lit. »

Victor est estomaqué: « Tu es vraiment fou... »

Jacob .Dellacqua

&amp;

Alexandre Dumas

MATIÈRE NOIRE

d\_jacob@orange.fr

Tout fier, Dumas continue.

« Alors elle négocie ses années de paradis, qu'elle a gagnées en tant qu'ange, avec le Ciel : une journée au lit avec Don Juan contre mille ans d'éternité.

Mais elle se rend vite compte que ce marché si durement négocié, car le ciel n'est pas tendre en affaires, se solde par un échec retentissant. Don Juan la baise dans toutes les positions, puis la traite de traînée. « *Toutes des putes* » il s'écrie. »

« Et tu montre tout ça en scène ? »

« Bien entendu ! Dans le clair obscur savant que les rideaux en voilages du lit à baldaquin, agités par un zéphyr parfumé vont ménager. Il y aura une sorte de moulin en coulisses, un ventilateur qui engendrera un courant d'air caressant des éponges mouillées de parfum : le zéphyr ! »

« Merde alors ! »

« Tu es envieux ? Elle abandonne la lutte, en implorant une dernière fois son séducteur d'emprunter la voie du bien. Le rustre la gifle et refuse de se repentir. Les rires de mépris de don Juan, ses gestes obscènes sont de trop : les fantômes de ses victimes, menés par son frère José et par Don Sandoval surgissant du tombeau, lui ôtent la vie et le traînent aux enfers. Alors ? »

« Pas mal... La fin c'est un peu facile mais efficace. C'est ignoblement misogyne, mais vu qu'il s'agit de l'idéologie dominante, grâce aux religions et au régime patriarcal qui sévit, je te prédis un grand succès... »

« Mais toi, Victor, tu t'es ennuyé ? »

« Que te répondre ? Dégoûté oui, ennuyé non... »

Lors de la première représentation on a fait courir le bruit que Dumas a puisé des situations dans sa vie privée, mettant en scène sa vie affective.

Cet appel au voyeurisme apportera un surcroît de spectateurs.

Et, comme si cela ne suffisait pas, Dumas a su imposer la présence, dans le double rôle du « *bon ange* » et de « *Sœur Marthe* », d'une splendide et émouvante beauté, la talentueuse actrice Ida Ferrier, femme pour laquelle, c'est de notoriété publique, il vient d'abandonner Belle Kreilssamner, la mère de sa petite fille Marie Alexandrine.

Le tout saupoudré de duels, courses poursuites, cris et fureur, empaqueté dans une morale religieuse de pacotille servant de cache sexe aux scènes scandaleuses.

Grâce aux miracles que le duc de Montpensier sait faire, la pièce passe la censure.

C'est un scandale immense, une recette qui fait courir tout Paris et crier au génie. Cela engendre un triomphe absolu, qui n'a d'égal que le défoulement frénétique des spectateurs.

Dumas attend.

Le succès est tellement énorme qu'à cette occasion George Sand rompt la glace.

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

Elle passe l'éponge, et écrit à Alexandre Dumas.

*« Monsieur Dumas, je vous écris, quoique vous ne m'aimiez pas du tout. De mon côté, je ne vous aime nullement, pour la seule raison que vous avez été très mal à mon égard.*

*Du reste, je n'attaque pas votre caractère à tous autres égards. Car je ne vous connais pas.*

*Enfin, vous savez tout aussi bien que moi que je dois désirer de voir votre « Don Juan »*

**NOTES :**

1) Don Juan de Marana ou la Chute d'un ange, mystère en cinq actes, musique de Piccini, décors de Cicer, Nola, Dévoie et Pouchet, sera représenté à la Porte-Saint-Martin le 29 avril 1836. Dumas l'avait écrit l'année précédente, en juin 1835, à Toulon.

2) Le jeudi 28 avril.

3) Sans doute l'une des dernières répétitions de Don Juan.

4) 348 GEORGE SAND. LA DAME DE NOHANT. Les Romans Champêtres (2009) : 343-405. ISSN : 1138-4573

*et que je n'étends pas mes antipathies de votre personne à vos œuvres. Je ne le puis pas. J'ai envoyé ce matin chez vous et à la location pour avoir une loge. Partout on faisait la queue et mon domestique n'a pu pénétrer dans le théâtre. Je dois partir jeudi soir, mais je veux bien retarder mon départ d'un jour, si vous me trouvez une loge, ou tout au moins, deux places. Répondez-moi donc aujourd'hui. Je crois que la chevalerie, dont vous savez si bien ressusciter l'esprit, vous ordonne d'être un peu obligeant pour moi, aux termes où nous en sommes.*

*George. »*

*Note : Autographe : ancienne collection Jean Gavray, pillée en 1940; copie : Bibliothèque de l'Institut, fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 917, f. 279-280. Publications : Jean Davray, George Sand et ses amants, p. 104; G. Sand, Correspondance, éd. Georges Lubin, t. III, p. 346-347.*

Alexandre, qui a réussi son coup, exulte. Il n'en croit pas ses yeux, embrasse cent fois la lettre, s'embrasse dans le miroir du salon, crie « Je suis un génie ! » et s'empresse de répondre avec enthousiasme :

*Note : Alexandre Dumas a George Sand [Paris, 25 avril 1836]*

*« Madame, pardonnez d'abord le papier que j'utilise. Je rentre et je trouve votre lettre, et j'attrape le premier chiffon venu pour ne point être en retard d'une minute à vous répondre.*

*Pour votre loge la chose était déjà faite, j'avais dit à Bonnair et à Buloz, qu'ils réservent une loge pour ma sœur. Ma sœur n'aura pas la loge quand c'est vous qui me la demandez. Malheureusement la pièce ne passe que mardi. Restez - vous jusqu'à ce moment ?*

*Je ne serai pas si franc que vous, et je ne vous dirai pas que je ne vous aime pas, car il m'est bien difficile de séparer l'auteur de son œuvre - et l'admiration que*

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

*l'on a pour l'une éclaire toujours de magnifiques rayons l'autre. Et vice-versa. Or Madame, si vous avez un grand et sincère admirateur au monde c'est moi. J'ai toujours crû vous connaître depuis ma plus tendre enfance et ce sentiment a su me reconforter bien de fois...*

*Veillez agréer Madame l'expression de ma reconnaissance si vous restez et de mon profond regret si vous partez...*

*Alexandre Dumas*

*Post Scriptum : La loge sera demain à votre disposition, ou mieux encore, je l'enverrai chez vous.*

NOTE : GEORGE SAND. LA DAME DE NOHANT. Les ROMANS (2009) : 343-405. ISSN : 1138-4573 349 Catalogue Charavay, mars 1964, n°27. 2 p. adresse au verso du 2e f. Catalogue Charavay, octobre 1996,45012.3. George Sand à Alexandre Dumas.

Sand avait quitté Paris le 3 mai pour se rendre au tribunal civil de La Chatre, où se poursuivait le procès qui l'opposait à son ex -é poux, le sinistre Casimir Dudevant, qui essayait de s'emparer des biens et de l'héritage de George.

Le tribunal, par jugement du 16 février 1836, avait prononcé la séparation des époux Dudevant, mais Casimir avait fait opposition sur la forme et le fond le 8 et 14 avril, dans le but de spolier George. Bienheureusement, par son jugement du 11 mai, le tribunal avait maintenu la séparation de corps et de biens entre les ex époux, sauvant ainsi le patrimoine de Sand.

Après la représentation, elle écrit à Dumas :

*« La Chatre, 7 mai 1836*

*Des affaires extrêmement pressées m'ont forcée de quitter Paris immédiatement après la représentation de Don Juan Sans cela, vous eussiez reçu plus tôt mes félicitations et mes remerciements. Je vous les adresse du fond de ma province.*

*Recevez-les comme sincères.*

*Vous savez que je ne fais pas profession d'être gracieuse et que je me soucie de plaire aussi peu que de déplaire.*

*J'ai applaudi chaudement votre drame, j'y ai été profondément émue.*

*Vous avez emprunté tour à tour les couleurs de Goethe, de Shakespeare, de Dante et de Calderon. Soit. Mais vous avez si bien su les rendre vôtres, et les lier avec des traits de force et de haute poésie, que l'on peut dire, ce que vous avez dit une fois - avec raison - contre les pédants du siècle :*

*«Chacun prend son bien où il le trouve ».*

*Mon suffrage a peu d'importance mais je le crois assez sain, par la raison que je suis fort ignorante et que l'ignorance est ordinairement neuve et sans prévention.*

*L'actrice chargée du rôle de l'Ange a eu, dans le cimetière, un moment sublime. Cette scène est d'ailleurs la plus belle du drame selon moi. Cette façon de lui donner vie, viendra, au jour dit, avec un résultat sinon complet, du moins original; sinon remarquable, du moins individuel.*

*La double existence de femme et d'ange, ces réminiscences du monde invisible aux hommes, accompagnés des déchirements que la vie réelle impose, sont des*

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

*choses exquisés et grandes à la fois.*

*Adieu. Je vais voyager. Je n'ai pas de but.*

*Ainsi ne vous donnez pas la peine de répondre à ce billet. D'abord votre réponse ne m'arriverait peut-être que l'année prochaine. Ensuite vous ne me devez pas de remerciements. Ce que je vous dis est senti, et c'est moi qui suis votre obligée. George.»*

Si dans « *Don Juan de Marana* » le « *bon ange* » de la famille était interprété par la talentueuse Ida Ferrier, ce n'était pas un hasard.

En décembre 1831, lors de l'attribution des rôles pour les répétitions de « *Térésa* », Ida avait rencontré Dumas. Sur le plateau Alexandre parlait avec le directeur du théâtre, quand un bruit de talons claquants sur les planches de la scène l'avait distrait.

Il avait vu une femme s'avancer vers lui, semblable à une apparition, nimbée d'une étrange lumière de beauté et d'émotion...

Alexandre en éprouve un vertige inhabituel. Le mélange d'admiration, de désir, de tendresse qu'elle suscite en lui l'emporte. Au point qu'il l'engage immédiatement pour le rôle-titre de son drame.

Alexandre n'est pas libre.

Il vit avec l'actrice Belle Kreilssammer, qui en 1831 lui a donné une petite fille, Marie - Alexandrine.

Mais n'a-t-il jamais été libre ? Chaque nouvel amour s'est embrasé au détriment de la ou les femmes qu'il fréquentait, parfois trois en même temps.

Mélanie Waldor, Emma Manoury - Lacour, Isabelle Constant, Marie de Fernand, Émilie Cordier, Olympe Audouard, Fanny Gordon, Addah Menkken...

Une liste de ses liaisons qui est loin d'être exhaustive, car il se vante d'avoir eu cinq-cents enfants. Une folie de mâle en rut perpétuel, état qui cache sa faiblesse affective.

Il ne reconnaîtra qu'Alexandre et Marie - Alexandrine.

Les 498 autres enfants qu'il s'attribue resteront cachés dans les brumes de la légende, que l'écrivain se plaît à tisser autour de ses succès génitaux et ses désastres humains.

Le 6 février 1832, Ida Ferrier remporte un succès fracassant dans « *Teresa* ».

Peu après, exit Belle Kreilssammer et sa petite fille Marie - Alexandrine.

Ida quitte son logement du 12 de la rue de Lancry pour s'installer chez Dumas, au 30 de la rue Bleue.

Ida lui demande alors un drame « *écrit pour elle seule* ».

Réponse d'Alexandre :

*Le maître a sur l'esclave une puissance entière;*

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

*A l'Océan ému le maître dit : «Assez !»  
Et l'Océan craintif, abaissant sa crinière  
Comme un lion soumis qui rentre en sa tanière ,  
Rappelle d'un seul cri tous ses flots dispersés.*

*Le soleil dit aux champs que sa chaleur féconde :  
«Que la moisson sur vous étende son tapis !»  
Et la moisson bientôt montre sa tête blonde,  
Où l'on voit, quand le vent la courbe comme une onde,  
Quelques bluets perdus dans un monde d'épis.  
L'Aurore en s'éloignant ordonne à la prairie  
De parsemer de fleurs l'herbe qu'elle perla;  
L'Aurore à son retour trouve l'herbe fleurie.  
Et vous, vous m'avez dit de votre voix chérie :  
«Faites vite pour moi ce drame.».  
Le voilà !*

Ce sera le rôle de Stella dans : « *Caligula* ».

Un drame en vers qu'il coécrit avec Gérard de Nerval, pendant un voyage en 1837. C'est Gérard qui lui avait présenté un professeur d'histoire qui s'appelait Maquet. Gérard, estimant peu ce qui se fait rapidement, écrivait son texte par petites tranches de dix lignes utilisant des bandes de papier qu'il reliait entre elles par des pains à cacheter. Un manuscrit d'un volume représentait une multitude de parcelles, mais il n'y avait pas un mot qui ne fût excellent. Nerval était un perfectionniste : il lui arrivait de passer huit jours à Chantilly uniquement pour y étudier un coucher de soleil dont il avait besoin. Il avait l'habitude de se promener dans le jardin du Palais-Royal, traînant un homard vivant au bout d'un ruban bleu. L'histoire faisant du bruit à Paris et comme on s'en s'étonnait, il déclara :

*« En quoi un homard est-il plus ridicule qu'un chien, qu'un chat, qu'une gazelle, qu'un lion ou toute autre bête dont on se fait suivre ? J'ai le goût des homards, mes voisins aussi, car ce sont des bêtes tranquilles, sérieuses, qui savent les secrets de la mer, et n'aboient pas... »*

Lorsqu'ils estiment avoir atteint la perfection dramatique, les deux hommes rentrent à Paris.

Le voyage de noce avec Ida sera retardé de trois ans, jusqu'au 12 mai 1835, date où le couple quitte Paris pour un long voyage en Italie, dont ils ne reviendront qu'à Noël.

Le rôle du « *Bon Ange* » dans « *Don Juan de Marana* » est créé le 30 avril 1836.

Le 24 février 1837, Dumas l'impose au Théâtre Français.

Ida signera avec la Comédie-Française un engagement de « *jeune premier rôle* »

Jacob .Dellacqua

&amp;

Alexandre Dumas

MATIÈRE NOIRE

d\_jacob@orange.fr

pour la période qui ira d'octobre 1837 au 31 mars 1838.

La salle du Théâtre Français est bondée.

Le soir de la première, avant le spectacle, Dumas s'adresse au public :

*« Il y a dans cette salle du Théâtre-Français, un homme à qui je dédie ce drame : il ignore qu'il doit lui être offert, mais peut-être devinera-t-il, en écoutant mes mots, que c'est à lui qu'il est adressé.*

*S'il en est ainsi, c'est tout ce que je veux, car alors il n'aura pas plus douté de ma reconnaissance que, en toutes l'occasion, je n'ai douté de son appui.»*

Les journalistes ne s'y trompent pas, ces mots sont adressés au fils du roi, le duc de Montpensier, qui est présent dans la salle.

Est-ce la durée du spectacle, quatre heures, la complexité de la pièce, ou l'abandon du style romantique pour celui plus austère de la tragédie classique en vers ?

Est-ce la collaboration de Gérard de Nerval, ou le vent de fronde politique qui souffle ?

Est-ce parce qu'on voit dans cette « *tragédie chrétienne* » un hommage à la cour, au roi, au duc de Montpensier et à l'idéologie dominante de l'église ?

L'a-t-il écrite pour se faire pardonner les excès de : « *Don Juan de Marana* » ?

Dans « *Caligula* » Ida Ferrier reprend un rôle de « *bon ange* », qui était le sien dans « *Don Juan de Marana* ». Elle interprète une héroïne, chrétienne et martyre à la fois, mais, à l'évidence, le cœur n'y est pas.

C'est le désastre : la critique démolit et la pièce et l'interprète, qu'elle avait portée au nues précédemment lors de « *Theresa* » et de « *Don Juan de Marana* ».

Par amitié envers Dumas, qui est atterré, Victor Hugo pousse l'ultra romantique Théophile Gautier à défendre la pièce. Celui-ci monte au créneau, et écrit :  
*« Caligula est la seule œuvre poétique et consciencieuse qui ait paru en 1837. Écrire six grands actes en vers nous semble une action héroïque par le temps qui court, et cela en façonnant de beaux vers bien rythmés, bien rimés, d'une facture cornélienne et d'une saveur toute antique.*

*Nous ne voulons pas dire que ce soit une œuvre sans défaut, mais à coup sûr, elle mérite de la part de la critique un accueil plus bienveillant : des vaudevilles dont le meilleur ne vaut pas deux vers du prologue, sont accablés d'éloges et portés aux nues ; la critique ne trouve que des objections et des réserves contre un ouvrage d'une valeur et d'une portée littéraire incontestables. »*

Malgré cela la salle reste vide, et on se moque de l'auteur.

Après vingt représentations devant une salle vide, le Théâtre Français arrête les frais.

Comme par défi, le couple Alexandre et Ida s'installe somptueusement 22, rue de Rivoli. Puis, après sept ans de vie commune, et à l'étonnement de tous, les amants Alexandre et Ida contractent deux mariages.

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

La signature du contrat se fait le 1 février 1840.

Elle est suivie d'un mariage civil, les témoins étant Chateaubriand, déjà paralysé se déplaçant en chaise à porteurs, ainsi que le ministre de l'Instruction Publique, Vulemain.

Malgré sa haine des curés et par amour pour Ida, Dumas consent à un mariage religieux.

Mais il impose - malicieusement - l'église Saint-Roch, sise à cent mètres de la chambre où Victor Hugo fut surpris dans le plus païen des adultères. L'un de témoins du mariage religieux sera le romancier et dramaturge romantique Eugène Augustin Nicolas Roger de Bully, dit Roger de Beauvoir.

Les nouveaux époux quittent alors Paris pour Florence, sous le prétexte de mener un train de vie moins dispendieux. Ils s'installent d'abord Porta alla Croce, dans un petit palais, puis ils se résignent à n'occuper qu'un modeste appartement, via Rondinelli.

Entretemps Belle Kreilssamner excédée, abandonne sa fille Marie - Alexandrine Dumas.

Bienheureusement Ida Ferrier, femme au grand cœur, joue le rôle du « *bon ange* » dans la vie réelle pour la fille d'Alexandre Dumas. Elle l'aimera comme si elle était sa fille et vivra avec elle à Florence. Une affection qui donnera ses fruits, car Marie - Alexandrine deviendra artiste peintre et écrivain.

Mais Ida joue aussi le rôle du « *mauvais ange* », car, excédée par les frasques d'Alexandre, elle se résout à rendre tromperie par tromperie au mari volage. Elle le trompe avec une exactitude comptable, dans un garni qu'elle a loué rue de Lancry.

Pour ne pas avoir à perdre du temps dans des parades amoureuses, elle s'est inscrite parmi les demi-mondaines gérées par une entremetteuse de haut vol, madame Arnoult. Alexandre découvre le pot aux roses, va voir la maquerelle qui lui dit :

« Vous reprochez à Madame de vous rendre la pareille pour vos trahisons? À quel titre Monsieur ? ». Rabroué ; Alexandre pardonne et continue à la tromper. Jusqu'à cette nuit d'hiver. Il gèle à pierre fendre.

L'écrivain s'est emmitouflé dans ses châles en laine, mais il a quand même froid dans son cabinet de travail à la minuscule cheminée, l'écriture réchauffant l'âme, mais point le corps.

Alexandre se lève et avec son manuscrit sous le bras, va profiter du feu de l'âtre dans la chambre conjugale qui, lui, est allumé nuit et jour.

Ida dort, tournée vers le mur.

Assis à la petite table au fond de la pièce Dumas écrit, tournant le dos au lit et en ayant l'armoire à sa gauche. Soudain retentit un éternuement.

Alexandre lève les yeux. Apparemment ce n'est pas Ida qui a éternué, car elle dort toujours. Guidé par ses expériences passées, mais sans trop y croire, il

ouvre l'armoire.

Surprise ! Roger de Beauvoir, l'un des témoins de leur mariage, est là. Ce monsieur tremblant de froid, dans sa chemise de nuit, est censé être son «ami». Dumas le contemple un long moment, puis en haussant les épaules lui dit : « *Tiens ! Tu es passé me dire bonsoir..., comme c'est gentil. Mais tu es tout transi, mon pauvre ! Assied - toi devant la cheminée réchauffe toi au feu. Moi j'ai encore une petite heure de travail...* ».

Et il se remet à écrire. Une demi - heure passe, Roger continue à grelotter devant le feu de l'âtre, Dumas l'apostrophe :

« *Mon pauvre Roger, tu va attraper la crève ! Viens, allons nous coucher...* » et d'un geste royal l'invite à prendre place dans le lit, où feint de dormir la belle Ida.

Et là, lui tendant la main par-dessus le corps de la femme allongée, qui avec conviction feint toujours de dormir dans son coin, il conclut :

«*Allez, Roger conduisons - nous comme les anciens Romains : réconcilions - nous sur la place publique !*»

Mais, bravades mises à part, Alexandre en est profondément blessé et humilié. Il ne veut pas comprendre qu'elle veut lui faire goûter l'amertume de la trahison, la même soupe empoisonnées qu'il lui sert si souvent.

Le jour suivant, il n'a pas oublié. Ni pardonné.

Sans esclandre, il prie Ida d'aller voir à Florence si la vie n'y est pas moins chère qu'à Paris.

Naturellement Alexandre prendra en charge tous les frais.

Ida accepte l'exil de bon gré, car elle en a plus qu'assez de la vie « *conjugale* » avec Dumas.

Le soir même elle et Alexandrine partent pour l'Italie.

Alexandre ne montre rien. Mais dans son for intérieur il n'en mène pas large.

C'est un homme qui ne sait pas assumer ses contradictions, malgré cela et pendant quelques mois, les baisers de ses maîtresses lui paraissent avoir un goût de cendres.

Et cette déconfiture s'ajoutait au reste des difficultés.

« George... comment as-tu su que j'étais ici ! »

« C'est facile... Il suffit de passer devant le Théâtre Historique : quand tu es là, les huissiers et les crédateurs y font le pied de grue, jour et nuit. Tu es en état de siège, pauvre de toi...

Tu m'as l'air aux abois, mon Xaxa, et ça ne te ressemble pas. Du tout. Donc, je viens te restituer ton beau cadeau... »

Elle sort un paquet d'une poche de son bleu, l'ouvre.

Une somptueuse parure de diamants et émeraudes étincelle de mille feux. Ce

sont les « *ferrets de la Reine* » que Dumas décrivait dans « *Les trois Mousquetaires* » et que la Reine de France, dans le roman, avait donnés par amour et imprudence à lord Buckingham, le premier ministre anglais...

D'où les aventures de d'Artagnan, qui allait les récupérer en Angleterre, au prises avec la diabolique Milady, la 007 féminine de l'époque.

Lorsque le roman était sorti, George avait dit à Alexandre, plaisantant sur le ton du caprice enfantin : « *Je veux les mêmes !* ». Ce n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd, mais dans celle d'un enfant. En 1846, deux ans plus tard, le cent millième exemplaire du roman vendu, Dumas se dépêchait chez le bijoutier Sabe et lui commandait le bijou pour Sand.

Cela lui avait coûté un an de revenus, mais c'est avec un débordement d'enthousiasme et joie enfantine qu'il s'était précipité, le matin suivant l'achat, à la première heure, chez George, avec le coffret surprise à la main.

À l'époque Sand habitait l'ancien appartement de Dumas, Square d'Orléans, un coin de paradis comme elle aimait à dire, que Dumas lui avait laissé pour déménager ailleurs.

Alexandre connaissait donc les lieux à la perfection.

Il avait frappé, la domestique lui avait ouvert.

Ni bonjour ni bonsoir, il l'avait bousculée et s'était précipité comme un fou vers le salon, la fidèle domestique de George agrippée aux basques de sa redingote, ses talons rayant le parquet en essayant vainement d'arrêter la charge du taureau noir, en criant à tue tête :

« *Madame est occupée, madame est occupée* ».

Par ces hasards improbables mais néanmoins réels dont la vie abonde, le soir précédent Frédéric Chopin avait réalisé son rêve amoureux avec George.

C'est ainsi qu'à la fin de sa folle et bruyante course, Alexandre, déboulant dans le salon, s'était trouvé face à un bel homme brun aux traits nobles et délicats, à peine vêtu d'une chemise de nuit, mais brandissant intrépidement une canne épée dégainée, debout dans le salon et prêt à défendre son amoureuse au prix de sa vie.

Il y avait là toutes les raisons d'un duel, que Dumas, saisissant au vol la situation, décida d'éviter à tout prix.

Il avait instantanément choisi une sortie comique, en tombant à genoux devant Chopin et lui présentant son coffret, tout en ânonnant à haute voix les lettres de l'alphabet grec en commençant par la fin : *oméga, psi*, etc. Chopin en était resté médusé, le temps que Sand arrive en robe de chambre et se mette à brailler :

« *Voilà que je t'y prends Dumas, sale nègre vicieux, à essayer de séduire mon amoureux avec des cadeaux et des poèmes allusifs en grec !* »

Et tout le monde devant cette énormité et l'absurde de la situation s'était pris d'un fou rire impossible à retenir. Ce qui avait sauvé la mise à tous, et permis de prendre un bon petit déjeuner réunis comme en famille, servi par la domestique,

dont la mine outrée montrait visiblement ce qu'elle pensait : qu'ils étaient tous fous à lier.

Maintenant en l'an 1850, à peine quatre ans après ce don, elle était là ses grands yeux sombres débordants d'affection et d'amitié. Elle lui dit :

*« J'ai beaucoup aimé que tu m'offres ce bijou, Xaxa, mais je crois qu'aujourd'hui tu en as plus besoin que moi. Mais je ne viens pas te voir que pour ça. »*

*J'ai vu Victor Hugo, il m'a dit qu'avec le changement de régime tu tiens l'occasion de te tirer d'affaire et de France, en sauvant la face ; non seulement mais aussi de te refaire une virginité politique, en tant que dissident du nouveau régime.*

*La Belgique t'attend. Victor et moi, si besoin, on pourvoir à tes besoins... »*

Dumas ne s'attendait pas à cette éclaircie dans son ciel plombé.

Il regarde le beau visage brun aux grands yeux émouvants et doux qui l'observent avec affection maternelle et cette fois il ne peut réfréner les sanglots. Tout y passe : le rejet de Montpensier, l'exil d'Ida, l'insécurité de sa situation, la chute du régime...

George le prend dans ses bras et le berce.

Puis, quand le déluge de larmes, qui a mouillé le devant de son bleu, s'apaise, elle insiste avec douceur :

*« Exile - toi en Belgique, Xaxa. Crois-moi, tu y seras tranquille, tu seras politiquement le pair de pointures comme Hugo et Marx. Tu y rencontreras plein de gens intéressants, comme Pierre - Jules Hetzel, qui poursuit son travail d'éditeur depuis Bruxelles, et voyage souvent en secret à Paris pour régler ses affaires. Il y aura aussi Edgar Quinet, Adolphe Thiers, et bien d'autres. Tu y seras bien entouré intellectuellement. On ne t'exile pas. La preuve : je ne veux pas te laisser partir sans cadeau d'au revoir, alors ouvre les yeux et pas touche. »*

Elle ouvre la veste de son bleu, déboutonne sa chemise et laisse apparaître deux seins magnifiques, aux pointes sombres fièrement dressées.

C'est d'un effet revigorant immédiat.

Un grand sourire éclaire la mine d'Alexandre, encore toute fripée et mouillée par ses larmes d'enfant.

Il allonge sa main, y reçoit une tape vigoureuse, la retire précipitamment.

« Aie ! Je ne peux résister à tes arguments. Je pars... »

George est contente.

« Bon. Maintenant il faut sortir incognito du théâtre. Par la trappe des charbonniers, ce sera parfait. Les costumes de scène sont où ? »

Dumas s'affaire, et quelques minutes plus tard deux livreurs de charbon, l'un petit, l'autre grand et avec un sac vide protégeant la tête, cachant sa figure et ses cheveux, sortent de la trappe, sous l'œil indifférent des guetteurs.

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

Avant de la quitter, Alexandre prend les mains de Sand dans les siennes, pour les embrasser, copieusement.

*« Pardonne moi, mais je serai bien plus heureux si tu gardes le bijou. À chaque fois que je penserai à toi, et cela m'arrivera souvent, j'aurais la joie d'avoir pu te l'offrir, et que tu puisses le porter quand tu en as envie... »*

Deux jours plus tard, Dumas est en Belgique.

L'année suivante, en 1851, un jugement prononce sa faillite.

Il ne veut pas que ses amis l'entretiennent.

Alors quoi ?

Il doit continuer d'écrire, il ne sait faire rien d'autre.

Il vient d'avoir cinquante ans, la force de l'âge, comme il se le répète chaque jour en guise d'incantation, même si parfois il ne le pense pas, tant se sent fatigué. Mais Maquet n'est plus là.

Hugo, qu'Alexandre voit tous les jours en Belgique, le lui a suggéré :

*« Écris sur un personnage haut en couleurs. Choisis quelqu'un que tu connais par cœur. »*

Dumas tremble en songeant au gigantesque travail de documentation que les romans historiques requièrent.

*« D'accord, mais qui ? Toi ? »*

*« Je ne suis pas assez haut en couleurs, et tu ne me connais pas par cœur. Viens voir, je te présente quelqu'un d'intéressant, qui répond à tes besoins... »*

Et Victor le prend par la main comme on fait avec les enfants pour traverser la rue, et le conduit devant la glace du salon. Puis, en lui montrant le reflet d'Alexandre, il lui dit :

*« Celui - là fera parfaitement l'affaire, ne crois - tu pas ? »*

Dumas avait sauté sur la suggestion comme un lion affamé sur une gazelle.

Magnifique ! Un livre bâti autour de ce qu'il connaît le mieux en être et paraître : son propre personnage.

Certes, il n'y aura rien de vrai, ou si peu. Il s'agira surtout des mythes qu'il se fabrique sur lui - même. Ce n'est pas pudique, ce n'est pas sincère mais qu'importe ?

La création a tous les droits et on prend son bien là où on le trouve, n'est -ce pas ?

Néanmoins, il devra trimer durement. En Belgique, il n'a plus de nègres sous la main pour lui mâcher le travail.

Il lui faut rédiger. Ces « Mémoires » il les achève à la sueur de la plume en deux ans, de 1852 à 1854, dans le style et la manière qu'il connaît si bien, le roman historique.

Succès. Grand succès.

Le public ne s'y trompera pas : ce sera la plus vendue de ses œuvres. Fort de ces nouvelles entrées d'argent Alexandre va retourner en France en 1853.

Moyennant un laborieux compromis financier avec ses créanciers, il arrive à créer un journal : « *Le Mousquetaire* » où il fera paraître, découpées en 50 épisodes, l'ensemble de ses Mémoires.

Le public en est friand.

L'argent est à nouveau là, en abondance, mais cette fois le professeur Auguste Maquet n'est pas dupe. Il ne s'est pas joint à la curée des créanciers, car c'est un homme honnête, qui respecte l'amitié. Mais, échaudé par son expérience passée, cette fois il veut sa part du gâteau, et tout de suite.

Depuis 1838, Maquet élabore avec Dumas le plan de chaque roman, puis se charge, seul, des gigantesques recherches historiques nécessaires, ensuite il élabore un plan et rédige un premier jet.

À partir de ce texte Alexandre corrige et valide le texte définitif du roman, qu'il publiera sous son nom.

Maquet veut qu'on reconnaisse publiquement son travail, mais veut aussi récupérer l'argent qu'Alexandre lui doit, depuis belle lurette, pour ses derniers travaux de plume, et qu'il ne lui a jamais payés.

Dumas, que les déboires ont rendu radin, ne veut pas lâcher un sou vaillant.

Il a tort.

Alors, procès. Maquet le gagne.

Pour solde de tout compte en retard, il faudra céder officiellement la propriété littéraire désormais reconnue sur les livres écrits en commun. Auguste Maquet cèdera donc tous ses droits sur les romans coécrits avec Dumas.

En échange, une somme de 145.200 francs or, payables en onze ans à raison de 13 200 francs or par an, lui sera versé.

Alexandre a donc commis une triple erreur : il a perdu le collaborateur qui se coltinait le plus dur du travail littéraire, il s'est montré publiquement injuste en trahissant un ami et s'opposant à ses justes revendications et il s'est endetté à nouveau.

Pourtant Alexandre doit continuer à écrire.

Pour vivre et aussi pour effacer la honte publique issue du procès perdu contre Maquet.

Comment faire ? L'inspiration lui fait défaut.

Les « *Mémoires* » étaient une excellente idée de Victor Hugo : prendre soi-même comme sujet. Et maintenant ?

Il écrit à Victor pour lui demander encore conseil.

Hugo lui répond par un message. Une seule grande feuille, où il n'a tracé que trois mots, en lettres gigantesques :

« Voyage et vis ! »

## CHAPITRE 8

### VOYAGE ET VIS

Et Dumas obéit.

Il étale une carte géographique sur la table, se bande les yeux et jette une pièce de monnaie. Elle tombe sur les pays de l'est. Le matin suivant il reçoit une invitation à se rendre en Russie, à Saint Petersburg, au mariage d'une connaissance.

Miracle ou bonne chance ? N'importe.

Il voyage.

Il se sent libre. En paix. Le temps semble s'accélérer.

Il traverse la Russie, jusqu'au Caucase, en Géorgie, d'où il ira en Turquie. Il ne lui restera qu'à traverser la Méditerranée pour rejoindre la France. Effectuée dans des conditions éprouvantes, le temps d'hiver et l'état des routes se conjuguant dans la difficulté, le voyage de retour laisse Dumas en rade, et sans un sou, à Poti, un port géorgien au bord de la mer Noire.

La Géorgie est un pays gorgé d'eau pendant l'été, de glaces et de neige l'hiver. Une contrée plate comme une crêpe, depuis la mer Noire jusqu'aux montagnes du Caucase, qui ferment l'horizon.

Entre la mer et les montagnes, des prairies aux arbres rares, habitées par des faucons et des lapins, s'étendent à perte de vue. Le plan de voyage d'Alexandre prévoyait qu'il lui fallait gagner Trébizonde, là un paquebot des Messageries le transporterait à Constantinople, puis à Marseille. Mais avant cela il fallait faire le voyage entre Tbilissi et Poti en l'absence de routes.

Il lui avait fallu se frayer un chemin à travers les neiges, les boues, les inondations, les marais. Résultat : il avait raté le bateau qui devait le transporter de Poti à Trébizonde.

Triste séjour que celui de Poti ! Une misérable bourgade, écrasée par la tristesse et l'ennui, comptant à peine quelques riches maisons en ruine, disséminées près de l'embouchure du fleuve Phase qui verse dans la mer Noire, et entourées de misérables masures.

Dumas trouva à se loger chez un épicier, qui possédait une baraque en bois près du fleuve, composée du magasin d'épicerie, d'un corridor de dégagement, et de deux chambres. L'une d'elles était occupée par un noble Géorgien qui attend, lui aussi, le passage du bateau pour la Turquie.

Dumas allait occuper la chambre libre, une petite pièce dont le plancher à claire-voie donnait sur un espace peuplé par les cochons de la maison et par ceux des maisons voisines qui y dormaient pendant la nuit.

L'ameublement consistait en un lit de camp, une table boiteuse et un tabouret de bois. Il régnait dans cette chambre, malgré le minuscule poêle constamment allumé, une température glaciale qui raidissait les doigts de l'écrivain. Hélas, le bateau pour la Turquie n'est pas là, personne ne peut dire si et quand il y en

aura. C'est l'Orient : il faut attendre, dans ce port, le long la côte est de la mer Noire.

Poti était le centre du commerce d'esclaves, et jusqu'en 1829, date où les Russes avaient mis fin à la traite, la ville était riche et prospère de ce négoce infâme. La traite terminée, le port était devenu un désert, aucun bateau ne venait plus commercer à Poti, et ce fut la débâcle économique. Maintenant la ville est presque vide, la plupart de ses habitants sont partis ailleurs.

En témoignage de la traite et de l'opulence coupable tirée du négoce de la chair humaine, restent les gigantesques cabanons en dur, utilisés pour le stockage de milliers d'esclaves, maintenant en ruine, habités par des milliers de pigeons sales et squelettiques. « Des rats qui volent... » pense Alexandre.

Des tumulus s'érigent face à la mer grise et étale, tout au long des quais. Ils sont semblables à des autels, et Dumas en est curieux. Finalement il croise un vieux marin, qui baragouine un peu d'anglais, et éclaircit le mystère.

Ces tertres, dressés à même les quais, sont les élévations de la honte, là où l'on faisait monter les êtres humains à vendre, pour exhiber la marchandise mise à nu, femmes, enfants, hommes dans le but que les acheteurs puissent juger de l'article et le palper avant les enchères.

Au nom de la sainte église orthodoxe un prêtre baptisait les païens avant la vente pour quelques pièce de monnaie.

De ces ruines se dégage une inénarrable tristesse, le triste sillage de la misère et de l'angoisse vécues, que les destins atroces tracent sur leur passage et qui imprègne toute chose.

Une vision de la scène traverse l'esprit de l'écrivain et le fait frissonner d'horreur.

Il se détourne du port, de ces quais qui figurent les mâchoires de l'enfer, dont les dents, rongés par le gel et la mer sont réduites à chicots.

L'écrivain n'a pas un sou vaillant. Il a tout gaspillé à Tbilissi la charmante, puis au du voyage pour Poti. Heureusement pour lui les gens, bien que pauvres, sont hospitaliers avec cet étrange géant nègre, aux cheveux crépus. Dumas travaille à ses récits, entouré par un pays enneigé, emmitouflé dans des couvertures rapiécées, grelottant et buvant des litres de thé bouillant pour se réchauffer.

Ironie du sort : il sait que ce pays est celui de la Déesse Mère, la Mère des Dieux et de la Création : Cybèle, l'une des grandes déesses de l'Antiquité au Proche-Orient.

“*C'est ma belle mère*”, songe Alexandre, en se souvenant qu'à Rome, elle était vénérée sous le nom de : « *Ida Mater* », qu'il traduit « *la mère d'Ida* ».

Et la belle mère, qui le trouve trop gras, le met au régime.

Son régime géorgien est composé de « *badrijani nigvzit* » aubergines à l'huile d'olive, de « *koutchmatchi* » viscères de porc bouillies au safran, et surtout de « *khat Chapour* » pain au fromage fondant, des plats qu'il peut se permettre

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

d'acheter ou qu'on lui donne. Il n'aime pas du tout cela, par caprice de gourmet français plus que par goût ; donc il en mange parcimonieusement.

Il n'est pas question pour lui de se consoler avec la « *tchatcha* », l'eau de vie nationale à 80°, elle est trop chère pour lui. Les Russes, lors de l'occupation de Paris engendrée par le désastre napoléonien, avaient mis à la mode, dans le langage populaire parisien, le mot « *tchatcher* », qui signifiait à la fois boire et discuter.

A Poti, personne ne parle français, ni anglais. Son voisin est taciturne et réservé, et c'est à peine s'il le salue d'un mouvement de la tête quand il le croise. Dans cette solitude et ce dénouement, Alexandre perdra vingt kilos, et retrouvera - presque - la silhouette de ses vingt ans. Mais il n'a cure de l'esthétique, il donnerait son bras droit pour « *causer* » en français, autour d'un repas gastronomique, si possible avec un chapelet de jolies femmes admiratives qui lui sourient, comme à Paris.

Ce n'est pas le cas.

Bien que compatissantes et courtoises, les dames géorgiennes n'éprouvent aucun désir pour le nègre aux cheveux frisés, ni riche ni connu, qui vit d'aumônes.

Elles ressentent seulement de la pitié.

Le pauvre Alexandre est ainsi frustré dans tous ses domaines de prédilection.

Enfin, en février, un bateau arrive.

Il vend son manteau et ses bottes, paie son billet et, grelottant dans des vieilles babouches, il embarque avec joie pour Constantinople et la France. A bord, une surprise : son voisin de chambre, qui pendant tout le séjour a Poti ne lui a pas adressé la parole, se révèle disert, et, en parlant un français parfait, il présente ses excuses à Alexandre, l'invite à sa table et lui explique les raisons de sa réserve.

L'homme est un historien, et sa vision de l'histoire l'a fait mettre au ban de ses compatriotes.

« C'est à cause de l'esclavage » dit il.

L'écrivain dresse l'oreille.

Le Georgien se présente : « Koutaïssi Chevardnadzé. »

« Alexandre Dumas. »

« Je suis féru de l'histoire de mon pays. L'historien doit chercher la vérité et le fait est que la noblesse géorgienne a systématiquement capturé et vendu ses propres frères d'ethnie, ses coreligionnaires, aux infidèles Turcs et Persans ... »

« De tels propos n'ont pas du vous faire que des amis ... »

« Oh, que non ! Mon travail d'historien est apparu comme un élément perturbateur de la vision idyllique de l'histoire classique Georgienne, faite de pages célébrant la « *résistance héroïque aux envahisseurs* ».

« Mais la traite était une habitude généralisée ? »

« Hélas oui. Au point que lorsque ce phénomène est abordé, on s'efforce de l'imputer aux montagnards Daghestanais, razziant la Géorgie à la recherche de captifs, or que la responsabilité des chasseurs et vendeurs d'esclaves Géorgiens est volontairement minimisée, voire occultée... »

« Je comprends... »

« Les Géorgiens gagnaient beaucoup d'argent avec la traite. Mais par la suite la honte et la peur d'être assimilés aux esclavagistes professionnels, vivant de ce commerce, ont rendu ce sujet politiquement incorrect, y compris chez les chercheurs et les intellectuels. L'emphase que j'ai mise sur cette question épineuse du vil commerce d'esclaves avec l'Empire ottoman, de son importance dans la formation de l'état géorgien, n'a pas de précédent. Elle a été perçue comme une provocation blasphématoire par les conformistes, les nationalistes et par tous ceux dont la fortune a été bâtie par ce moyen, mais ils ne veulent pas que cela se sache. »

« Je le conçois aisément ! »

« Cet aspect de l'économie politique m'est apparu important vis à vis des rapports de forces entre l'aristocratie guerrière et les pouvoirs absolutistes royaux. Le commerce des esclaves était la pierre d'achoppement entre les uns et les autres. »

« En quoi s'opposaient - ils ? »

« Les partisans de l'absolutisme tentaient d'interdire la traite, tandis que les féodaux trouvaient en ce commerce, qui autorisait les jeux d'alliances instables et l'argent facile, la garantie de leur indépendance... »

« Et les acheteurs ? »

« Les puissances impériales musulmanes ont toujours été des défenseurs de la traite. Ils ont exigé sa perpétuation dans tous les traités officiels conclus avec les royaumes géorgiens. Les intérêts des seigneurs géorgiens et ceux de la Perse et de la Turquie s'accordaient dans le commerce des captifs, rendant l'absolutisme impossible... »

« Les Turcs étaient des grands consommateurs d'esclaves ? »

« Oui, mais leur destination était différente. Tous les états du Moyen Orient la Perse, l'Égypte pré - ottoman, la Méditerranée musulmane importaient des esclaves Caucasiens... »

« Pour en faire quoi ? »

« Dans le but d'en faire des soldats ou des bureaucrates, comme les Mamelouks. Ces derniers esclaves y ont eu recours eux - mêmes, plus tardivement, mais d'une façon plus intensive. Les esclaves achetaient des esclaves, et ainsi de nombreux Géorgiens et Circassiens, les Caucasiens du nord ouest, sont devenus « *Ottomans* », en accédant à des postes de responsabilité à caractère militaire... »

« Voilà une sorte d'esclavage étonnant... »

« N'est ce pas ? Ils devenaient *pachas, seraskers, janissaires*, ils occupaient

même des places importantes dans l'administration judiciaire, comme celles de *qadi*, *vizir*, ou ils étaient liées au service du Palais et du harem, moyennant le sacrifice de leurs outils de reproduction. À la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle, le nombre de *gouls*, issus du Caucase Georgien, a encore augmenté. »

« Et pour quelle raison ? »

« La cooptation. Chaque Mamelouk accédant à des postes de responsabilité élevés s'empressait de recruter ses fidèles parmi les Mamelouks plus jeunes. Souvent ils achetaient des garçons très jeunes au pays. Ainsi, ils perpétuaient la reproduction de la caste. Les Caucasiens occupaient le troisième rang des acquisitions, après les Albanais et les Bosniaques, au regard du nombre de grands vizirs du XVII<sup>ème</sup> siècle, tandis qu'au XVIII<sup>ème</sup> et au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, ils ont gagné la seconde position. »

« Et cela vous a valu des ennuis ? »

« Certes. Le rôle du commerce des esclaves dans l'histoire géorgienne est considéré comme un sujet tabou. L'argent qu'il a engendré, est caché, ignoré. Parce qu'il porte un coup dur à la fierté nationale d'un peuple se voulant hautement civilisé et raffiné, surtout par rapport à ses voisins immédiats... »

« C'est donc la raison de votre réserve ? »

« Oui. J'ai donné un faux nom à l'épicier, car j'étais recherché par des nationalistes et des religieux fanatiques qui voulaient ma peau, mais aussi par des agents de l'état, dont le but était le même... »

« Et vous allez où, comme ça ? »

« En Grèce, je crois... »

« Et pourquoi ne viendriez vous pas à Paris ? Je pourrais publier vos écrits... »

« Je ne voudrais pas vous procurer des ennuis... »

Alexandre secoue la tête en silence. Toujours la plaie de la traite, qui sème horreur, haine et malheur autour d'elle. Dumas se fait un devoir de lutter contre l'esclavage et son idéologie.

« Venez. Les ennuis, ça me connaît déjà... »

« Merci. Vous êtes un homme de bien. Ca ne m'étonne pas d'un Français. D'ailleurs c'est un Français, officier dans l'armée Russe, qui a réglé leur compte aux marchands d'esclaves de Poti. Un diable d'homme aux cheveux roux, d'une impitoyable sévérité envers ces commerçants. En plein hiver, il les a tous emprisonnés et enchaînés dans un bateau de transport d'esclaves, au large du port. Nus. Il les a laissés là une semaine, sans feu, ni eau, ni vivres. Pas un de ces chiens immondes n'a survécu à ce traitement.»

« Singulier. Très cruel, même s'ils avaient mérité leur sort. Vous connaissez le nom de ce justicier ? »

« Sobek. »

Alexandre croit avoir mal entendu.

« Comment dites-vous ? »

L'autre épelle :

« S.O.B.E.K ».

L'hiver a été terrible, Alexandre en a souffert, mais il est content : la moisson littéraire russe est abondante. La chance lui souriait à nouveau : à Nijni Novgorod il a rencontré un nommé Bestuchev.

Il s'agit d'un auteur prolifique, qui a déjà publié plusieurs romans sous le pseudonyme de Marlinsky, un faux nom adopté pour ne pas avoir d'ennuis avec la censure tsariste tatillonne.

Bestuchev - Marlinsky connaît Dumas et ses œuvres.

Aussitôt vu aussitôt pris : la renommée de Dumas est une garantie, l'écrivain russe parle français, et se voit déjà à Paris, publier dans le journal de Dumas sous une pluie d'or.

Mais : « *Chacun prend son bien où il le trouve* », telle est la devise d'Alexandre. En faisant miroiter la publication des œuvres écrites par Bestuchev - Marlinsky en France, Alexandre obtiendra qu'il traduise ses romans en français. Les traductions sont maladroites, mais qu'importe ? À son retour à Paris il en fera des « *adaptations* ».

En réalité il s'agit de pillages purs et simples, retouchés et publiés sous les titres de : « *La boule de neige* », « *Jane* », « *Princesse Flora* ».

A Poti il a dû les travailler nuit et jour, pour tromper la faim.

Le thé et la faim étant des puissants aiguillons à son labeur, les traductions malhabiles

sont devenues des beaux textes.

En plus, il écrit lui même : « *Le Caucase* », « *De Paris a Astrakhan* ». Et surtout il rédige : « *Sultanetta* », dont le romantisme oriental échevelé, fastueux et dépayant, aura le plus grand succès en France.

Il s'agit d'une histoire, larmoyante au possible, qui se passe au mois de mai 1819. C'est une sorte de *Roméo et Juliette* caucasien, donc en plus cruel, correspondant bien aux mœurs que Koutaïssi Chevardnadzé lui a si bien décrites.

Le jeune Ammalet - Beg est un propagandiste coranique.

Il sillonne le Caucase pour inciter les habitants musulmans à se révolter contre les Russes, les occupants du pays, qui sont orthodoxes.

Il est appréhendé par un officier russe. Ammalet le tue.

Les Russes le recherchent, il est obligé de se cacher et de fuir. Il arrive à se réfugier dans les montagnes, sous le Chôta Moustavéli, chez Ackmet Khan, le chef d'une tribu de rudes montagnards. Sultanetta, la fille d'Ackmet-khan, est une jeune fille d'une grande beauté. Les deux jeunes gens tombent éperdument amoureux l'un de l'autre.

Mais la guerre sépare les amoureux. Ammalet-beg se bat aux côtés des

montagnards, descendus dans la plaine pour attaquer les Russes.

Les Russes les encerclent rapidement. Après une résistance héroïque, presque tous sont tués. Les Tchétchènes survivants, dont Ammalet-beg, sont faits prisonniers et condamnés à mort. Ammalet-beg est sauvé par un jeune colonel russe, Verkovsky, qui ému par sa beauté, le prend en affection.

Pour lui sauver la vie, il en fera son serviteur.

Ammalet-beg vit et se désespère de ne plus voir sa bien aimée, réfugiée avec son père dans la montagne.

Puis, on lui apprend que Sultanetta ne mange plus, et se meurt de solitude et de manque d'amour. Alors Ammalet-beg se jette aux pieds de Verkovsky et par une émouvante supplication, obtient la permission de se rendre au chevet de Sultanetta. Il donne sa parole qu'il reviendra, et qu'il ne s'absentera pas plus d'un mois.

Verkovsky le laisse partir.

Ammalet-beg, par la force de son amour et de ses soins, ramène le désir de vivre chez la femme qu'il aime. Mais de nouvelles difficultés attendent les amoureux.

Le père de Sultanetta refuse que sa fille épouse Ammalet- Beg. Comment ?

Donner sa fille à un ami des Russes ? Un homme qui non seulement n'a pas été exécuté comme les autres tchétchènes, mais qui jouit de privilèges de la part de l'envahisseur et se promène à son aise entre les deux camps adverses ? Un agent double ?

Il décrète qu'il ne donnera sa fille en mariage qu'à celui qui aura tué le colonel Verkovsky. Partagé entre son honneur, la reconnaissance qu'il doit à son sauveur et l'amour pour Sultanetta, Ammalet-beg hésite longtemps.

Ackmet-khan répand des fausses rumeurs pour faire croire à Ammalet-beg une trahison que les Russes vont perpétrer contre lui. Ammalet-beg tue alors le colonel Verkovsky et apporte sa tête aux pieds du khan, qui le maudit comme traître de son ami, et qui trahit un ami n'est pas digne de confiance. Ammalet-beg comprend que Ackmet-khan est jaloux de son amour pour Sultanetta. Alors il le frappe sauvagement avec la tête de Verkovsky et le tue.

Horriifiée, Sultanetta le chasse.

Ammalet, désespéré et poursuivi par le remords, disparaît.

Ce n'est qu'en 1828 que l'on assistera à sa mort sur un champ de bataille, se battant aux cotés des Turcs contre les Russes.

Le voyage a donc été très profitable du point de vue littéraire, les romans caucasiens de Dumas sont passionnants, leur cadre oriental, fait de cruauté et de sauvagerie extrêmes, est dépayasant.

Rédiger est beaucoup plus fatiguant que d'avoir Maquet sous ses ordres, mais c'est plus distrayant aussi.

Hélas, le froid effroyable et humide de l'est a réveillé les rhumatismes de Dumas, il est épuisé. Mais rentré en France, il se défoule et donne un grand

banquet de quatre cent couverts, pour fêter son retour à Paris.

Une nuit passée à manger et boire a presque tué son organisme affaibli. On dirait qu'il va en mourir. Mais après une dizaine de jours, le voilà à nouveau sur pied.

## CHAPITRE 9 L'AMIRAL

Dumas descend à Marseille, accompagné de sa dernière conquête Émilie Cordier, qu'il surnomme « *l'amiral* ».

Émilie est une jeune femme exceptionnelle, une navigatrice qui connaît la mer. Elle fait la leçon à Alexandre. Elle lui écrit :

*« Seul le marin qui conduit un petit bateau comme le notre est digne de son nom. Car il sait, il doit savoir ce qu'il convient de faire pour que le vent transporte son bateau d'un point à un autre.*

*Toi Alexandre, tu dois apprendre à connaître l'action des marées, la direction des courants, les zones à remous.*

*Avoir devant les yeux du souvenir, toutes les balises qui marquent les chenaux, le passage d'une barre, les rochers affleurant. Et évidemment connaître les signaux lumineux ou donnés avec les drapeaux, de jour et de nuit. Ils doivent t'être familiers comme ta figure, quand tu te rases. Tu seras circonspect dans l'appréciation du temps qu'il fait ou qu'il fera, sous peine de graves déconvenues. Tu seras prudent.*

*Ta vie en dépend. En somme, c'est la même chose qu'avec une femme. Pour être heureux avec elle, il te faut la connaître à fond. Avec tendresse, tu observeras les qualités de ton bateau, sa personnalité, les défauts.*

*Les femmes et les bateaux sont tous différents, mais en cela se ressemblent : tu dois savoir les manier avec douceur, les faire passer d'une amure à l'autre, sans briser leur élan.*

*Ne pas lui demander l'impossible. Il est nécessaire de naviguer toujours à l'allure qui représente le moins de fatigue pour le bateau et son gréement...*

*Tu en riras, mais je te l'assure : le bateau le sent.*

*Et si tu te conduis ainsi avec les femmes, ce sera tout en ton honneur...»*

Il fallait moins que ça pour exciter Dumas.

Il arrive à Marseille avec son *amiral*. Un nouveau rêve d'enfant l'habite : devenir capitaine d'un bateau.

Il va commander à un armateur une goélette et à son bord il réalisera ce désir enfantin. Mais l'armateur, pour des raisons d'économie, fait construire la goélette en Grèce, dans les chantiers du port de Syros, à Hermopolis Syra.

Le temps passe et ce n'est qu'au milieu de l'hiver 1860 que Dumas et Émilie Cordier réceptionnent le bâtiment, une petite merveille toute en acajou et en

érable, coque doublée de cuivre, dans le port de Marseille.

Ils le baptisent : « *Emma* », en hommage à lady Hamilton, la maîtresse de Horatio Nelson, dont le visage, dans les tableaux de Romney, ressemble à s'y méprendre au visage d'Émile.

Pendant ce laps de temps une brillante étoile monte dans le ciel politique d'Europe.

Le nom du général Garibaldi, est dans toutes les bouches. Ses faits et gestes nourrissent toutes les conversations politiques.

Un révolutionnaire au service d'un roi ? Ou un mercenaire ayant trouvé un employeur pour un chantier de guerre très étendu et rentable?

Dumas est fasciné.

Il se rend à Turin pour rencontrer cet homme, condamné à mort en Italie par contumace, car déserteur de la Marine. Il se fait appeler : « *Joseph Pane* », nom factice pris par Garibaldi pour se protéger de la police et des assassins dépêchés par ses nombreux et puissants adversaires, le reçoit à bras ouverts.

Entre les deux hommes, c'est le coup de foudre.

L'écrivain reste quelques semaines auprès de Giuseppe.

De la part d'Alexandre ce n'est pas entièrement désintéressé. « *On prends son bien où on le trouve* » est toujours d'actualité. Donc au cours de cette hospitalité Dumas recueille les matériaux qui lui permettront l'écriture des : « *Mémoires de Garibaldi* », récit hagiographique des aventures et des prouesses du condottiere en Amérique du Sud.

Mais il n'y a pas que l'intérêt. L'écrivain est vraiment séduit. Après avoir été le chouchou d'un roi, le voilà à tu et à toi avec un héros. Révolutionnaire ? Peut être, en tous cas général comme feu papa ! Eh oui, cet homme lui rappelle son père par sa bravoure, au point que l'écrivain va lui faire un cadeau très coûteux, par pur hasard.

Émilie Cordier est bilingue et parle aussi bien anglais que français.

Elle connaît personnellement Richard Rush ambassadeur USA à Paris, et c'est tout naturellement qu'au cours d'un diner avec Dumas les deux hommes viennent à parler de chasse, puis des armes de guerre.

« Vous êtes écrivain, mais vous vous intéressez aux armes... »

« Mon père était général, je suppose qu'il m'a influencé... »

« Avez-vous entendu parler du *Volcanic Repeating Rifle* ? »

« J'avoue que non... »

« C'est une arme qui peut tirer seize cartouches en dix secondes... »

« Quoi ? Dix secondes ? Vous - vous moquez de moi ? »

Rush est ravi d'avoir réussi à étonner l'écrivain.

« Pas du tout. Si vous le voulez bien, on demande aux dames la permission de s'absenter quelques instants... »

La permission accordée, les deux hommes descendent à la cave, aménagée

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

comme une salle de tir. Au fond, une statue en plomb, peinte en blanc, figure la cible.

« Vous n'avez pas de problèmes de voisinage pour le bruit ? »

« C'est un immeuble du quinzième siècle, nous sommes dans les oubliettes, les parois sont très épaisses, on n'entend rien à l'extérieur. »

Rush ouvre un placard et en sort le fusil.

« Monsieur Dumas, voulez-vous avoir la gentillesse de compter jusqu'à 10 à mon signal ? »

« Allez - y. »

L'ambassadeur d'Amérique épaula le fusil.

« Prêt, monsieur Dumas. »

« Feux. Un... »

Un roulement de tonnerre assourdit Alexandre, le fusil crache feu et plomb sans interruption, en une sorte de détonation continue.

« ...dix.»

« Et voilà. Venez compter les impacts... »

A travers la fumée, Dumas compte bien les seize impacts qui ont ébréché la peinture de la cible.

« C'est stupéfiant... »

Ils remontent les escaliers pour rejoindre les dames, et une idée traverse soudainement l'esprit d'Alexandre ; mais avant qu'il puisse l'exprimer, Rush dit :

« N'est - ce pas ? Si vous voulez rencontrer ceux qui l'ont inventé, le hasard fait qu'ils se trouvent actuellement de passage à Paris pour affaires... »

C'est la chance.

Dumas prends le temps de choisir ceux qui vont l'accompagner dans son voyage, et escorté de son équipage le voilà, par un beau jour de mai, parti prendre la mer à bord de sa goélette,

l' « *Emma* ».

La goélette est bien lestée. Dix caisses, qui contiennent des merveilles : 300 fusils « *Volcanic Repeating Rifle* » que Horace Smith et Daniel B.Wesson avaient apporté pour les vendre à l'armée française.

Mais Camille Alphonse Trézel, le Ministre de la Guerre, est un officier borgne et boiteux, à la suite de blessures de guerre, extrêmement conservateur et constipé.

Cette nouvelle arme, le *nec plus ultra* des carabines, ne lui plaît pas. L'armée française est déjà équipée d'une dizaine de modèles de fusils différents, cela pose continûment des problèmes d'intendance. Ajouter une autre marque ne ferait qu'augmenter la confusion. Donc il refuse le marché. Alexandre en revanche en fait son bonheur, et paie rubis sur l'ongle. Les caisses viennent d'arriver des États Unis, avec cent mille cartouches. Ces fusils sont supérieurs à

tout ce qui existe dans le monde des armes de guerre, ils ne se chargent pas par la gueule.

Un levier de sous-garde permet la répétition manuelle du tir au rythme de seize coups toutes les dix secondes.

Tous les autres fusils existants se rechargent en raison d'un coup chaque 2/3 minutes.

Un homme en possession d'une telle arme peut arroser de plomb ses adversaires, seize fois avant de devoir, en dix secondes au maximum. A lui seul le *Volcanic Repeating Rifle* vaut un peloton d'exécution.

À côté de ces merveilles guerrières sont entreposées une caisse contenant 300 chemises rouges, et une autre contenant 100 bouteilles de champagne.

Dumas rejoint Garibaldi à Palerme et le salue d'un bizarre lapsus :

« Bonjour Giuseppe, je t'ai apporté Sekhmet... »

« Cosa dici Alessandro ? Cosa é Sekhmet ? »

« Excuse-moi, je voulais dire Pallas Athéna, la déesse de la victoire... »

L'avalanche de feu issue des fusils *Volcanic Repeating Rifle* permet aux garibaldiens de semer la terreur et la destruction chez des adversaires, empâtés dans le chargement de leurs vieilles pétoires, et dont les salves sont distancées de trois minutes, soit le temps de les recharger.

Avec ce cadeau Dumas a pris la première place parmi les amis et supporters de Garibaldi, en haut du pavé.

Et il goûte à la joie enivrante de la vengeance, en participant activement à la chute du roi de Naples, François II, l'empoisonneur de son père.

Il se défoule sur la race honnie des Bourbons, ceux - mêmes qui, lors de la détention à Naples du père d'Alexandre, ont essayé de l'empoisonner à l'arsenic, et avec la même joie qu'il éprouve lorsqu'il séduit une nouvelle femme qu'il fonce sur les troupes ennemies, son *Volcanic Repeating Rifle* tonnant à la main.

Garibaldi et Dumas font une entrée triomphale à Naples.

En récompense des fusils, des munitions, des chemises, du champagne et de la victoire, Garibaldi nomme Alexandre directeur des Musées et Fouilles de l'ex - royaume.

Dumas ne peut s'empêcher de fonder un journal, « *l'Indipendente* » dont le but est d'extirper la mauvaise herbe idéologique que les Bourbons ont laissée derrière eux et d'en mater les alliés, les nobles, les prêtres et la mafia locale, la camorra.

Garibaldi parti, le référendum du rattachement du royaume des Deux-Siciles au royaume d'Italie gagné, Dumas poursuit sa lutte. La contre-révolution, les prêtres et la camorra travaillent la main dans la main pour rétablir les ténèbres de l'obscurantisme. Il faut dénoncer au peuple ces turpitudes. Le triomphe apporte à Alexandre une créativité inouïe.

Il écrit, en même temps, sa monumentale histoire : « *Les Bourbons de Naples* », un roman : « *La San Felice* » pamphlet anti-Bourbon et hymne à la première République Française.

Mais la droite, en connivence avec « *la camorra* » arrive à monter une cabale contre « *l'étranger* », le « *nègre* », « *le français* » et l'oblige à quitter son poste. Dumas rentre en France. Fort du succès politique de « *La San Felice* », Dumas tente la reconquête de Paris.

Mais les temps ont changé.

Hélas, ses entreprises journalistiques y font long feu, et ni « *Les Nouvelles* », ni « *Le Mousquetaire* » rebaptisé « *Le D'Artagnan* » ne marchent.

Alors sa créativité chute.

Il peine à écrire et même à suivre le rythme de publication de ses feuilletons, dont il achève difficilement les livraisons.

Il met quand même au monde : « *René Besson* », « *Le Comte de Moret* », « *Hector de Sainte-Hermine* ».

Mais le cœur n'y est pas, ce n'est plus un joyeux jaillissement de fantaisie déchainée, c'est du travail.

Émilie Cordier, est une actrice de vingt ans à la recherche d'un rôle. Dumas l'engage, l'installe chez lui.

Très vite elle est enceinte. Dumas devient indifférent. Émilie est vexée. Elle accouchera chez ses parents d'une petite fille, Michaëla. Dumas, qui n'aime pas pouponner, part pour Naples. Après avoir placé son bébé en nourrice, en mai, Émilie vient l'y retrouver. Mais ça ne marche plus entre eux.

Elle lui écrit alors : « *Je te pardonne. Il est arrivé dans notre vie un accident, voilà tout. Cet accident n'a pas tué mon amour. Je t'aime tout autant, seulement je t'aime à la façon dont j'aimerais une chose perdue, une chose morte, une ombre* ».

La rupture définitive sera consommée dans la foulée.

Émilie remontera sur scène, rencontrera un Edwards qu'elle épousera et dont elle aura cinq enfants. Pourtant lorsque en décembre 1870, elle apprendra la mort d'Alexandre, elle vêtira de noir sa fille Michaëla.

En décembre 1864, George Sand le voyant se morfondre, lui donne une riche idée, celle des : « *Causeries sur Eugène Delacroix* ».

Dumas suit le conseil de sa muse. Cette activité engendre en lui un sursaut d'énergie. Les : « *Causeries sur Eugène Delacroix* » devient un grand succès international, qui lui permet de parcourir la France entière, puis l'étranger, la Belgique et l'Autriche.

Il mêle à ce thème, au cours des conférences qu'il donne, des épisodes de sa vie, fait le pitre à bâtons rompus, se fait mousser, s'amuse, on l'adore.

C'est du Dumas à cent pour cent.

1867 ! Une année qui lui apparaît sous la forme d'une fontaine jaillissante, un

sursaut de jeunesse. Il est heureux car, dans quelques jours à peine l'Académie Française va finalement l'accueillir en son sein, grâce à Victor Hugo qui a fait des pieds et des mains, assiégé toutes ses connaissances pour obtenir ce bon résultat.

Dumas fête cette bonne nouvelle en s'offrant et invitant Victor à un déjeuner, dont le menu sera copie conforme du menu « *des trois Empereurs* » à savoir, en entrée :

potage Impératrice, soufflés à la reine, filets de sole à la vénitienne  
escalopes de turbot au gratin, selle de mouton purée bretonne, poulets à la portugaise, pâté chaud de cailles, homard à la parisienne, sorbets au vin.

Après avoir goûté à cette entrée en matière, Dumas et Hugo attaquent vaillamment le corps du dîner : ortolans sur canapé, aubergines à l'espagnole, asperges en branche, cassolette princesse.

Une bombe glacée clôture les heures béates, au cours desquelles se déroule le déjeuner, met censé aider la digestion.

Les boissons qui accompagnent les plats mangés par Alexandre et Victor sont à la hauteur. Dans le désordre : madère *retour des Indes*, vieilli et bonifié en mer, puis xérès de 1821, château Yquem 1847, champagne Crystal Roederer, Chambertin 1846, Margaux 1847, Château Latour de la même année, Château Lafite 1848. La même sélection de grands crus qui avait permis à l'œnologue Claudius Burdel de devenir l'acheteur en vins officiel de trois grandes cours d'Europe, à la suite du « *dîner des trois empereurs* » du Café Anglais. À seize heures, une sieste digestive est la bienvenue.

Car le soir même, à 21 heures Dumas va au théâtre, assister à une pièce dont tout Paris parle. La scène est occupée par une femme au corps couleur d'albâtre, entièrement nue et assujettie par des robustes liens à un pur sang noir comme jais.

L'actrice déclame de sa voix aux accents purs le monologue de : « *Mazeppa* ». Un poème romantique que Byron a écrit en 1819, inspiré par la légende d'Ivan Mazeppa (1639-1709), hetman des cosaques et héros national ukrainien du XVII<sup>e</sup> siècle.

L'histoire est banale : Ivan Mazeppa, alors qu'il s'était rendu à la cour du roi de Pologne, noue une relation adultérine avec la jeune comtesse Térésa, mariée à un homme bien plus âgé qu'elle.

Le mari les surprend en flagrant délit d'adultère.

Ses soldats s'emparent de Mazeppa, le déshabillent et lorsqu'il est nu, l'enduisent de goudron. Puis ils l'attachent sur le dos d'un cheval sauvage qu'on fouette, et qui, d'un galop éperdu, emporte le malheureux hetman dans l'immensité de la steppe ukrainienne, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Le héros, interprété par Adah Isaacs Menken, clame son chagrin, ses regrets.

Elle n'a pas voulu peindre son corps en noir pour figurer le goudron, le contraste

entre la robe noire du cheval et sa peau d'albâtre le suggère, et il n'en est que plus suggestif.

Elle n'a pas craint de se faire attacher sur le dos du fougueux pur sang noir. Le destrier galope et bave, en décrivant inlassablement un cercle qui occupe toute la largeur de la scène. On a garni les bois des planches d'une épaisse couche de tapis, pour que le bruit des sabots ne couvre pas la voix de l'interprète. Elle s'élève, cristalline, dans le silence abasourdi d'un public envoûté.

À chaque représentation un moniteur d'équitation et deux garçons d'écurie sont présents en coulisses, pour faire face à tout incident.

Adah Isaacs Menken, actrice, écrivaine et poétesse américaine, grâce à cette création, est devenue mondialement célèbre.

C'est une femme novatrice : pour la première fois dans l'histoire du théâtre une actrice joue non seulement un rôle masculin, mais le fait entièrement nue, pendant une heure et demie, tout au long de la durée du spectacle.

Devant un public médusé elle crie, chuchote et pleure le monologue de Mazeppa, qui lamente son désespoir et dit comment il en est arrivé à ce destin funeste par la passion amour.

Il s'agit d'un chef d'œuvre du romantisme, un dire absolu, clinquant et excessif, mais bouleversant à souhait.

Dans la salle de nombreux spectateurs, émus, sanglotent. Même Dumas en a les larmes aux yeux. Le spectacle est à ce point réussi, qu'Alexandre ne peut s'empêcher d'éprouver une pointe de jalousie.

Mais il ne peut nier ni le grand talent, ni la vaillance de l'interprète, et l'émotion qu'elle suscite.

Malgré cela, précédé par un bouquet de neuf cent quatre vingt dix neuf roses rouges, c'est sidéré et ému que, à la fin de la représentation, il va rendre hommage à l'artiste, dans sa loge.

Le géant pose le genou à terre devant la frêle Adah et lui dit, les larmes aux yeux :

« Madame, vous êtes celle qui a su le mieux incarner l'esprit du romantisme dans notre monde... En choisissant de donner vie à ce poème, vous avez réuni l'histoire, la nostalgie, le goût pour la solitude, la passion, la nature, la spiritualité, le courage et ce désir de fuite qui nous habite tous... Soyez-en remerciée... »

Un prodige survient alors.

Les deux moitiés d'un même être se rejoignent.

Un double étrange se révèle, fait d'âges et de sexes opposés, mais qui partagent une même libre folie créatrice.

Quelque chose de nouveau prend forme et naît au monde.

En quelques minutes, tels des marcheurs assoiffés, perdus dans le désert qui assiste enchantés au miraculeux jaillissement d'une source, les deux *alter ego* se

désaltèrent l'un de l'autre.

Ils se reconnaissent, s'apprécient, échangent instantanément le bien rare de l'affection et de l'admiration partagées et sincères. Ils partent du théâtre ensemble, bras dessus bras dessous, comme s'ils se connaissaient depuis toujours.

« Je vous ferai livrer chaque soir neuf cent quatre-vingt dix neuf roses. » lui dit-il, d'une voix mal assurée.

« Et pourquoi 999 roses ? » demande Adah, son visage s'éclairant de son irrésistible sourire de petite fille espiègle.

« Parce que j'en garderai une par devers moi à chaque fois... »

Elle fait la moue.

« Vous en garderez une ? Et à quel titre, Monsieur ? »

« A double titre : pour respecter la règle du nombre impair, mais surtout pour me remercier, Madame... »

« Vous - vous remerciez vous-même ? C'est... inhabituel. Mais pourquoi vous remercier, au juste ? »

« Pour avoir eu la superbe idée de venir voir votre spectacle. Merci Alexandre ! » Il se serre la main. Adah rit, et d'emblée elle le tutoie.

« Mais tu ne viendras pas chaque soir... »

«Que si, que si ! Fi à qui m'en empêchera ! J'ai déjà loué une loge pour toute la durée des représentations, comme ceci je pourrais te contempler à mon aise, pendant toutes ces soirées... »

Elle rit, elle est adorable, elle est comblée.

Alexandre est ému de tendresse, emporté d'amour, transparent au bonheur qui l'envahit.

Adah est née hier, trente trois ans à peine, mais elle aime dire à qui veut l'entendre : « *J'ai goûté à mon âge plus de vies que la plupart des femmes en cent ans* ». Cela doit être vrai car Walt Whitman, Alger Swinburne, Charles Dickens, ses trois maris et bien d'autres pourraient témoigner de la vérité de ses propos.

Nul ne le sait, mais elle a raison de vivre comme elle vit, car sa vie sera brève.

En mars 1867 le photographe Liebert, qui a connu Adah aux États Unis, convainc les deux amoureux de se laisser photographier ensemble. Liebert, qui a commencé sa carrière de photographe aux États-Unis en 1854, est arrivé à Paris en 1863, et il est devenu rapidement connu pour ses prises de vue. Dans son studio du 81, rue Saint-Lazare, il portraite Dumas et Adah à loisir, dans des poses où le fleuve d'affection qui coule tumultueux entre la jeune fille et le grand-père apparaît au grand jour.

Elles sont terriblement émouvantes.

Hélas, Liebert les met en vente. L'Académie Française les découvre.

La faction ennemie de Dumas chrétienne intégriste, au sein de l'institution, fait sa scandalisée. Cette

affection exhibée est de la pornographie !

Elle en prend prétexte pour refuser l'entrée à Dumas.

« Vous avez un commentaire, Maître ? » demande un journaliste à Dumas.

« Le voilà : je serais dans l'excellente compagnie de Descartes, Molière, Pascal, La Rochefoucauld, Rousseau, Diderot, Balzac, Beaumarchais, André Chénier, Gauthier, Flaubert, Stendhal, Nerval... »

« Mais encore, Maître ? »

« Que ces vieux cons aillent se faire foutre, ça les déniaisera. Quant' à moi, je suis heureux. »

Victor Hugo, qui en est, lui écrira un billet :

« *Merci pour l'augure, je vois que tu connais mon point faible...* »

Dumas profite de ce refus d'admission pour faire de la publicité à Adah et à son spectacle. On joue les prolongations.

Le marché noir flambe, les spectateurs payent des sommes folles pour obtenir un ticket d'entrée.

Pour faire bonne mesure, le 26 avril Dumas organise, au Tribunal, l'évènement juridique et mondain de la saison : le procès Dumas - Liebert. Devant un tout Paris émoustillé, friand de scandales croustillants, Dumas demande aux juges le retrait des photos, mais il est débouté. Qu'à cela ne tienne !

Pour un surcroît de publicité, en mai, il fait appel et propose publiquement, en pleine audience, de racheter les photos pour une somme pharamineuse : cent francs or pour chaque négatif.

Le tribunal s'émeut de cette offre généreuse et défend à Liebert, à partir du jour du jugement, de commercialiser les photos.

Celles déjà en circulation se monnaieront à prix d'or. Et Alexandre en a un bon paquet dans ses tiroirs.

Dumas gâte autant que faire se peut sa petite fille artiste.

Mais son spectacle, une heure et demie de cavalcade à bride rabattue, cinq jours par semaine, épuise la jeune femme.

Adah, héroïne romantique, l'ignore, mais elle n'a plus que trois mois à vivre dans la réalité de ce monde.

Elle meurt, foudroyée par la tuberculose, à trente-trois ans, le dix août 1868.

Alexandre plonge dans l'horreur.

Il est désespéré, se morfond.

A tout moment des crises de larmes lui trempent le visage, il n'a plus un instant de répit. Il frappe les murs jusqu'à que ses mains saignent, fracasse des objets et les piétine...

C'est impossible !

L'avoir perdue, elle si parfaite, si pure, si délicieusement impertinente et

audacieuse...

Il ne dort plus.

Il lui arrive pendant ses nuits d'insomnie d'hurler de désespoir, des cris rauques de bête agonisante qu'il ne peut retenir, qu'il pousse malgré lui jusqu'à en avoir la gorge gonflée et que la voix ne lui manque.

Le jour il s'abrutit de travail, essaye de sublimer sa douleur en rage.

Pour s'épuiser, Dumas lance un nouveau journal, le « *D'Artagnan* », dont il sera le seul collaborateur. Mais le cœur n'y est pas. Sa feuille ne paraîtra que trois fois par semaine, pendant un an.

Alors il essaye de fuir son chagrin dans le passé, ce temps où il ignorait l'existence d'Adah, où elle n'existait pas pour lui.

Pour cela il ressasse les souvenirs de ses débuts.

Lorsqu'il arrive à Paris, en 1822, il habite une petite chambre mansardée, place des Italiens. Dumas est jeune, grand, beau, entreprenant, il a vingt ans.

Comme voisine de palier, il a une jeune et jolie couturière, timide et émouvante : Marie Catherine Laure Labay. Il la voit rentrer tous les soirs, seule. Il l'aborde, lui achète des fleurs et des gâteaux, l'enivre de mots, la séduit, et lui fait un enfant. Ce sera Alexandre Dumas fils.

Le gosse a une triste enfance. Son père ne le reconnaîtra qu'à huit ans, après l'avoir placé en pension dans un collège. Pendant ces trop longues années le gamin subira les cruautés et les quolibets qu'on réserve aux enfants naturels et aux bâtards.

Ressasser, se plonger dans les souvenirs ne lui vaut rien, la peine ne s'apaise pas. Il est toujours plongé dans le chagrin éprouvé par la perte de sa jolie écuyère, Adah.

Et le Destin, impitoyable, s'acharne sur lui.

En octobre la douce Catherine Labay, son premier amour parisien, la mère d'Alexandre Dumas fils, meurt.

Il en est anéanti.

Mais il se force d'assister aux funérailles, qui se déroulent dans le cimetière de Neuilly. Il l'a délaissée quand elle était vivante, il ne lui fera pas le nouvel affront de l'abandonner morte.

Il pleut à verses, le lieu funèbre est sinistre et sombre, les croquemorts pataugent et glissent dans la gadoue, le cercueil leur échappe tombe, heurte une pierre tombale.

Un bruit atroce de bois brisé résonne, les planches du cercueil se disjoignent.

À travers la brèche qui s'est ouverte, le visage de Catherine apparaît soudainement, livide, horriblement flétri et défiguré par une mort douloureuse, la bouche ouverte, comme figée dans un hurlement désespéré.

La culpabilité écrase Alexandre.

Il voit dans cette scène un reproche bien fondé, un rappel de ses torts envers elle,

envers toutes les femmes qui l'ont aimé.

Soudainement un poignard invisible le frappe au côté droit, la nouvelle plaie irradie une aura de souffrance insoutenable. Il est emporté dans les rapides meurtriers du fleuve temps, suffoque, s'étrangle, s'étouffe, se noie.

Il tombe à la renverse, dans les bras des croque morts qui l'ont vu chanceler avant de s'abattre.

On l'allonge dans un abri.

Le ciel gris déverse toutes ses larmes, Alexandre aussi. Il s'en veut d'avoir quitté Catherine, il s'en veut d'avoir quitté toutes les femmes qui l'ont chéri.

Il s'en veut, terriblement.

On soutient le géant qui tremble et geint, car ses jambes ne le portent plus, on le transporte jusqu'au fiacre qu'on a appelé.

« Monsieur, voulez vous qu'on vous conduise à l'hôpital ? »

Il balbutie : « Non... ça ira... c'est... un étourdissement passager, amenez-moi chez moi. ».

Et l'été 1869 vient et s'épanouit.

Le canal de Suez est percé.

Il fait très chaud.

Dumas fuit Paris, où il n'arrive pas à travailler et se sent étouffer, pour la Bretagne.

Mais il n'a pas d'idées, son cerveau a été lessivé par trop de chagrins. Alors il se dit qu'il lui faut écrire ce qu'il connaît le mieux, un thème facile, qui ne lui demandera pas d'effort : la bouffe.

Il commence : « *Le Grand Dictionnaire de la Cuisine.* »

Il y mettra près de trois mille recettes, qu'il connaît parfaitement, mais il lui faut une introduction.

Il s'y attèle, et rédige de mauvaise grâce, plus qu'il n'écrit :

*« L'homme reçoit de son estomac, en naissant, l'ordre de manger au moins trois fois par jour, pour réparer les forces que lui enlèvent le travail et, plus souvent encore, la paresse.*

*Comment l'homme est-il né ? Dans quel climat assez vivifiant et assez nourricier, pour arriver, sans mourir de faim, à trouver où il peut chercher sa nourriture et se la procurer ?*

*C'est le grand mystère qui a préoccupé les siècles passés et qui préoccupera, selon toute probabilité, les siècles à venir. Les plus anciens mythologues le font nôtre dans l'Inde; et, en effet, l'air tiède qui s'élève entre les monts Himalaya et les rivages qui s'étendent de la pointe de Ceylan à celle de Malacca indique assez que là fut le berceau du genre humain.*

*D'ailleurs l'Inde n'est-elle point symbolisée par une vache ? Et ce symbole ne veut-il pas dire qu'elle est la nourrice du genre humain ? Combien de pauvres*

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

*Hindous, qui ne se sont jamais préoccupés de ces symboles, ne se seraient-ils pas crus damnés s'ils n'étaient pas morts en tenant dans leurs mains une queue de vache ?*

*Mais, quelque part que l'homme soit né, il faut qu'il mange; c'est à la fois la grande préoccupation de l'homme sauvage et de l'homme civilisé. Seulement, sauvage, il mange par besoin. Civilisé, il mange par gourmandise. C'est pour l'homme civilisé que nous écrivons ce livre; le sauvage, n'a pas besoin d'être excité, il a l'appétit.*

*Il y a trois sortes d'appétits :*

*1/Celui que l'on éprouve à jeun, sensation impérieuse qui ne chicane pas sur les mets et qu'au besoin on apaiserait avec un morceau de chair crue aussi bien qu'avec un faisan ou un coq de bruyère rôti.*

*2/Celui que l'on ressent lorsque, s'étant mis à table sans faim, on a déjà goûté d'un plat succulent qui a consacré le proverbe :*

*« L'appétit vient en mangeant. »*

*3/Le troisième appétit est celui qu'excite, après les mets succulents venus au milieu du dîner, un mets délicieux qui paraît à la fin du repas, lorsque le convive sobre allait quitter sans regrets la table, où le retient cette dernière tentation de la sensualité... »*

Mais là, il cale. Ne sait plus quoi écrire.

Il chasse l'idée 'je ne fais que ressasser des lieux communs' et, pour anoblir son discours, il va avoir recours à la mythologie une valeur sûre, utilisant ce qu'il sait des anciens dieux et déesses.

C'est décousu et insatisfaisant, mais ça noircit sa feuille avec chic.

Et il se dit que de toutes façons l'on publiera n'importe quoi, pourvu que ce soit signé « Dumas ».

Alors, il continue à griffonner :

*« Deux femmes nous ont donné les premiers exemples de la gourmandise : l'une, nue, Ève, en mangeant une pomme dans le Paradis; l'autre en tunique plissée, Proserpine, en mangeant une grenade en enfer.*

*Proserpine ne fit de tort qu'à elle. Enlevée par Pluton, pendant qu'elle cueillait des fleurs sur les bords de la Cyanée, et transportée en enfer, à ses réclamations pour remonter sur la terre le Destin répondit :*

*« Oui, si tu n'as rien mangé depuis que tu es en enfer. »*

*Hélas, la gourmande avait mangé sept grains de grenade.*

*Jupiter, imploré par la mère de Proserpine, Cérès, revit l'arrêt du Destin et décida que, pour satisfaire à la fois la mère et l'Époux, Proserpine resterait six mois sur la terre et six mois en dessous. Quant à Ève, sa punition fut plus grave. Au Moyen-Orient, on ne plaisante pas avec les femmes qui veulent être libres de leurs actions et s'affranchir de l'absolutisme masculin.*

*La punition pour ses velléités d'indépendance s'étendit jusqu'à nous, qui n'en*

*pouvons mais. »*

Il n'est pas satisfait. Pourtant, il lui faut continuer. Que faire ? Tiens, une liste, l'énumération est un bon moyen de noircir des pages avec des inepties :

*« Au reste, de même qu'il y a trois sortes d'appétits, il y a trois sortes de gourmandises.*

*Il y a la gourmandise que les théologiens ont placée au rang des sept péchés capitaux, celle que Montaigne appelle la science de la gueule. C'est la gourmandise des Trimalcion et des Vitellius. Elle a un superlatif, qui est la gloutonnerie.*

*Le plus grand exemple de gloutonnerie que nous donne l'antiquité est celui de Saturne dévorant ses enfants, de peur d'être détrôné par eux, et avalant, à la place de Jupiter, un pavé emmailloté, sans s'apercevoir que c'était un pavé.*

*Nous lui pardonnons pour avoir fourni à Vergniaud cette belle comparaison :*

*' « La Révolution est comme Saturne : elle dévore ses enfants. »*  
*A côté de cette gourmandise, qui est celle des estomacs robustes, il y a celle que nous pourrions nommer la gourmandise des esprits délicats : c'est celle que chante Horace et que pratique Lucullus. Le besoin qu'éprouvent certains amphitryons de réunir chez eux quelques amis, jamais moins nombreux que les Grâces, jamais plus nombreux que les Muses, amis dont ils s'efforcent de satisfaire les goûts et de distraire les préoccupations.*

*C'est, parmi les modernes, celle des Grimaud de la Reyniere et des Brillat-Savarin... »*

*De même que l'autre gourmandise a un augmentatif, la gloutonnerie, celle-ci a un diminutif, la friandise.*

*Ce diminutif s'applique également aux personnes qui aiment les choses délicates et recherchées et à ces choses elles - mêmes.*

*Le gourmand exige la quantité, le friand, la qualité.*

*Nos pères, qui avaient le verbe « affriander » que nous avons perdu, disaient, en voyant certaines physionomies 'gueulardes' autre mot perdu, dans ce sens du moins: « Voilà un homme qui a le nez tourné à la friandise. »*

Quoi dire encore, avant de passer aux recettes ?

Il en a trois mille sous le coude, des bonnes, qu'il a cuisiné et dégustées personnellement, ce sera un exercice bien plus aisé que ce préambule. Une bible du cuisinier... Oui ! La bible !

C'est ça, il va mettre à sac la bible. Qu'il serve à quelque chose ce livre inepte ! L'écrivain qui le veut bien y trouve à boire et à manger, et ça impressionne le pékin.

Cela l'arrange, mais ne l'apaise pas. Ce n'est pas de la création.

C'est de l'astuce.

Et puis, la Bretagne !

Belle, grandiose, mais trop humide pour lui...

Ses rhumatismes se réveillent, il se sent coincé de partout, ses doigts se bloquent, au point qu'il n'arrive plus à tenir sa plume.

## CHAPITRE 10 LE RÊVE DU THÉÂTRE ROMAIN

Il s'enfuit vers la chaleur du Midi.

Marseille l'accueille. Mais le Midi l'incite à la paresse, au doux farniente.

Il n'a plus d'idées. Pourtant il voudrait écrire encore, peut être son dernier livre, se dit-il.

Il lui faut retrouver Paris et son excitation, l'inspiration l'y attend, espère-t-il.

Il remonte de Marseille vers la capitale, se trainant par toutes petites étapes.

L'une d'elles sera Orange.

Dans cette ville, « 5 pouces 5 », Prosper Mérimée, a remis en état le Théâtre Romain. Alexandre sourit en pensant aux bêtises qu'il a faites au pauvre Prosper, parce qu'il voulait être l'ami préféré de Georges Sand. Il est curieux de voir ce Prosper vaut en architecture.

Lorsqu'Alexandre arrive à Orange un frisson le parcourt, semblable à une attente, à un retour de sève.

Bizarre.

Il n'avait pas éprouvé cela depuis des années.

C'est le crépuscule.

Les couleurs du ciel sont magnifiques, intemporelles.

Mais Alexandre est rompu. Il se couche sans dîner et sombre dans un sommeil lourd, vide de rêves, un dais de soie noire qui l'engloutit et l'apaise.

Le lendemain une magnifique journée de Juillet le réveille.

Le soleil brille et entre à flots par la fenêtre, caresse sa peau, le réchauffe : il se sent en forme. Une fois levé, et après ses ablutions, il s'offre un petit-déjeuner simple et appétissant, fait d'un demi poulet, de pommes au four et d'une tarte au chocolat.

Revigoré, il sort dans l'air parfumée du Midi, et se dirige d'un pas paresseux vers le Théâtre Romain. Il voit, au loin, grand comme une montagne, la muraille entailler l'horizon, s'élevant bien au dessus des toits de la ville et réduisant les maisons qui l'entourent aux dimensions d'un dé à coudre.

C'est le Mur du Théâtre.

Alexandre est impressionné. Quelles dimensions peut avoir un lieu de spectacle qui possède un mur de scène aussi gigantesque ?

Le théâtre est fermé, mais il amadoue le gardien avec quelques pièces et un semi mensonge :

« *Je suis un collègue de Prosper Mérimée, il m'a invité à visiter les lieux* ».

L'endroit est immense.

Dumas écarquille les yeux.

Debout, au milieu de l'orchestre il examine les lieux, les comparant à son Théâtre Historique.

Il voit trois zones, étagées chacune en 37 gradins et séparées par des murets. En contrebas, l'orchestre forme un demi-cercle, et en bordure, compte encore trois gradins.

Il suppute, en imaginant la place prise par chaque spectateur du public, le nombre de places, et la tête lui tourne. Il refait ses calculs : il n'y a pas de doutes, ce théâtre peut contenir dix fois plus de spectateurs que son Théâtre Historique.

Il a compté, pour le seul hémicycle, de 7000 à 10 000 places assises.

Soufflé, Alexandre se laisse tomber sur le gradin d'orchestre, à la pierre tiédie par le soleil

C'est la première fois, depuis l'enfance, qu'il se sent aussi petit.

Et on peut caser encore du monde dans la deuxième zone du théâtre et dans la partie la plus haute !

Le silence ensoleillé n'est troublé par aucun son, seule la complainte entêtante des cigales résonne.

Puis un autre bruit se fait entendre. Des pas, qui résonnent sur le bois du plateau. Quelqu'un franchit la porte royale « *valva regis* », qui s'ouvre au centre du mur de scène, sous la statue de l'empereur Auguste.

C'est un homme très grand, très noir, très mince, enveloppé d'une cape blanche, comme nimbé de lumière, qui, à pas lents, se dirige vers Alexandre.

Il s'arrête à quelques mètres de lui, et le fixe, en silence.

Dumas se rend compte qu'il connaît cet homme.

Mais il ne sait pas d'où, ni ne peut se remémorer l'occasion de leur précédente rencontre.

Étrange défaillance de sa mémoire parfaite.

Le grand noir lui sourit amicalement.

Pendant un instant Alexandre croit voir un domestique blanc aux cheveux roux, puis un cocher noir et tout lui revient :

« Vous êtes le gars de la soupière, dans la réception chez Czartoryski ! Et aussi le cocher... Je vous ai cherché partout, mais... »

« Mais vous aviez des choses plus importantes à faire, que rechercher Sobek. Il fait beau, et un théâtre est l'endroit idéal pour se raconter des histoires, n'est-ce pas ? »

« Certes... Mais... Qui êtes-vous, Sobek ? Et qu'avez vous fait à Dubuc ? »

« Je suis un homme mort depuis des millénaires. Je vous ai évité de vous salir les mains en détruisant cette vermine. Je lui ai à peine craché sur la figure, du haut de mon fiacre. Une minuscule parcelle de moi, qui, hors de moi, vieillit

d'un coup.»

« Et... »

« Tous les siècles dont je suis fait, absorbés en une fraction de seconde, l'ont pourri. »

Alexandre ne s'attendait pas à ça.

« Ah...hum... bien fait pour lui... Et pourquoi vous voulez me raconter une histoire ? »

« Pour diverses raisons. D'abord parce que vous êtes de ma famille, bien qu'un océan de siècles nous sépare. Ensuite vos pensées sont justes : vous détestez l'esclavage, comme moi. Troisièmement, vous faites honneur aux Noirs par votre talent et votre réussite dans un monde de blancs racistes et esclavagistes, qui ne vous arrivent pas aux chevilles. Vous êtes mon descendant, très éloigné certes, mais qui a du mérite. »

« Et vous allez me récompenser, avec votre histoire ? »

« Je vous raconterai votre dernier livre, assorti d'un autre petit cadeau, qui risque de vous plaire.

Comme chez moi, cher descendant, chez vous la mémoire est puissante. Et puis

« *chacun prend son bien là où il le trouve* » n'est - ce pas ? »

La voix du Noir est semblable à la mer calme, au silence d'une forêt, à la majesté des nuages.

Le gigantesque théâtre qui les entoure les protège du temps.

L'absence des dix mille spectateurs, leurs places désertées forment un dais invisible, un bouclier qui les isole du réel.

Alexandre s'étonne de n'éprouver ni doute, ni surprise devant cet événement, pourtant extraordinaire. Seul un contentement paisible et un peu enfantin habite son esprit, le même que

le soir d'un jour de fête accompagne une étrenne méritée.

« D'accord. Mais, d'abord, il faut que je vous fasse part de mes méthodes : quand je cherche la matière d'un drame, quelques lignes me suffisent. Tiens, par exemple : pour *Charles X*, le sujet s'est présenté à mon esprit sous une forme classique : j'ai pris.

« Cela me semble du verbiage inutile. Je sais tout ce que tu sais. Mais asseyons nous quand même aux places d'honneur, Alexandre. Nous les avons méritées par nos vies.

N'est ce pas ? »

Ils sont face à face, assis sur deux chaises égyptiennes qu'un régisseur a du oublier, comme par hasard, juste sur le devant de la scène.

Le grand noir dit :

« Je te raconterais simplement l'histoire de Sobek et de son pays, Alexandrie et de l'Égypte.

L'Égypte d'où viennent tes ancêtres, jadis déportés comme esclaves aux

Antilles. Tu en feras ce que tu voudras, avec les méthodes que tu voudras. Tu t'appelles Alexandre, n'est pas ? Il y aura un Alexandre dans mon dit, un salaud qui devrait t'intéresser et satisfaire ta boulimie de sujets... »

« Et elle se déroule en quelle époque de l'histoire ? »

« Elle commence sur l'île de Pharos, en Égypte, en l'année -48 avant le présent...»

« Mince ! Vingt siècles ! Pourtant tu as l'air bien jeune Sobek... »

« Parce que je me veux jeune et que je sors au jour ainsi...

Et puis le temps à une valeur détoxiquant, lorsqu'il s'accumule dans un être comme moi. Mais on verra cela plus tard...»

« D'accord. Alors, c'est le début du livre ? »

« Oui, si tu veux bien. Voilà :

C'est la nuit. Sobek est en mer.

Un bon petit vent qui souffle de l'est est rare pour la saison, mais bienvenu.

Après un soir de pêche, son esquif regagne Pharos à l'allure privilégiée du vent arrière. C'est une bonne allure. L'homme a un peu froid, mais il est satisfait.

Les poissons qui frétilent encore dans ses filets le témoignent : la pêche a été excellente.

La lune n'est pas dans le ciel, que lui importe ?

Il connaît les étoiles et leur ciel à la perfection et il peut se diriger la nuit comme en plein jour.

Malgré l'heure tardive, les acheteurs l'attendent avec impatience sur le quai.

Toute la garnison, une centaine de guerriers nubiens, des géants de deux mètres de haut, est friande de poissons.

Sobek connaît bien leurs goûts, sa maman est nubienne, deux de ses frères se sont enrôlés - depuis deux ans déjà - dans la Garde Noire de la Reine Bérénice, l'opposante à Cléopâtre.

Sobek ne s'occupe pas de politique, mais il en a plus que marre de ces occupants grecs, pâles, hypocrites, aux longs nez, que les Égyptiens appellent : « *blancs vautours* ». Suprême ironie : « *nekhbet* » le Vautour, est aussi le patronyme de la déesse protectrice du pharaon.

Les grecs sont bouffis de morgue, mènent grand train et traitent les Égyptiens de souche comme des chiens, car il est de bon ton de mépriser ses victimes.

Les grecs possèdent, vendent et achètent des êtres humains, des esclaves. C'est un blasphème contre les dieux égyptiens et un crime contre l'humanité.

Les Nubiens en particulier ont pâti de cette infamie. Capturés et vendus comme du bétail dans le monde entier, ils ont payé le plus lourd tribut à l'occupant.

Il a vu cela depuis tout petit... et c'est uniquement grâce à la protection du Gardien du Phare qu'il s'en est sorti... »

« Le gardien du phare ? C'est un homme important ? »

« Oui. Le vieux Âkhé-Perkarê est le roi du Port. Il est intouchable. Lui seul est

en mesure de faire marcher l'immense machine du port, qui engendre la richesse d'Alexandrie et de l'Égypte entière.

Sobek a eu de la chance : Âkhé-Perkarê l'a recueilli avec toute sa famille : lui, sa mère, ses deux frères. »

« Pourquoi ? Ils étaient abandonnés ? »

« Pire que ça : son père et le reste de sa famille ont été massacrés par les sbires des Lagides quand Sobek avait trois ans. Il se souvient de tout... »

« A trois ans ? Et tu t'en souviens ? »

« En détail. Une horrible scène de massacre, le rire des assassins, leurs plaisanteries, leur cruauté, leur mépris, mon impuissance, au point que j'en suis encore troublé jusqu'aux sanglots quand j'y pense.

C'est pour éviter de penser à cela que j'aime être seul en mer, bercé par le bruit des eaux, rassuré par le chant de la brise qui gonfle ma voile, entouré par la sombre douceur de nuit. Guidé vers mon but lointain par l'éternelle lumière qu'au ciel les étincelles bleutées des étoiles me prodiguent, et que je connais si bien. Par cœur. »

« Tu en connais des choses... »

« En effet. La mémoire, c'est à la fois le don et le défaut de Sobek.

Il ne peut rien oublier. Jamais. C'est lourd. Et ta mémoire Alexandre ? »

« C'est pareil que toi. L'oubli est un bonheur auquel je n'ai jamais goûté. Je ne suis pas un homme fidèle, mais je me souviens de tous mes amours, et de tous mes chagrins... »

« D'amour ? »

« Oui. Je tombe amoureux souvent, et je ne peux abandonner celles que je trahis... C'est... plus fort que moi ! Alors, chagrins... »

« Ce sont des souvenirs plus doux que les miens. Je me souviens du visage des assassins. C'est ainsi que j'ai pu les retrouver, plus tard, et les tuer, l'un après l'autre... »

« Mais tu étais un enfant...comment as tu pu ? »

« Je les ai eus par trahison. J'étais un enfant qui ne voulait pas prendre le risque d'être tué avant d'avoir accompli sa vengeance. Qui se méfie d'un enfant ? Et eux ne se souvenaient pas de moi.

Je remplissais leurs coupes, alors je les ai empoisonnés. Je me souviens de leurs agonies, de leurs supplices inutiles aux dieux, leurs râles, grimaces... leurs convulsions. Comme si c'était arrivé il y a une heure. »

« C'est horrible... »

« Oui. C'est l'exacte justice.

Mais ce que j'aime c'est de me souvenir des cieux, en toute saison de l'année, de jour comme de nuit. Les changements de position des étoiles m'instruisent sur les vents et les nuages à venir et qui jouent avec le monde.

De la saison d'Akhet à celle de Chemou, jour après jour, décade après décade, je

sais quel vent a soufflé et soufflera, à quelle mer il faudra s'attendre.

Et lorsque Sothis (*Sirius*) apparaît et brille de son éclat splendide dans le ciel, à la saison d'Akhet, et que le vent du sud se lève pour aider le Nil à embrumer les eaux de la mer avec ses vapeurs d'eau douce, en voluptueuse caresse, je jouis. Car c'est la fête du dieu crocodile, Sobek, dont je porte le nom, mon patron tutélaire. »

« T'es vraiment un sauvage ! Un crocodile comme saint patron... »  
rit Alexandre.

« Son mythe est plus ancien de quinze siècles que celui de tes dieux. Son histoire est plus efficace et moins ridicule que celle du fils d'un pigeon et d'une vierge humaine, qui l'est restée même après l'accouchement. Et, à ce qu'il paraît, ensuite ce pauvre innocent, une fois adolescent, est devenu un homosexuel à barbiche... »

« Pardon Sobek, ce n'était pas pour te vexer, ça m'est venu comme ça, culturellement... Tu sais, je suis athée, mais la religion te farcit toujours la tête de calembredaines à ton insu... »

Mais Sobek est lancé.

« Dis moi, c'est vrai qu'il se promenait avec ses douze amants, et qu'il fut trahi par l'un d'eux ? »

« Vendu pour trente deniers à la police religieuse juive, par Juda, le trésorier de sa smala. »

« Condamné par les siens, exécuté par l'occupant... ça ne donne pas envie d'y avoir foi, c'est trop sinistre. Ne le crois tu pas ? »

« En effet. Les anglais appellent ça « *looser* ». »

« Bon, je disais... Oui, la saison d'Akhet... À cette époque les eaux du Nil, le fleuve sacré à l'agriculture, s'épandent et fertilisent les champs du delta. Et alors s'ouvre la période des travaux de construction... »

« Mais les champs sont inondés... »

« Oui. Les dizaines de milliers de paysans, qui ne peuvent plus travailler sur leurs terres, devenues des marécages pendant toute la durée de la crue, s'emploient ailleurs en attendant le retrait des eaux. C'est ainsi que s'érigent, siècle après siècle, les tombeaux des rois, les pyramides, et les temples prestigieux. »

« Je croyais que c'étaient les esclaves qui œuvraient... »

« Uniquement après l'invasion des Perses, puis celle des Grecs, deux peuples esclavagistes. Les dieux égyptiens n'ont jamais admis cette ignoble pratique. C'est pourquoi les temples et pyramides anciens ont été élevés par les libres mains des paysans.

Donc, Âkhé-Perkarê avait recueilli la famille, et Sobek était le benjamin de la fratrie...»

« Et le plus vif, j'en suis certain... »

« En effet. À quatre ans il savait où se trouvait chaque objet dans la maison, il regardait avec étonnement les autres membres de la famille les rechercher. Il connaissait aussi tous les hiéroglyphes qu'il lui était donné de voir, chaque pierre des chemins de l'île, chaque insecte des champs, tous les oiseaux des airs, les innombrables noms des dieux gravés sur les parois des temples. »

« C'est tout ? »

« Non. A cinq ans, il parlait toutes les langues qu'il avait pu entendre, avec les accents exacts de ceux qui en avaient prononcé les mots en sa présence. Le Gardien du Phare avait remarqué ce don, et l'avait pris en sympathie, ainsi que le reste de sa famille, qui avait fini par travailler pour cet homme bon, que dis-je, mieux que bon, juste. »

« Et ils habitaient où ? »

« Il les avait logés à même les deux étages de ses appartements, au sommet de la tour du Phare, juste en dessous de la Chambre du Miroir.

Ses deux frères étaient devenus Gardiens de Lumière, sa maman tenait la maison et cuisinait. »

« C'est quoi les Gardiens de Lumière ? »

« Les préposés à ce qu'aucune lumière, autre que celle du phare, ne filtre vers la mer la nuit, risquant de tromper les navigants... »

« Ah... »

« Quant à Sobek, le Gardien le traitait comme s'il était son fils. Il lui a appris la signification de tous les hiéroglyphes. À sept ans il savait tracer les cinq mille signes de l'alphabet égyptien. Je ne serai pas modeste, mais son écriture était élégante, et les tournures de phrases écrites avec l'à propos d'un scribe

« Et voilà une autre ressemblance héréditaire, moi aussi je suis scribe, élégant, et sans modestie... »

« Bon, je vois que tu te connais... »

« Un peu... Alors, vous viviez tous à Pharos ? Il y avait assez de place ? »

« Tu ne connais pas Pharos ? »

« Pas du tout... »

« C'est une île sirène. Elle s'allonge paresseusement baignant dans l'eau bleue de la Méditerranée. Une forme féminine, des courbes pour l'invitation à la paix, après la lutte avec les flots. Ses flancs arrondis cachent un trésor... Je vois que tu fais ton œil lubrique, mais non, ce n'est pas l'amour, ni l'or, ou les pierres précieuses qu'elle recèle : bien plus que cela aux yeux du monde. Grâce à elle le plus grand port de la Méditerranée et de tout l'univers marin connu, à mon époque naturellement, a pu exister. »

« Je vois qu'elle te plaît bien ton île... Mais l'île, qu'a-t-elle à voir avec le port ? »

« Tout. Ses flancs généreux sont parallèles au rivage d'Égypte, juste en face d'Alexandrie. Ils s'opposent à la mer en tempête et le résultat maritime en est

extraordinaire.

Dans l'univers du monde qui l'entoure, rien ne peut se comparer au Port de Pharos. »

« Tellement important que ça ? »

« À l'abri des vents dominants de la mauvaise saison, il pouvait abriter plus de mille bateaux en même temps, par tous les temps. Un homme règne sur le Port, ce demi - dieu aux mille bras, célébré pour la rapidité avec laquelle il traite les cargaisons. Et qui offre mille autres services aux navigants, uniques dans les équipements portuaires de l'époque... »

« C'est un cœur... »

« Tu as raison. Un cœur, qui pompe le sang doré du commerce, qui rend fluides et nourriciers les mouvements de tout ce qui se vend et s'achète. Le port, son commerce exceptionnel engendrent un fleuve d'immenses richesses. Égypte ! Un pays prospère, un riche producteur de biens et denrées. Depuis deux mille ans l'Égypte est organisée pour commercer. Elle exporte dans toute la Méditerranée. »

« Quels biens ? »

« A commencer par le blé, les viandes salées. Puis des animaux rares, et aussi les bêtes féroces vivantes qu'on exhibe ou qu'on utilise dans les jeux du cirque, des oiseaux... Et surtout des articles artistiques manufacturés, à forte valeur ajoutée : tissus, tapis, bijoux, marbres colorés, sculptures... »

« C'est tout ? »

« Tu es exigeant ! Mais non ce n'est pas tout. L'Égypte est surtout le pays qui a le plus contribué à l'évolution de l'intelligence humaine. Le meilleur exemple de civilisation. Elle monnaie un bien inestimable, les connaissances. Il leur fallait un véhicule, pour se propager, les égyptiens l'ont trouvé... »

Sobek paraît s'arracher au réel.

Il se tait et n'a pas l'air de vouloir continuer son histoire.

Ses yeux deviennent vitreux. Alexandre, après quelques minutes, le silence perdurant, hasarde une question :

« C'est le... papyrus ? »

Sobek paraît se réveiller.

« Oui... L'Égypte était le seul pays au monde à maîtriser la manufacture de cette plante. En Égypte le génie du peuple noir donne toute sa mesure. Ils ont fabriqué et exporté des bateaux en papyrus, insubmersibles, mais surtout des rouleaux de papyrus. De milliers de livres en rouleaux... »

« De la philosophie ? »

« Des livres traitant de toutes les disciplines : la philosophie, mais également la construction, la mécanique, la musique... la géométrie. Les caractères sont tracés

avec des encres indélébiles, et rédigés en plusieurs langues. Faits pour traverser les siècles... »

« Comme toi ? »

Sobek rit.

« On pourrait dire ça... Mais différemment de moi. Pour revenir au papyrus, il est unique. Partout ailleurs dans le monde, on écrit péniblement, on grave avec lenteur la pierre, on entaille le bois, on inscrit dans le plomb, ou même des tablettes en cire.

Des supports qui ne peuvent pas rivaliser avec la facilité d'emploi des rouleaux, la légèreté du papyrus et surtout sa durée... »

« Une merveille. Tu es au courant du destin des papyrus en Occident ? »

« Oui, hélas. Quand, plus tard, le monde plongera dans la régression chrétienne et quand les ténèbres totalitaires de la police d'inquisition descendront envelopper la civilisation et commettre leurs crimes abominables, on aura encore recours aux livres en rouleaux... »

« Tu es au courant de leur destin... »

« Certes. L'église catholique est une organisation idéologique totalitaire et commerciale, mais surtout esclavagiste. Ses ouvriers s'appelaient moines. Je n'aime pas cette religion hypocrite. Elle est la chaîne invisible et ignoble qui a emprisonné les Noirs dans leurs souffrances plus et mieux que les fers qu'on leur faisait porter. Imagine, des années et des d'années d'esclavage, en chantant les louanges du « dieu » des esclavagistes pour sa bonté... Envisage la somme d'afflictions et d'injustices qu'elle couvre et justifie...»

« Quel gâchis ! C'est atroce.»

« Tu n'aimes pas tes moines ? »

« Mes moines ? Moi aimer des êtres puants et obtus, compulsifs, misogynes et racistes ? Des pédophiles invétérés ? Des lâches imbéciles qui grattent aveuglément les surfaces intelligentes des livres en rouleaux, pendant des siècles, au lieu d'essayer de les lire et profiter des connaissances qu'ils contiennent ? Qui détruisent de leurs racloirs les connaissances réelles qui y sont inscrites, et pour calligraphier quoi à leur place ?

Les délires religieux, racistes, minables, mensongers et inutiles du culte du supplicié... »

« Je connais bien les sentiments totalitaires de l'église de Rome. Une folie sanguinaire de tortionnaires pervers. L'église catholique, comme toutes les religions d'ailleurs, aidera toujours le fort contre le faible, soutiendra l'injustice contre la justice, préférera les conservateurs aux libéraux, la mort et la torture à la vie...

Et surtout la suprême ignominie commune à toutes les religions et églises : apprendre aux hommes à haïr les femmes, les asservir, les supplicier, et fabriquer ainsi un malheur commun...»

« Je vois qu'on a la même opinion d'eux... »

« Oui. Dommage que tu sois un hypocrite, Alexandre... ».

Alexandre est blessé.

Il a été parfaitement sincère avec Sobek, ils sont d'accord sur tout, et maintenant voilà qu'il le traite d'hypocrite.

« Que veux-tu dire par là ? »

Sobek sourit.

« Tu fais mine de ne pas connaître les dieux d'Égypte. »

« C'est vrai, je n'y connais pas grand chose... »

« Tiens, tiens... Alors, je te le demande : qu'y avait-t-il sur la cheminée de ton salon oriental au château de Montecristo ? »

« Quoi ? »

« Tu m'a très bien entendu. Alors ? »

Alexandre est embarrassé.

« Un... un chat...une chatte... »

« Tiens, tiens... Une chatte, dis-tu ? »

« Oui... En effet maintenant que j'y pense, il s'agit d'une statuette égyptienne. »

« Précisons veux-tu ? Sur ta cheminée c'est la statue de Bastet, la fille du dieu Soleil Amon Râ qui trône. La déesse à double visage : sous sa forme de femme à tête de chat, elle est la Bienveillante, protectrice de l'humanité, muse de la Musique et de la Joie. Sous les traits de la déesse à tête de lionne, elle s'identifie alors à la redoutable divinité de la guerre, Sekhmet, réputée pour ses terribles colères. Pourquoi tu l'a donc choisie ? »

Dumas se sent rougir. Avoir été pris en défaut par ce soi-disant cadavre ambulante. Merde ! Il se résout à la vérité. Qu'a-t-il à perdre ?

« C'est... en hommage à mon papa, qui était général. »

« Je ne te reproche rien. Tu as très bien agi. Mais Bastet déesse à tête de chat, protectrice des femmes et des enfants, détient en plus un pouvoir magique qui lui est propre : stimuler l'amour et l'« *énergie charnelle* ». Tu en as bien profité, je parie... »

L'écrivain ne peut se retenir d'en rire.

Diable de cadavre ambulante ! C'est exactement pour cette raison qu'il a choisi Bastet pour son salon mauresque. Douce et cruelle, la femme chat est attirante et dangereuse. C'est ainsi qu'Alexandre fantasme les femmes, malgré les continuels démentis que la réalité lui inflige.

Le danger, ce ne sont pas les femmes, c'est son désir aveugle et compulsif pour elles en quoi réside le péril.

Il le sait, mais il ne voudra l'admettre à aucun prix.

« Et... comment tu sais tout ça de moi ? »

« Parce que tu es mon descendant. Je te l'ai dit : je sais tout ce que tu sais. »

Alexandre est sonné. Vertige. Liberté.

Pas la peine de mentir. Soulagement. Il se sent mis à nu.

Pourtant la curiosité est la plus forte. Il tente une impertinence de gamin.

« Et que je sache tout ce que tu sais, c'est possible ? »

« Certes. Mais je ne te le conseille pas. Tu en mourrais foudroyé. Deux mille années de savoir et de souvenirs, acquises et mémorisées d'un seul coup te grilleraient la cervelle. »

« Et toi alors, comment fais tu ? »

« Réfléchis.... Moi j'ai eu plus de vingt siècles pour les engranger... »

« D'accord. Je ne tiens pas à être foudroyé. »

« C'est ton droit. Bon. Maintenant, tu le sais : l'Égypte te ressemble, elle excelle dans la communication. Cartes marines, relevés du ciel en toutes saisons, géographie des côtes pour la navigation, et j'en passe. Les Égyptiens ont été les premiers à explorer la côte ouest de l'Afrique, ainsi que la mer Rouge jusqu'en Abyssinie, dont les pharaons Noirs de la XXV dynastie sont issus.

Mais, depuis l'occupation, le plus lucratif de tous les commerces est celui d'un produit miracle. »

« A savoir ? »

« Un produit inestimable qui permet les réalisations les plus audacieuses et extraordinaires. Il a élevé des constructions qui traverseront les siècles, les colisées, les églises. À partir de l'occupation, même en Égypte des monuments ont été bâtis par ce produit. Un produit corvéable à merci, qui ne coûte rien, à peine une bouchée de nourriture par jour. L'esclave. »

« Mais le vois-tu Sobek ? Aujourd'hui encore, l'esclavage est le rêve des capitalistes. Dans leur idéologie chrétienne du profit, l'esclavage tient la place du paradis perdu, l'éden merveilleux du travail gratuit, du profit sans coût. »

« Tu as les idées claires. »

« Oui... mes aïeux étaient des esclaves. »

« Je sais : tes ancêtres l'étaient. Ton grand père était si misérable, qu'il a dû vendre ses quatre enfants comme esclaves. Sauf un, ton futur père, Thomas Alexandre. Celui-ci il le vend : « à réméré », avant de retourner en France vers 1774. Il pourra donc le racheter et le fera revenir auprès de lui sous le pseudonyme de Thomas Rétoré. Cette faculté d'acheter « à réméré » est publiée dans le code civil napoléonien le 16 mars 1804. Son utilisation la plus célèbre reste certainement la vente à réméré de ton père, le futur « général Dumas » Thomas Alexandre Davy de la Pailleterie héros de la révolution... »

« Mais comment tu sais tout ça ? »

« Je m'intéresse à mes descendants. Quand je peux, je leur donne un coup de main... »

« Comme pour Dubuc ? »

« Exact. Mais revenons au Port ou plutôt aux Ports, car il y en a deux. Ils occupent une situation exceptionnelle, tout au fond d'une vaste rade. Un canal, fraîchement creusé de mon temps, les réunit à la « *Branche Canopique* », l'aqueduc qui traverse Alexandrie d'ouest en est, et qui alimente la cité en eau douce. Grâce à ce canal suspendu, les navires peuvent se ravitailler à quai et directement, en eau douce. Une prouesse qui est venue compléter des structures portuaires déjà exceptionnelles. »

« Et comment on y entre ? »

« Deux accès desservent les ports : l'un à l'est pour le Grand Port, l'autre à l'ouest pour le port du Bon Retour, comme son nom le dit : « *Eunostos* ». Ce dernier est spécialisé dans le chargement et le transit du blé et des farines. Capitale des navigants, Pharos est le chef lieu de ce royaume liquide, maritime et commercial. »

« Et l'île est grande ? »

« Non. L'île mesure à peine cent trois kilomètres carrés. La pointe orientale de l'île, visible des quatre points cardinaux, a été choisie pour construire le Phare. Il a fallu d'abord relier l'île à la terre ferme, par une jetée de cinq mètres de haut et quinze le large, et, comme son nom le dit, long de sept stades : l'*Heptastade*. L'ouvrage traverse le bras de mer d'un kilomètre et demi de large qui sépare l'île de la terre ferme. La jetée supporte l'aqueduc, et a rendu possible le transport jusqu'à pied d'œuvre de tous les matériaux nécessaires à la construction du Phare.

D'une pierre deux coups : la jetée protège les deux ports, orient et occident à tour de rôle, des vagues engendrées par les vents dominants, selon la saison. »

« Et ton phare mesure combien ? »

« Cent trente-cinq mètres de hauteur. »

« Diable ! Et vous l'avez construit sur le sable ? »

« Ah, non, le Phare est bâti sur une roche. La seule, c'est pourquoi on l'a choisie, malgré ses défauts : elle est entourée par des bancs de sables mouvants, qui se déplacent selon la saison. La mer la ronge et la fouette de tous côtés, vague après vague. »

« Et pourquoi avoir choisi un tel endroit ? »

« Il garantit une visibilité optimale. Et puis, bien obligés. C'était le seul rocher disponible pour asseoir les fondations du Phare. »

« Je vois... Et ça tient ? »

« Un peu, que ça tient. Il est encore là. On a enterré tout autour de la construction une double ligne d'énormes poutres, hautes comme dix hommes. On a utilisé des bois Africains imputrescibles, bien serrés les uns contre les autres. Pris entre ces deux lignes de pieux géants, profondément enfoncés dans le sol, on a amassé des gigantesques cubes de roche. Pour les lier entre eux on a eu recours à un béton d'argiles imperméables à l'eau salée. »

« Je suis émerveillé... »

« Les fondations du Phare, agressées par les chocs perpétuels des vagues, sont protégées ainsi. »

« Il est... si colossal que sa présence rapetisse l'île... »

« Le Phare même, par sa démesure, est irréel et ne peut être appréhendé simplement en le regardant. »

« Et comment on fait alors ? »

« Quand on le regarde, pour pouvoir le voir, on doit se dire qu'il s'agit d'un jouet, posé sur la mer, par 31°11.43 de latitude nord et 29°51.40 de longitude est.

Les marins sont des enfants attardés comme toi. Et quel enfant refuserait un si beau jouet ? »

« Moi pas ! J'en veux... »

« Tout en lui est extraordinaire. Sa couleur d'abord. Il est d'un blanc si pâle que sa candeur, à la nuit tombée, paraît s'habiller d'une phosphorescence de luciole. Son architecture a monté les blocs de calcaire posés l'un sur l'autre, en quinconce, et élevé ses trois étages vers les nuages.

Il ressemble à un poing fermé, dont seul jaillit l'index, tendu à indiquer le ciel. »

« Je n'arrive pas à l'imaginer... »

## CHAPITRE 11 FERME LES YEUX ET VOIS

Sobek appuie sa main sur le front de Dumas.

« Ferme les yeux et vois. »

La main est glacée. Avec la vague de froid qui s'empare du crâne d'Alexandre de nombreuses images lui apparaissent.

Un gigantesque cube forme le rez-de-chaussée, haut de 65 mètres, aux angles pyramidaux.

Ses parois sont épaisses de quinze mètres. Le cube porte une surface octogonale à son sommet.

À l'intérieur du cube, l'espace est peuplé par trente-six colonnes en basalte, chacune d'une circonférence de quatre mètres. L'écrivain est saisi par la marque de puissance qu'elles impriment à l'espace. Puis la vision change, apparaît l'immense terrasse octogonale du premier étage que les colonnes soutiennent.

Un kilomètre carré de surface, recouverte de marbre blanc, placée à soixante-dix mètres de hauteur, paraît flotter telle un nuage géométrique.

Une rampe intérieure mène du rez-de-chaussée à la terrasse, assez large pour que deux cavaliers puissent s'y croiser.

Une file ininterrompue de bêtes de somme l'empruntent en montant combustible et ravitaillement nécessaires au phare et en redescendant à vide. A chaque angle de l'octogone, un Triton immobile, les joues gonflées, souffle dans une corne d'airain silencieuse pour l'instant.

Alexandre ouvre les yeux, les images disparaissent.

« C'est un symbole ? »

« Oh que non ! Les huit Tritons ne se taisent pas toujours : lorsque les colossaux soufflets de forge, cachés à l'intérieur des murs, s'activent, les mugissements des Tritons portent à plusieurs kilomètres. »

« Pour quoi faire ? »

« Des signaux. Par le son on peut donner des renseignements aux navires en approche, en temps réel. En jouant seules ou à plusieurs, les cornes des Tritons peuvent délivrer toute sorte de messages. »

« Par exemple ? »

« Au printemps, le vent du sud apporte des brumes qui obscurcissent l'espace, au point de ne pas pouvoir distinguer sa main au bout du bras. Ces avertissements sont indispensables. Les Tritons ne donnent de leur voix tous ensemble que pour signaler une catastrophe exceptionnelle. »

Sobek rit amèrement.

« Par exemple ? »

« Le couronnement de Cléopâtre... Non je plaisante. Pour signaler un bateau en feu, où un naufrage dans le canal. La terrasse octogonale que tu as vue, supporte l'ultime construction : la tour. Elle monte vers le ciel à n'en plus finir, et semble vouloir transpercer les nuages.

À son sommet se trouve le Grand Miroir.

Juste en dessous, les quartiers d'habitation où vit le seul maître à bord, le Gardien du Phare. »

« Tout seul ? »

« Il n'est pas seul, bien au contraire. Cinquante vastes pièces sont aménagées à l'intérieur des différents étages, de haut en bas.

Elles logent ses sujets, et leurs familles. »

« Tant de monde pourquoi faire ? »

« Pour que le Phare fonctionne. Il y a les artisans, le personnel d'entretien, et les Gardiens de Lumière.

Les grandes fenêtres qui éclairent ces pièces d'habitation ont des volets

intérieurs, étanches. Dès la tombée du jour, gare à qui oublierait de les fermer hermétiquement, et laisserait filtrer ne fusse qu'un mince fil de lumière à l'extérieur. Les Gardiens de Lumière constatent les contraventions à la règle et sévissent. »

« Il y a des punitions ? »

« Oui. Une amende est infligée pour un premier manquement. Dix coups de verges pour le deuxième. »

« Et après ? »

« À la troisième erreur commise, on expulse le responsable et sa famille »

« Et comment on produit la lumière du phare ? »

« Par un seul feu gigantesque. Le rez-de-chaussée est occupé par huit entrepôts, utilisés pour le stockage des combustibles. Bois d'essences diverses, paille, résines, poix, huile, soufre. Un mécanisme à vannes permet de laisser la mer noyer l'intérieur des locaux, en cas d'incendie. »

« Vous travaillez la nuit ? »

« La nuit presque personne ne dort sur Pharos. Des files de fourmis humaines, hommes et femmes lourdement chargés, gravissent sans cesse les innombrables marches, du coucher à l'aube. Ils montent les stères de bois, les seaux de résine, les blocs de soufre et les ballots de paille, jusqu'au sommet, là où le Grand Miroir reflète les rayons du soleil, le jour.

La nuit, c'est un feu sans fumée qui doit l'animer.

Pour que ces flammes bleutées puissent s'élever drues et mordre la nuit à belles dents, parler aux navigants, et briller jusqu'à l'horizon, il faut les nourrir sans cesse, donner à manger au Phare... »

« Il est de bon appétit, comme moi ? »

« Pire que toi, sa faim est monstrueuse.

Il dévore des montagnes de bois, des centaines de seaux de résine. Car la flamme pour être utile, doit fournir une foule de renseignements aux navigants, qui concernent la navigabilité du canal d'accès, les dangers de la baie. Mais chaque rose a son épine, les deux Ports ne font pas exception... »

« Ce n'est pas parfait ? »

« Parfait ? Loin de là ! Des générations de marins ont pesté contre les chenaux, les rochers irréguliers, les bancs de sable qui changent de place, les éperons de pierre à fleur d'eau. On dit que seul celui qui a atterri trois fois à Pharos et en est reparti indemne est un marin véritable. Sans les signaux, ou la présence d'un pilote à bord, jamais un navire ne pourrait y pénétrer. Entre les dangers invisibles et les masses de terre qui s'effondrent sur ses bords entre deux réparations, le piège à navires attend. La nuit, les eaux du canal qui a été creusé face à l'un des vents dominants, sont toujours agitées... »

« Mais alors pourquoi tant de bateaux ? »

« Alexandrie est le seul port au monde où les informations concernant à la fois

la direction et la hauteur des vagues et la disponibilité de quais libres sont communiquées jusqu'en haute mer. Si le vent est favorable, l'approche du port est facile. Si le souffle vous contrarie, l'espace rapetisse, devient terriblement exigü et il n'est pas question d'y atterrir à la voile. Il faut ramer. Par les moyens du bord, ou, faute de bras, en utilisant l'un des remorqueurs de tracte du Port... »

« Vous aviez ça ? »

« Évidemment. Des bâtiments trapus, à deux étages et quarante rameurs, capables de déplacer n'importe quel navire, vide ou chargé. Vois.»

Alexandre croit se trouver sur le pont d'un bateau.

En sortant du canal, le spectacle de l'espace portuaire, avec ses innombrables bâtiments à quai, ses milliers d'hommes au travail, les cris des voix dans l'air, les bruits de la mer qui bat les moles le prend d'assaut, lui donne le vertige, comme s'il avait bu trop de champagne. Il ouvre les yeux avec soulagement.

« Je me sens ivre...Mais tu ne m'as pas dit pourquoi le port marche si bien... »

« Les Égyptiens sont riches, ils exportent leurs céréales, leur savoir faire. Leurs artisans artistes sont renommés dans toute la Méditerranée.

Et c'est le Gardien du Phare qui dirige cela. »

« Il est doué... »

« Très. Mais le butin inépuisable qui sans cesse se renouvelle est le commerce. C'est la raison pour laquelle les Perses, puis ces pirates macédoniens, les Ptoléméens, s'accrochent si désespérément au pouvoir. On les appelle aussi les Lagides, en hommage au grec fondateur de la famille. Rois d'abord, puis pharaons, car l'appétit vient en mangeant.

Sous les titres tonitruants dont, comme tous les nouveaux riches, ils se délectent à s'affubler pour estourbir l'ignorant, se cache une minable dynastie fantoche de parvenus, imposée à l'Égypte par le demi-frère et amant d'Alexandre, assis sur le cadavre de son chef, dont il était aussi le « *somatophylaque* » en chef. »

« Soma... quoi ? »

« C'est un mot grec, ça veut dire « *garde du corps* ».

Ptolémée, premier « *sômatophylaque*1 » au service d'Alexandre, général grec, ne commandait qu'à sept autres gardes du corps, jusqu'à la mort de celui qu'il devait protéger. Mais ce serait trop long de continuer à en parler. Ferme les yeux. »

*Note : « sômatophylaque1 » garde de protection rapprochée : garde du corps. Alexandre le Grand en utilisait sept commandés par Ptolémée..*

Alexandre n'aime pas ça, ces mains glacées, inhumaines, qui lui gèlent la tête. Un déluge d'images s'installe dans sa mémoire.

Des cadavres flottants peuplent les eaux, dévorés par les vautours installés à ripaille sur les corps gonflés comme des baudruches. Ce spectacle est censé saper le moral des adversaires.

Pourtant Alexandre le Grec a beau envoyer ses soldats exterminer les familles

de tous ceux qu'il soupçonne soutenir ses opposants, afin de semer la terreur, rien n'y fait.

Il piétine jour après jour. Il s'enlise. L'orient le dévore.

Dumas ouvre les yeux.

« Et comment ça se termine ? »

« Avec un concert de hurlements dignes d'une bête à l'agonie. »

« Pourquoi cela ? »

« En -323, le pillard alcoolique qu'il est devenu est terrassé par un guerrier de taille. Un moustique. Piqué au cou, il l'écrase d'une chiquenaude, et plaisante :

« *Tu veux t'en prendre à Alexandre le Grand, petit misérable ?* ».

Sept jours passent, la fièvre se déclare, le dévore.

Il crie, croit qu'un monstre invisible lui écrase la tête, délire, est pris de nausées, vomit sans arrêt, il croit être écartelé par des bourreaux.

Il pleure des larmes de sang, son nez saigne, son corps se couvre d'ecchymoses, des stigmates, comme si des adversaires invisibles le battaient avec des verges.

Son foie gonfle, puis son ventre, qui devient aussi volumineux que celui d'une femme qui va accoucher.

C'est en suffoquant et râlant comme un porc égorgé qu'il meurt, étouffé par son propre sang, à Babylone... »

« Une longue et douloureuse agonie... »

« Bien méritée. Il est bien pire que Napoléon. Il laisse, en héritage au monde qu'il voulait conquérir, entre ses autres rejetons, un fils posthume, qui sera assassiné à l'âge de six ans par sa propre mère, cent cinquante mille talents, soit cent trente tonnes d'or, fruit de ses rapines, qu'il a fait transporter dans les coffres de son palais en Macédoine, et une inflation galopante partout où il est passé. »

« Et... personne ne l'aimait ? »

« Son amant en titre apparemment tenait à lui, mais par intérêt, pas par amour, comme la suite des événements le confirme. »

« Qui était - il ? »

« Un garde du corps macédonien sous ses ordres, du nom de Ptolémée.

L'homme est ambitieux. Il a été à la bonne école du meilleur pilleur professionnel de l'époque.

Il comprend quel parti il peut tirer du cadavre de son ex amant.

Alors il part avec lui, pour un macabre voyage de noces depuis Babylone vers l'Égypte.

Le voyage est long, mille deux cent kilomètres.

On est au mois de juin, il fait chaud, le corps, abîmé par la maladie, pourrit. Le cadavre tombe en lambeaux, il pue, malgré les baumes dont il a été oint. Mais n'est pas taricheute qui veut. »

« Taricheute ? »

« C'est le nom des spécialistes égyptiens qui savent transformer les cadavres en momies... Ptolémée veut créer une dynastie : des rois - pharaons macédoniens et

grecs comme lui. Le cadavre en décomposition de son ex ami lui sera utile pour parvenir à ses fins. »

« Mais pourquoi a - t-il tellement besoin de ce cadavre ? »

« En Égypte Alexandre est considéré comme un demi-dieu. Celui qui transporte le corps avec soi, est aussi investi de divinité. »

« Et alors ? »

« La chaleur a complètement défait le corps, il s'était transformé en magma putrescent. Ptolémée a été obligé de couper la tête pour tenter de la conserver. Il l'a plongée dans une amphore contenant un mélange de soufre et de camphre, puis il l'a scellée avec de l'argile. Le but étant de la recoller à un autre corps, si toutefois elle était encore assez présentable à l'arrivée... »

« La tête voyage donc avec son ex amant Ptolémée, qui ne sait pas s'il pourra s'en servir une fois en Égypte...Quelle angoisse... »

« L'angoisse est la sœur jumelle du pouvoir. On n'exerce pas l'un sans l'autre. Ptolémée et la tête ont quitté Babylone, en Mésopotamie, en direction de Memphis en Égypte. C'est là que se trouve le temple d'Ammon Rê, dieu patron du défunt dictateur. Ils ont parcouru mille kilomètres en direction de leur but. Ils y sont arrivés, deux mois après leur départ. Une fois à Memphis, Ptolémée a sorti la tête de son amphore... »

Sobek semble perdu dans un rêve. Dumas le sollicite.

« Et alors ? »

« Ah... la tête. Il la confie à un taricheute égyptien. Le camphre et le soufre l'ont à peu près conservée et, après le passage du taricheute, elle est tout à fait présentable.

Ptolémée met a mort le taricheute, pas de témoin gênant, fait trucher un soldat grec de son escorte, de la taille de feu Alexandre, lui tranche la tête et colle celle de son ex amant à sa place... »

« Quelle horreur ! »

« Le désir de pouvoir rend fou. Une fois le cadavre habillé, maquillé et parfumé, on n'y voit que du feu.

Le voyage ne s'arrête pas là : de Memphis Ptolémée transportera la dépouille à Alexandrie, puis à Pharos même, où il va construire pour lui un somptueux mausolée. »

« Donc, il n'y a pas mieux que le coup du cadavre pour installer une idéologie, une religion ou une dynastie... »

« Exact. Les Égyptiens sont bluffés, le Grec s'empare du trône d'Égypte. Ptolémée paraît moins stupide et borné que les Perses. Conscient des erreurs religieuses et politiques de ses prédécesseurs, il ne veut pas les répéter, ni

raviver et affronter la résistance nubienne. Alors il évite d'aller à rebrousse poil des croyances égyptiennes établies depuis des millénaires. »

« Et donc ? »

« Pour piller le pays tranquillement, il favorise le culte d'Isis et surtout celui de Sérapis, au point que ce culte deviendra à la dernière mode religieuse, quelques années plus tard... à Rome ! »

« Et le clergé est d'accord ? »

« Même s'ils nourrissent peu de sympathie pour les Grecs, les prêtres, comme tous les curés, sont au garde à vous devant le pouvoir. Ils se moquent d'eux en cachette... Ils font remarquer qu'Isis leur ressemble : une empoisonneuse, une tortionnaire sans morale... »

« Il y a une légende qui la concerne, avec un serpent je crois ... »

« Celle-ci : pour s'emparer de ses pouvoirs et les transférer à son fils Horus, Isis veut connaître le nom secret de Rê. Le dieu refuse de le lui dire. Elle le fait mordre par un serpent à son service.

Les souffrances dues au venin sont indescriptibles.

Ce qu'un mortel, lorsque il est mordu, endure en hurlant une petite heure durant avant de mourir, est une épreuve qui durera éternellement pour le dieu Ré, car il est immortel. Devant la perspective de souffrir atrocement pendant l'éternité, il cède et révèle à Isis son nom secret, en échange de l'antidote...»

« Isis ne paraît pas une déesse sympathique... »

« Tu as raison. Et elle en est consciente : à chaque fois qu'elle se déplace, elle se fait accompagner par sept gardes du corps. Ce sont des scorpions : Petet, Tjetet, Matet la précèdent, Meseret et Mesetetef marchent à ses côtés, l'un à droite, l'autre à gauche, tandis que Tefen et Befen ferment la marche... »

« Une distribution tactique excellente ! »

« Et qui a traversé les siècles pour devenir celle, classique, de tous les gardes du corps. Rois, présidents et potentats divers, sont gardés ainsi. Isis aime se rendre en visite chez les gens, se faire inviter à leur table, comme si elle était de la famille. Si on lui refuse l'hospitalité, ou l'on se montre moins qu'enthousiaste, l'un des gardes du corps pique l'insolent... »

« Encore une fois, horrible agonie... »

« Tu l'as dit. Pour revenir à Ptolémée, il ne peut pas se fier uniquement à Isis, dont le clergé est égyptien. Il lui faut un dieu à son service, qu'il puisse manipuler directement et dont les prêtres pourront être nommés par lui. Alors, il a une idée de génie, digne de toi, Alexandre... »

« Digne de moi ? Elle doit être plus qu'excellente alors ! »

« En effet, mon modeste ami ! Excellente mais compliquée à mettre en œuvre. Ptolémée va inventer un dieu, le fabriquer : *Sarapis*.

Une divinité amalgame, faite pour se faire accepter par le monde égyptien et grec en même temps. Donc Sarapis réunit en lui des traits grecs et égyptiens. Il

ressemble à Hadès, au dieu taureau Apis et à Osiris. Et aux côtés d'Isis, il devient l'une des divinités les plus aimées du panthéon égyptien. »

« Quelle réussite ! »

« Au point que son culte s'étendra à l'ensemble du bassin méditerranéen... »

« Il est fort ton Ptolémée ! Inventer un dieu par assemblage, chapeau bas ! Dis - m'en plus, ça m'excite... »

« Le nom de ce dieu est apparu à la suite d'un malentendu : le taureau Api était une manifestation terrestre du dieu Oser. Il existait déjà un culte d'Oser-Api... »

« Et alors ? »

« Ptolémée a transformé Oser-Api en « *O Sérapis* », « *le* » Sérapis. Si Alexandre, se réclamant d'Ammon Rê, a réussi à asseoir son autorité au sein du clergé égyptien, Ptolémée va l'imiter. Mais pour être accepté par tous, ce dieu devait convenir autant aux Grecs qu'aux Égyptiens, il fallait donc le légitimer... »

« Comment donc ? »

« Avec un miracle... »

« Un miracle ? Mais c'est impossible, ça n'existe pas... »

« Mais si, mais si. Si les gens y croient, c'est comme s'il existait pour de vrai. Comme tous les hommes politiques, il y est allé d'abord de son bla-bla. Il a raconté à qui voulait l'entendre que Sarapis lui était apparu en rêve et lui avait demandé de le vénérer à Alexandrie... »

« C'est un peu transparent non ?... »

« Il ne faut pas oublier que les hommes de pouvoir sont des comédiens exceptionnels. Donc, à son réveil, Ptolémée, l'air halluciné, raconte à sa cour le rêve qu'il vient de faire et décrit l'aspect de Sérapis. »

« Et comment le connaissait-il ? »

« C'est qu'avant cette comédie il avait commandé une statue à un sculpteur et donné toutes les indications nécessaires à l'artiste qui allait la fabriquer... »

« Quelle embrouille... »

« Organiser un miracle, c'est du travail ! Ptolémée a payé un capitaine de bateau pour qu'il valide une histoire... »

« Un capitaine de bateau ? Pourquoi ? »

« Voilà le canevas du miracle : à Sinope, une ville turque sise bien loin d'Égypte, face à la Crimée, la statue de Sérapis s'est animée. Elle a bougé, s'est dirigée vers un bateau qui devait lever l'ancre pour Alexandrie, et elle est montée à bord... Un bon miracle au bon moment valide n'importe quelle idiotie ! »

« C'est un peu gros... Quel culot ! »

« Mais ce n'est pas tout. La statue, quelle coïncidence n'est - ce pas, se trouve dans le Port de Pharos. Elle est toujours à bord, car le bateau est immobilisé, et à quai depuis deux jours, le capitaine n'osant pas prendre d'initiatives... »

« Oh lala ! Du tout cuit... »

« Ptolémée exulte publiquement devant ce miracle. Il n'a plus qu'à former une procession sacrée et aller chercher solennellement la statue miraculeuse. Ainsi son mérite sera de l'installer dans un temple.

Le bouche à oreille fait fureur, tout le monde admire Ptolémée pour sa é religieuse. Il fallait trouver l'emplacement pour la statue du nouveau dieu. Tu l'aurais mise où, toi ? »

« Si j'étais Ptolémée ? Voyons voir... Mais dans le temple d'Isis, comme cela mes prêtres auraient pu surveiller le clergé égyptien... Et il ressemble à quoi Sérapis ? »

« Ptolémée en a fait une salade mixte. Il a regroupé, dans une symbolique égyptienne, aussi les fonctions des dieux grecs. Donc Sérapis possède, comme *Zeus* et *Ammon*, un aspect solaire. *Hadès* le lie à l'au-delà, *Dionysos* le rapproche de la fertilité agraire et *Asclépios* lui permet de guérir les malades, ce qui plaît beaucoup aux croyants. Au point que la guérison deviendra la fonction principale de Sérapis. »

« Et quel aspect avait-il ? »

« Ptolémée avait fait sculpter la statue selon une apparence « à la *Zeus* » : longs cheveux bouclés, barbe fluente, visage grassouillet un peu boudeur. Innovation : avec un *modius* comme couvre chef. »

« C'est quoi, *modius* ? »

« Une corbeille faite de jonc ou d'osier, qui a la forme d'un calice, étroit à sa base, s'évasant graduellement et à large ouverture. Si tu veux, c'est un panier en forme de lys. »

« Et ça sert à quoi ? »

« C'est un panier de couture à l'usage des femmes, qui y placent les laines qu'elles filent, les aiguilles et les fils. Le symbole du gynécée et des occupations domestiques féminines. Comme ça les femmes ne se sentiront pas exclues du culte, au contraire, car leurs paniers coutumiers coiffent la tête du dieu ! »

« Et tu veux me faire croire que les gens adoraient un dieu créé de toutes pièces, barbu, chevelu, boudeur avec un panier de couture en lys renversé sur la tête ? »

« Mais tu le sais bien Alexandre ! Toutes les religions sont du pipeau attrape - nigauds et les nigauds ne demandent qu'à croire, croire n'importe quoi, pourvu qu'ils aient une foi qui leur tienne compagnie. Ton ami Louis Philippe se dit roi par la volonté de dieu, n'est ce - pas ? Et il y croit... »

« Oui mais il est roi surtout parce qu'il est la première fortune de France... »

« Bref, plus c'est n'importe quoi, plus il y croient... Donc ils se prosternent à fond devant le nouveau dieu Sérapis. Un succès absolu. »

« Je peux pas y croire... »

« Tu es bien obligé : le dieu barbu avec son panier à couture sur la tête est gravé sur de nombreuses monnaies romaines... »

« Par exemple, monsieur je-sait-tout ? »

« Au revers des tétra drachmes de Néron, sur des monnaies émises à Marcianopolis en Bulgarie, où son portrait apparaît face à celui d'un empereur à tête d'enfant, Gordien III, treize ans d'âge. »

« Je bande ! »

« Quoi ?! ÇA NE VA PAS ? T'es pédophile ? T'aimes les enfants ? »

« Mais non ! Je m'enthousiasme, car avec toutes ces histoires j'ai le sujet pour dix livres et autant de pièces de théâtre... »

« Ah, bon, j'aime mieux ça. En Égypte, Ptolémée fait assassiner tous ceux qui ont participé à l'entourloupe : le capitaine du bateau, son équipage, le sculpteur qui a fabriqué la statue, sa famille, ses apprentis. Plus de témoins, ni vu, ni pris. »

« Et Sobek ? »

« On arrive en -48. A cette date Pompée est la première fortune de Rome, et pèse deux cent millions de sesterces.

**Note : 1 sesterce=5 euros. 200M.de sesterces 1 milliard d'euros.**

Il a prêté, jadis, de très grosses sommes à Ptolémée, sommes qui n'ont pas encore été remboursées. Maintenant Pompée est en bisbille avec son ex beau père, Jules César, dont la renommée de pillard à succès ne cesse de croître. Pompée, faisant preuve d'une candeur peu commune pour un homme politique aussi expérimenté que lui, se réfugie en Égypte, se croyant en sécurité auprès de son débiteur. Grave erreur. »

« Ce serait comme si moi j'allais habiter chez cet imbécile de Napoléon III... »

« Oui. Ptolémée XIII fait d'une pierre deux coups : il efface ses dettes envers Pompée, et souhaite s'attirer les bonnes grâces de César. Comment ? En faisant assassiner le consul romain par Septimus, un ancien soldat de Pompée, qui avait des comptes à régler avec son supérieur. »

« Et où cela s'est passé ? »

« En Égypte, sur la plage de Péluse, un petit port dans le delta du Nil, où gît désormais un cadavre sans tête. Le cadavre du décapité de l'homme qui fut l'un des plus grands généraux de Rome, fait jaser. D'autant plus qu'il restera abandonné sur ce bout de plage, sans sépulture, pourrissant pendant plusieurs jours, avant qu'on le jette aux crocodiles.

Comme si Ptolémée voulait montrer au monde que Rome n'était pas si invincible qu'elle le prétendait... »

« Inutile, dangereux et maladroit ! »

« Oh oui. La tête sera embaumée dans les règles de l'art pour la présenter ensuite à César... »

« Ça, je connais ! Je voulais même écrire une tragédie sur ce sujet... »

« Tu aurais bien fait, il y a tous les ingrédients, y compris des retournements de situation. César se réjouit de l'assassinat de son rival, mais, en bon politicien, il

cueillera l'occasion pour se faire mousser et se montrer indigné contre Ptolémée XIII, qui lui semble un peu trop indépendant. Alors il joue sa scène :

*« Comment ?! Tuer ignominieusement un Romain, un Consul, un grand général, qui fait partie de ma famille, car il s'était marié avec ma fille Julia. Son cher beau fils et ami Pompée assassiné ! Il le suivait à travers la Méditerranée, mais uniquement pour éclaircir un malentendu entre gens de la même famille. Ils l'auraient réglé à l'amiable, à la romaine, en chantant des chansons paillardes devant une pizza et une bonne bouteille de vin de Frascati. »*

« Quel acteur... »

« Les politiciens sont toujours les meilleurs acteurs, il jouent dans le spectacle du pouvoir. César exulte, il tient un excellent prétexte pour déposer le monarque assassin, donner le pouvoir à quelqu'un d'autre qui lui obéisse au doigt et à l'œil, et occuper Alexandrie... »

« Et toi en ce temps là, que deviens tu ? »

« Sobek est en mer, à bord de son bateau, direction Pharos. Un innocent pêcheur qui transporte ses poissons et vogue vent arrière. Il dépasse deux barcasses lourdes et maladroitement, des trirèmes romaines, qui naviguent péniblement dans la même direction que lui... »

« Mais tu ne savais rien d'eux ? Des Romains ? »

« Sobek ne savait rien. Il n'y avait pas de journaux à l'époque, les nouvelles se transmettaient par le bouche à oreille. César arrive en Égypte avec un effectif très réduit, le gros de ses légions le suit à quelques jours de distance.

Sobek arrive donc à Pharos deux heures avant le Romain, raconte sa rencontre avec les trirèmes à Âkhé-Perkarê et s'en va distribuer son poisson aux Nubiens. Âkhé-Perkarê, homme d'expérience qui connaît les Romains, agit vite.

Résultat : quand le romain accoste à Pharos, la Garde Nubienne, à la faveur de l'obscurité, s'est déployée tout autour du quai où les trirèmes romaines se sont s'amarrées.

Âkhé-Perkarê envoie un messenger pour présenter ses hommages à César, et pour le prier de rester à bord de sa trirème, pendant que l'on prévient Ptolémée, afin d'organiser une réception digne du grand Romain. Ça n'arrange pas du tout César, qui comptait sur l'effet surprise... »

« Et toi ? »

« Moi ? Je suis avec les Nubiens auxquels j'ai vendu mon poisson.

César, irrité, fait couper la tête au messenger et l'envoie à Âkhé-Perkarê comme réponse, puis il fait débarquer sa légion.

Âkhé-Perkarê avait prévu son comportement, les Nubiens, furieux, invisibles dans l'obscurité de la nuit, tout autour des trirèmes rongent le frein..

Dès que le premier légionnaire Romain pose son pied sur le quai, une pluie de flèches incendiaires éclaire la nuit et crible soldats et trirèmes.

Les bateaux prennent feu, les quelques légionnaires qui arrivent à débarquer

indemnes sont taillés en pièces par la Garde Nubienne, c'est le sauve-qui-peut pour les envahisseurs.

Sobek participe à la bataille à côté des Nubiens.

Il s'en prend à un gringalet, un petit légionnaire sans envergure, à la tête fouine, aux poils roussis par le feu, qui essaie de s'enfuir, son épée à la main.

Avec sa masse d'armes Sobek lui cabosse heaume et cuirasse, mais, à force de taper comme un forcené, sa massue se brise.

Le Romain en profite pour se jeter à la mer.

Immergé, il se dévêtit de sa cuirasse. Puis, à la faveur de l'obscurité, moitié en nageant, moitié en marchant à quatre pattes le long du bas-côté ensablé de la jetée, il arrive à s'enfuir et à parcourir les sept stades qui séparent Pharos du rivage d'Alexandrie.

Sobek ne connaîtra que bien plus tard l'identité du légionnaire : il s'agissait de Jules César.

Une poignée de légionnaires Romains, blessés par les Nubiens, imite sa fuite, en le suivant.

César les fera tous exécuter par la suite, car ils ont assisté à sa déconfiture.

A terre, César est reçu par les gardes de Ptolémée, qui l'accompagnent en piteux état jusqu'au Pharaon... »

« Et là, il est entièrement à la merci de Ptolémée... »

« Oui. Mais César donne la mesure du renard politique qu'il est. Retournement de situation ! Il fait valoir sa bonne foi, son pacifisme. La preuve : on l'a attaqué par trahison. La Garde Nubienne - de Bérénice - a massacré son escorte réduite. Il change de tactique et affirme être venu en Égypte, pour remercier personnellement le Pharaon d'avoir éliminé Pompée, cet ignoble traître qui se permettait de tromper son épouse, fille bienaimée de César. »

« Et ça a marché ? »

« Totalement. César, au courant de la situation politique égyptienne, veut profiter de la discorde existante entre Ptolémée XIII et sa sœur et épouse Cléopâtre, ainsi que de la haine raciale que Cléopâtre, femme blanche, nourrit contre Bérénice, la prétendante noire et légitime à la couronne. Le peuple égyptien en effet rêve de Pharaons Noirs.

Cléopâtre et Ptolémée sont grecs, blancs, et descendants des souverains imposés par Alexandre. César a donc dressé Cléopâtre contre son frère de mari Ptolémée XIII, et lui promet le pouvoir. Entretemps les rapports de forces ont bien changé, car les légions sont arrivées.

Ptolémée XIII l'a compris, se méfie, et comprend que le seul salut est dans la fuite. Cléopâtre lui ménage une sortie, Ptolémée se déguise en simple garde. Il sera tué une fois franchi le seuil du palais. L'émoi et la confusion aidant, Cléopâtre en profite pour empoisonner son autre frère époux Ptolémée XIV. C'est elle, Cléopâtre Théa VII Philopator, que César choisira pour qu'elle

gouverne selon les désirs de Rome et les siens.

Premier désir à exaucer : baisser le prix du blé, en fournissant quatre vingt pour cent de la récolte à Rome, et provoquant ainsi une sévère disette en Égypte. Les Égyptiens se révoltent, mais les légions écrasent la rébellion dans le sang. Pour fêter cette victoire, plus tard Cléopâtre et César feront un enfant, Césarion. »

« Ouf ! Et toi dans tout cela ? »

« Quand Âkhé-Perkarê a su que César était sain et sauf, il a fait donner de la voix les Tritons. Un mugissement surnaturel a vrillé les oreilles d'un millier de marins et de soldats.

Profitant de l'alarme et de la confusion, on a réquisitionné trois bateaux, deux appartenant à la marine de guerre Égyptienne, le troisième un cargo appartenant au Pharaon, et chargé à ras bord de blé.

On a mis les voiles, en emportant avec nous tous les travailleurs du phare, leurs familles et la Garde Nubienne au grand complet.

Âkhé-Perkarê connaissait bien la soif de massacre des puissants, et n'avait aucune envie d'endurer la vengeance de César, ni celle de Ptolémée ou de Cléopâtre, des gens qu'il méprisait profondément.

Il disait que :

« *lorsque les animaux féroces luttent entre eux, il faut en profiter pour fuir.* »

« Fuir, mais pour aller où ? »

« Ah ! Le plus loin possible ! Ça a été un très long et beau voyage.

Cela nous a pris six mois. On a quitté la Méditerranée et dans l'océan qui nous a accueillis, descendu les côtes d'Afrique, vers le Sud.

Finalement, en suivant les conseils d'Âkhé-Perkarê, on s'est arrêté à Orilè-èdè-Olómìnira-ilè.

Un pays beau, magnifique, doux, riche en eau, à la végétation luxuriante.

Âkhé-Perkarê en remerciement pour le voyage réussi, a introduit le culte des dieux égyptiens dans la région.... »

« Je ne vois pas où vous vous êtes arrêtés... Tu peux me dessiner la forme de l'Afrique, pour me montrer où vous avez atterri ? »

« Ce n'est pas la peine : je connais le nom que les blancs donnent à ce pays : c'est le Dahomey. Et la religion égyptienne se pratique encore aujourd'hui, bien que sous un autre nom.

« Lequel ? »

« Le vaudou. »

« Ah... Mais beaucoup de razzias d'esclaves ont été pratiquées depuis au Dahomey, par les Blancs et les Arabes... »

« Oui, comme dans toute l'Afrique de l'ouest. Les Blancs et les Arabes ont été des prédateurs insatiables et cruels. Quand il s'agissait d'argent, et de gens sans défense qu'on peut vendre, ils étaient impitoyables. Ils ne voyaient pas des êtres

humains, des femmes, des enfants, des vies brisées : que des marchandises à piller. »

« Et toi ? »

« Je suis resté là, au Dahomey, puis j'ai été pris comme esclave. »

« Désolé pour toi... »

« T'en fais pas... Mes maîtres décédaient l'un après l'autre, qui de maladie, qui d'un accident... »

« Et ensuite ? »

« Pendant une révolte j'ai été tué par une balle. »

« Et... »

« Et j'ai pris la place d'un béké qui voulait être inhumé en France... »

« Dans son cercueil ? »

« Oui. »

« Et le béké ? »

« Aux poissons. »

« Je vois. Expéditif... »

« Mais continuons notre œuvre littéraire, si tu veux bien... »

Elle commence à Pharos, une île d'Égypte, en l'année - 48 avant le présent. »

« Mince ! Dix huit siècles ! Pourtant tu as l'air bien jeune Sobek... »

« Parce que je me veux jeune et que je *sors au jour* ainsi... Et puis le temps a une valeur purifiante, lorsque il s'accumule dans un être comme moi. Mais on viendra à cela plus tard... »

« D'accord. Alors, c'est le début du livre ? »

« Oui, si tu veux.

C'est la nuit. Sobek est en mer. Un bon petit vent qui souffle de l'est est rare pour la saison, mais bienvenu. Après un soir de pêche, son esquif regagne Pharos à l'allure privilégiée du vent arrière. C'est une bonne allure. L'homme a un peu froid, mais il est satisfait.

Les poissons qui frétilent encore dans ses filets le témoignent : la pêche a été excellente.

La lune n'est pas dans le ciel, que lui importe ?

Il connaît les étoiles et leur ciel à la perfection et il peut se diriger la nuit comme en plein jour.

Malgré l'heure tardive, les acheteurs l'attendent avec impatience tout au long du quai. L'ensemble de la garnison, une centaine de guerriers nubiens, des géants de deux mètres de haut, est là, friande de poissons frais. Sobek connaît bien leurs goûts, sa maman est nubienne, deux de ses frères se sont enrôlés - depuis deux ans déjà - dans la Garde Noire de la Reine Bérénice, l'opposante à Cléopâtre.

Sobek ne s'occupe pas de politique, mais il en a plus que marre de ces occupants grecs, pâles, hypocrites, aux longs nez, que les Égyptiens appellent :

« *blancs vautours* ».

Suprême ironie : « *nekhbet* » est aussi le patronyme de la déesse protectrice du pharaon. Les grecs sont bouffis de morgue, mènent grand train et traitent les Égyptiens de souche comme des chiens, car on méprise toujours ses victimes. Les grecs possèdent, vendent et achètent des êtres humains, des esclaves. C'est un blasphème contre les dieux égyptiens et un crime contre l'humanité.

Les nubiens en particulier ont pâti de cette infamie. Capturés et vendus comme du bétail dans le monde entier, ils ont payé le plus lourd tribut à l'occupant.

Il a vu cela depuis tout petit... et c'est uniquement grâce à la protection du Gardien du Phare qu'il s'en est sorti... »

« Le gardien du phare ? C'est un homme important ? »

« Oui. Le vieux Âkhé-Perkarê est le roi du Port. Il est intouchable. Lui seul est en mesure de faire marcher l'immense machine du port, qui engendre la richesse d'Alexandrie.

Snobe a eu de la chance : Âkhé-Perkarê l'a recueilli avec toute sa famille : lui, sa mère, ses deux frères. »

« Pourquoi ? Ils étaient abandonnés ? »

« Pire que ça : son père et le reste de sa famille ont été massacrés par les sbires des Lagides quand il avait trois ans. Il se souvient de tout... »

« A trois ans ? Et tu t'en souviens ? »

« En détail. Une horrible scène de massacre, le rire des assassins, leurs plaisanteries, leur cruauté, mon impuissance, au point que j'en suis encore troublé jusqu'aux sanglots quand j'y pense. C'est pour éviter de penser à cela que j'aime être seul en mer, bercé par le bruit des eaux, rassuré par le chant de la brise qui gonfle ma voile, entouré par la sombre douceur de nuit. Guidé vers mon but lointain par l'éternelle lumière qu'au ciel les étincelles bleutées des étoiles prodiguent, et que je connais si bien. Par cœur. »

« Tu en connais des choses... »

« En effet. La mémoire, c'est à la fois le don et le défaut de Sobek. Il ne peut rien oublier. Jamais. C'est lourd. Et ta mémoire Alexandre ? »

« C'est pareil. L'oubli est un bonheur auquel je n'ai jamais goûté. Je ne suis pas un homme fidèle, mais je me souviens de tous mes amours, et de tous les chagrins... »

« Amours ? »

« Oui. Je tombe amoureux souvent, et je ne peux abandonner celles que je trahis... Alors, chagrins... »

« Ce sont des souvenirs plus doux que les miens. Je me souviens du visage des assassins. C'est ainsi que j'ai pu les retrouver, plus tard, et les tuer, l'un après l'autre... »

« Mais tu étais un enfant... »

« Je les ai eu par trahison. Un enfant qui ne voulait pas prendre le risque d'être

tué avant d'avoir accompli sa vengeance. Qui se méfie d'un enfant ?

Je remplissais leurs coupes, je les ai empoisonnés. Et je me souviens de leurs agonies, de leurs suppliques inutiles aux dieux, leurs râles, leurs grimaces...

Comme si c'était arrivé il y a une heure. »

« C'est horrible... »

« Non. C'est l'exacte justice. Mais ce que j'aime c'est de me souvenir des cieux, en toute saison de l'année, de jour comme de nuit. Les changements de position des étoiles m'instruisent et les vents et les nuages qui jouent avec le monde n'ont plus de secrets pour moi.

De la saison d'Akhet à celle de Chemou, jour après jour, décade après décade, je sais quel vent a soufflé et soufflera, à quelle mer il faudra s'attendre.

Et lorsque Sothis (*Sirius*) apparaît et brille de son éclat splendide dans le ciel, à la saison d'Akhet, et que le vent du sud se lève pour aider le Nil à embrumer les eaux de la mer avec ses vapeurs d'eau douce, en voluptueuse caresse, je jouis.

Car c'est la fête du dieu crocodile, Sobek, dont je porte le nom, mon patron tutélaire. »

« T'es vraiment un sauvage ! Un crocodile comme saint patron... » rit

Alexandre.

« Son mythe est plus ancien de quinze siècles que celui de tes dieux. Son histoire est plus efficace et moins ridicule que celle du fils d'un pigeon et d'une vierge humaine, qui l'est restée même après l'accouchement. Et, à ce qu'il paraît, ensuite ce pauvre innocent, une fois adolescent, est devenu un homosexuel à barbiche... »

« Pardon, ce n'était pas pour te vexer, ça m'est venu comme ça, culturellement... Tu sais, je suis athée, mais la religion te farcit toujours la tête de calembredaines... »

Mais Sobek est lancé.

« Dis moi, c'est vrai qu'il se promenait avec ses douze amants, et qu'il fut trahi par l'un d'eux ? »

« Vendu pour trente deniers à la police religieuse juive, par Juda, le trésorier de sa smala. »

« Condamné par les siens, exécuté par l'occupant... ça ne donne pas envie...

C'est trop sinistre. Ne le crois tu pas ? »

« En effet. Les anglais appellent ça « *looser* ». »

« Bon, je disais... Oui, la saison d'Akhet... À cette époque les eaux du Nil, le fleuve sacré à l'agriculture, s'épandent et fertilisent les champs du delta. Et alors s'ouvre la période des travaux de construction... »

« Mais les champs sont inondés... »

« Oui. Les dizaines de milliers de paysans, qui ne peuvent plus travailler leurs terres, devenues des marécages pendant toute la durée de la crue, s'emploient ailleurs en attendant le retrait des eaux. C'est ainsi qu'ils s'érigent, siècle après

siècle, les tombeaux des rois, les pyramides, et les temples prestigieux. »

« Je croyais que c'étaient les esclaves qui œuvraient... »

« Uniquement après l'invasion des Perses, puis celle des Grecs, deux peuples esclavagistes. Les dieux égyptiens n'ont jamais admis cet ignoble pratique. C'est pourquoi les temples et pyramides anciens ont été élevés par les nobles mains des paysans libres.

Lorsque Âkhé-Perkarê avait recueilli la famille, Sobek était le benjamin de la fratrie...»

« Et le plus vif, j'en suis certain... »

« En effet. À quatre ans il savait où se trouvait chaque objet dans la maison, il regardait avec étonnement les autres membres de la famille le rechercher inutilement. Il connaissait aussi tous les hiéroglyphes qu'il lui était donné de voir, chaque pierre des chemins de l'île, chaque insecte des champs, tous les oiseaux des airs, les innombrables noms des dieux gravés ornant les parois des temples. »

« C'est tout ? »

« Non. A cinq ans, il parlait toutes les langues qu'il avait pu entendre, avec les accents exacts de ceux qui en avaient prononcé les mots en sa présence. Le Gardien du Phare avait remarqué ce don, et l'avait pris en sympathie, ainsi que le reste de sa famille, qui avait fini par travailler pour cet homme bon, que dis-je, mieux que bon, juste. »

« Et ils habitaient où ? »

« Il les avait logés à même les deux étages de ses appartements, au sommet de la tour du Phare, juste en dessous de la Chambre du Miroir.

Ses deux frères étaient devenus Gardiens de Lumière, sa maman tenait la maison et cuisinait. »

« C'est quoi les Gardiens de Lumière ? »

« Les préposés à que aucune lumière, autre que celle du phare, ne filtre vers la mer la nuit, risquant de tromper les navigants... »

«Ah... »

« Quant à Sobek, le Gardien le traitait comme s'il était son fils. Il lui a appris la signification de tous les hiéroglyphes. À sept ans il savait tracer les cinq mille signes de l'alphabet égyptien. Je ne serais pas modeste, mais son écriture était élégante, et les tournures de phrases écrites avec l'à propos d'un scribe chevronné... »

« Et voilà une autre ressemblance héréditaire, moi aussi je suis scribe, élégant, et sans modestie... »

« Bon, je vois que tu te connais... »

« Un peu... Alors, vous viviez tous à Pharos ? Il y avait assez de place ? »

« Tu ne connais pas Pharos ? »

« Pas du tout... »

« C'est une île plate. Elle s'allonge paresseusement, l'eau bleue de la Méditerranée l'accueille. Une forme féminine, invitation à la paix après la lutte avec les flots. Ses flancs arrondis cachent un trésor... Je vois que tu fais ton œil lubrique, mais non, ce n'est pas l'amour, ni l'or, ou les pierres précieuses : bien plus que cela aux yeux des hommes. Grâce à elle le plus grand port de la Méditerranée et de tout le monde connu, à mon époque naturellement, a pu exister. »

« Je vois qu'elle te plaît bien ton île... Mais l'île, qu'à t-elle à voir avec le port ? »

« Tout. Ses flancs généreux sont parallèles au rivage d'Égypte, juste en face d'Alexandrie. Ils s'opposent à la mer en tempête et le résultat maritime en est extraordinaire.

Dans l'univers du monde qui l'entoure, rien ne peut se comparer au Port de Pharos. »

« Tellement important que ça ? »

« À l'abri des vents dominants de la mauvaise saison, il pouvait abriter plus de milles bateaux en même temps, par tous les temps. Un homme commande le Port, ce demi - dieux aux mille bras, célébré pour la rapidité avec laquelle il traite les cargaisons. Et qui offre mille autres services aux navigants, uniques dans les équipements portuaires de l'époque... »

« C'est un cœur... »

« Tu a raison, un cœur, qui pompe le sang doré du commerce, qui rend fluides et nourriciers les mouvements de tout ce qui se vend et s'achète. Le port, son commerce exceptionnel engendrent un fleuve d'immenses richesses. Égypte ! Un pays prospère, un riche producteur de biens et denrées. Depuis deux mille ans l'Égypte est organisé pour commercer. Il exporte dans toute la Méditerranée. »

« Quels biens ? »

« A commencer par le blé, les viandes salées. Puis des animaux rares, et aussi les bêtes féroces vivantes qu'on exhibe ou qu'on utilise dans les jeux du cirque, des oiseaux... Et surtout des articles artistiques manufacturés, à forte valeur ajoutée : tissus, tapis, bijoux, marbres coloriés, sculptures... »

« C'est tout ? »

« Tu est exigeant ! Mais non ce n'est pas tout. L'Égypte est surtout le pays qui a mieux contribué à l'évolution de l'intelligence humaine. Le meilleur exemple de civilisation. Il monnaie un bien inestimable, les connaissances. Il leur fallait un véhicule, pour se propager, les égyptiens l'ont trouvé... »

Sobek paraît s'arracher au réel.

Il se tait et n'a pas l'air de vouloir continuer son histoire. Ses yeux deviennent vitreux.

Alexandre, après quelques minutes, le silence perdurant, hasarde une question :

« C'est le... papyrus ? »

Sobek paraît se réveiller.

« Oui... L'Égypte était le seul pays au monde à maîtriser complètement la manufacture de cette plante. Le génie du peuple noir donne toute sa mesure en Égypte. Ils ont fabriqué et exporter des bateaux en papyrus, insubmersibles, mais surtout des rouleaux de papyrus. De milliers de livres en rouleaux... »

« De la philosophie ? »

« Des livres traitant de toutes les disciplines : la philosophie certes, mais également la construction, la mécanique, la musique... la géométrie.

Les caractères sont tracés avec des encres indélébiles, et rédigés en plusieurs langues. Faits pour traverser les siècles... »

« Comme toi ? »

Sobek rit.

« On pourrait dire ça... Mais différemment de moi. Pour revenir au papyrus, il est unique.

Partout ailleurs dans le monde, on écrit péniblement, on grave avec lenteur la pierre, on entaille le bois, on inscrit dans le plomb, on griffonne des tablettes en cire. Des supports qui ne peuvent en rien rivaliser avec la facilité d'emploi des rouleaux, la légèreté du papyrus et surtout sa durée. »

« Une merveille. Tu es au courant du destin des papyrus ? »

« Oui, hélas. Quand, plus tard, le monde plongera dans la régression chrétienne, les ténèbres totalitaires de la police d'inquisition descendront sur la civilisation, empêchant tout progrès, on aura encore recours aux livres en rouleaux... »

« Tu est au courant... »

« Certes. L'église catholique est une organisation idéologique mais surtout commerciale. Capitaliste avant la lettre, totalitaire et surtout esclavagiste. Ses ouvriers s'appelaient moines. Je n'aime pas cette religion hypocrite. Elle est la chaîne invisible et ignoble qui a emprisonné les Noirs dans leurs souffrances plus et mieux que les fers. Imagine, des années et des d'années d'esclavage en chantant les louanges de « dieu » pour sa bonté... Envisage la somme d'afflictions et d'injustices qu'elle couvre et justifie...»

« Quel gâchis ! C'est atroce.»

« Tu n'aimes pas tes moines ? »

« Mes moines ? Aimer des êtres puants et obtus, compulsifs, misogynes et racistes ? Des pédophiles invétérés ? Des imbéciles qui grattent obtusément les surfaces intelligentes des livres, pendant des siècles, au lieu d'essayer de les lire et profiter des connaissances qu'ils contiennent? Qui détruisent de leurs racloirs les connaissances réelles qui y sont inscrites, pour calligraphier quoi à leur place ? Les délires religieux, minables, mensongers et inutiles du culte du supplicé... »

« Je connais bien les sentiments totalitaires de l'église de Rome. Une folie

sanguinaire de tortionnaires pervers. L'église catholique, comme toutes les religions, aidera toujours le fort contre le faible, soutiendra l'injustice contre la justice, préférera les conservateurs aux libéraux et la mort à la vie... Et surtout la suprême ignominie : apprendra aux hommes à haïr les femmes, les asservir, les supplicier.»

« Je vois qu'on a la même opinion sur eux. »

« Oui, mais c'est dommage que tu sois un hypocrite, Alexandre... ».

Alexandre est blessé. Il a été parfaitement sincère avec Sobek, ils sont d'accord sur tout, et maintenant voilà qu'il le traite d'hypocrite.

« Que veux-tu dire par là ? »

Sobek sourit.

« Tu fais mine de ne pas connaître les dieux d'Égypte. »

« C'est vrai, je n'y connais pas grand chose... »

« Tiens, tiens... Alors, je te le demande : qu'y avait-t-il sur la cheminée de ton salon oriental au château de Montecristo ? »

« Quoi ? »

« Tu m'a très bien entendu. Alors ? »

Alexandre est embarrassé.

« Un... un chat. »

« Tiens, tiens... Un chat, dis-tu ? »

« Oui... En effet maintenant que j'y pense, il s'agit d'une statuette égyptienne. »

« Précisons veux-tu ? C'est la statue de Bastet, la fille du dieu Soleil Amon Râ. Une déesse à double visage : sous sa forme de femme à tête de chat, elle est la Bienveillante, protectrice de l'humanité, muse de la musique et de la joie. Sous les traits de déesse à tête de lionne, elle s'identifie alors à la redoutable divinité de la guerre, Sekhmet, réputée pour ses terribles colères. Pourquoi tu l'a choisie ?»

Dumas se sent rougir. Avoir été pris en défaut par ce soi-disant cadavre ambulante. Merde ! Il se résout à la vérité. Qu'a-t-il à perdre ?

« C'est... en hommage à mon papa, qui était général. »

« Je ne te reproche rien. Tu as très bien agi. Mais Bastet déesse à tête de chat, protectrice des femmes et des enfants, détient en plus un pouvoir magique qui lui est propre: stimuler l'amour et l'« *énergie charnelle* ». Tu en as bien profité, je parie... »

L'écrivain ne peut se retenir d'en rire.

Diable de cadavre ambulante ! C'est exactement pour cette raison qu'il a choisi Bastet pour son salon mauresque. Douce et cruelle, la femme chat est attirante et dangereuse. C'est ainsi que Alexandre fantasme les femmes, malgré les démentis continuels que la réalité lui inflige.

Le danger, ce ne sont pas les femmes, c'est dans son désir aveugle et compulsif pour elles en qui réside le péril. Il le sait, mais il ne voudra l'admettre à aucun

prix.

« Et... comment tu sais tout ça de moi ? »

« Parce que tu est mon descendant. Je sais tout ce que tu sais. »

Alexandre est sonné. Vertige. Liberté.

Pas la peine de mentir. Il se sent mis à nu. Pourtant la curiosité est la plus forte.

Il tente une impertinence de gamin.

« Et que je sache tout ce que tu sais, c'est possible ? »

« Oui. Mais je ne te le conseille pas. Tu en mourrais foudroyé. Mille huit cent quarante neuf années de savoir, et des poussières acquises et mémorisées d'un seul coup te brûleraient la cervelle. »

« Et toi alors ? »

« Réfléchis... Moi j'ai eu plus de dix huit siècles pour les engranger... »

« D'accord. Je ne tiens pas à être foudroyé. »

« C'est ton droit. Bon. Maintenant, tu le sais : l'Égypte te ressemble, il excelle dans la communication. Cartes marines, relevés du ciel en toutes saisons, géographie des cotes pour la navigation, et j'en passe. Les Égyptiens ont été les premiers à explorer la côte ouest de l'Afrique, ainsi que la mer Rouge jusqu'en Abyssinie, dont les pharaons Noirs de la XXV dynastie sont issus.

Mais, depuis l'occupation, le plus lucratif de tous les commerces est celui d'un produit miracle. »

« A savoir ? »

« Un produit inestimable qui permet les réalisations les plus audacieuses et extraordinaires. Il a élevé des constructions qui traverseront les siècles, les colisées, les églises. À partir de l'occupation, même en Égypte de monuments ont été bâtis par ce produit. Un produit corvéable à merci, qui ne coute rien, à peine une bouchée de nourriture par jour. L'esclave. »

« Mais le vois-tu Sobek ? Aujourd'hui encore, l'esclavage est le rêve des capitalistes. Dans leur idéologie chrétienne du profit, l'esclavage tient la place du paradis perdu, l'éden merveilleux du travail gratuit, du profit sans coût. »

« Tu a les idées claires. »

« Oui... mes aïeux étaient des esclaves. »

« Je sais : ton grand père était si misérable qu'il a vendu ses quatre enfants comme esclaves, sauf un, Thomas Alexandre. Celui-ci il le vend : « à réméré », avant de retourner en France vers 1774. Il pourra donc le racheter et le fera revenir auprès de lui sous le pseudonyme de Thomas Rétoré. Cette faculté d'acheter « à réméré » est publiée dans le code civil napoléonien le 16 mars 1804. Son utilisation la plus célèbre reste certainement la vente à réméré de ton père, le futur « général Dumas » Thomas Alexandre Davy de la Pailleterie héros de la révolution... »

« Mais comment tu sais tout ça ? »

« Je m'intéresse à mes descendants. Quand je peux je donne un coup de

main... »

« Comme pour Dubuc ? »

« Exact. Mais revenons au Port ou plutôt aux Ports, car il y en a deux. Ils occupent une situation exceptionnelle, tout au fond d'une vaste rade. Un canal, fraîchement creusé de mon temps, les réunit à la « *Branche Canopique* », l'aqueduc qui traverse Alexandrie d'ouest en est, et qui alimente la cité en eau douce. Non seulement, mais grâce à ce canal suspendu, les navires peuvent se ravitailler, à quai et directement, en eau douce. Une prouesse qui est venue compléter des structures portuaires déjà exceptionnelles. »

« Et comment on y entre ? »

« Deux accès desservent les ports : l'un à l'est pour le Grand Port, l'autre à l'ouest pour le port du Bon Retour, comme son nom le dit : « *Eunostos* ». Ce dernier est spécialisé dans le chargement et le transit du blé et des farines. Capitale des navigants, Pharos est le chef lieu de ce royaume liquide, maritime et commercial. »

« Et l'île est grande ? »

« Non. L'île mesure à peine cent trois kilomètres carrés. La pointe orientale de l'île, visible des quatre points cardinaux, a été choisie pour construire le Phare. Il a fallu d'abord relier l'île à la terre ferme, par une jetée de cinq mètres de haut et quinze le large, l'*Heptastade*, comme son nom le dit longue de sept stades. L'ouvrage traverse le bras de mer d'un kilomètre et demi de large qui sépare l'île de la terre ferme. La jetée supporte l'aqueduc, et a rendu possible le transport jusqu'à pied d'œuvre de tous les matériaux nécessaires à la construction du Phare.

D'une pierre deux coups : la jetée protège les deux ports, orient et occident à tour de rôle, des vagues engendrées par les vents dominants, selon la saison. »

« Et ton phare mesure combien ? »

« Cent trente-cinq mètres de hauteur. »

« Diable ! Et vous l'avez construit sur le sable ? »

« Ah, non, le Phare est bâti sur une roche. On l'a choisie, malgré ses défauts : elle est entourée par des bancs de sables mouvants qui se déplacent selon la saison. La mer la ronge et la fouette de tous côtés, vague après vague. »

« Et pourquoi avoir choisi un tel endroit ? »

« Il garantit une visibilité optimale. Et puis, bien obligés. C'était le seul rocher disponible pour asseoir les fondations du Phare. »

« Je vois...Et ça tient ? »

« Un peu, que ça tient. On a enterré tout autour de la construction une double ligne d'énormes poutres, hautes comme dix hommes. On a utilisé des bois Africains imputrescibles, bien serrés l'une à l'autre. Pris entre ces deux lignes de pieux géants, profondément enfoncés dans le sol, on a amassé des gigantesques cubes de roche. Pour le lier entre eux on a eu recours à un béton d'argiles

imperméables à l'eau salée. »

« Je suis émerveillé... »

« Les fondations du Phare, agressées par les chocs perpétuels des vagues ainsi protégées, tu peux regarder la bâtisse.

Elle est si colossale que sa présence rapetisse l'île.

Le Phare même, par sa démesure, est irréel et ne peut être appréhendé simplement en le regardant. »

« Et comment on fait alors ? »

« Quand on le regarde, pour pouvoir le voir on doit se dire qu'il s'agit d'un jouet, posé sur la mer, par 31°11.43 de latitude nord et 29°51.40 de longitude est. Les marins sont des enfants attardés comme toi. Et quel enfant refuserait un si beau jouet ? »

« Moi pas ! J'en veux... »

« Tout en lui est extraordinaire. Sa couleur d'abord. Il est blanc, et pâle, si pâle que sa candeur, à la nuit tombée, paraît s'habiller d'une phosphorescence de luciole.

Son architecture a monté les blocs de calcaire l'un sur l'autre en quinconce et élevé ses trois étages vers les nuages.

Il ressemble à une main, au poing fermé, dont jaillit l'index, tendu à indiquer le ciel. »

« Je n'arrive pas à l'imaginer... »

« Ferme les yeux et vois. »

Sobek appuie sa main sur le front de l'écrivain. Une paume glacée. Avec la vague de froid qui s'empare du crâne d'Alexandre déferlent des nombreuses images.

Un gigantesque cube forme le rez-de-chaussée, haut de 65 mètres et aux angles pyramidaux. Ses parois sont épaisses de quinze mètres. Sur le cube est posée une surface octogonale.

À l'intérieur du cube, l'espace est peuplé par trente-six colonnes en basalte, chacune d'une circonférence de quatre mètres. L'écrivain est saisi par la marque de puissance qu'elles impriment à l'espace. Puis la vision change, apparaît l'immense terrasse octogonale du premier étage qu'elles soutiennent. Un kilomètre carré de surface, recouverte de marbre blanc, placée à soixante-dix mètres de hauteur, paraît flotter telle un nuage géométrique.

Une rampe intérieure mène du rez-de-chaussée à la terrasse, assez large pour que deux cavaliers puissent s'y croiser.

Une file ininterrompue de bêtes de somme l'empruntent en montant combustible et ravitaillement nécessaires au phare et en redescendant à vide. A chaque angle de l'octogone, un Triton immobile les joues gonflées souffle dans une corne d'airain silencieuse pour l'instant.

Alexandre ouvre les yeux, les images disparaissent.

« C'est un symbole ? »

« Oh que non ! Les huit Tritons ne se taisent pas toujours : lorsque les colossaux soufflets de forge, cachés à l'intérieur des murs, s'activent, les mugissements des Tritons portent à plusieurs kilomètres. »

« Pourquoi faire ? »

« Des signaux. Par le son on peut donner des renseignements aux navires en approche, en temps réel. En jouant seules ou à plusieurs, les cornes des Tritons peuvent délivrent toute sorte de messages. »

« Par exemple ? »

« Au printemps, le vent du sud apporte des brumes qui obscurcissent l'espace, au point de ne pas pouvoir distinguer sa main au bout du bras. Ces avertissements sont indispensables. Les Tritons ne donnent de leur voix tous ensemble, que pour signaler une catastrophe exceptionnelle. »

Sobek rit amèrement.

« Par exemple ? »

« Le couronnement de Cléopâtre... Non je plaisante. Pour signaler un bateau en feu, où un naufrage dans le canal. Sur la terrasse octogonale que tu as vu, s'érige l'ultime construction : la tour. Elle monte vers le ciel à non plus en finir, et semble vouloir transpercer les nuages.

À son sommet se trouve le Grand Miroir.

Juste en dessous, les quartiers d'habitation où vit le seul maître à bord, le Gardien du Phare. »

« Tout seul ? »

« Il n'est pas seul, bien au contraire. Cinquante vastes pièces sont aménagées à l'intérieur des différents étages, de haut en bas.

Elles logent ses sujets, et leurs familles. »

« Tant de monde pourquoi faire ? »

« Pour que le Phare fonctionne. Il y a les artisans, le personnel d'entretien, et les Gardiens de Lumière.

Les grandes fenêtres qui éclairent ces pièces d'habitation ont des volets intérieurs, étanches. Dès la tombée du jour, gare à qui oublierait de les fermer hermétiquement, et laisserait filtrer ne fût qu'un mince fil de lumière à l'extérieur. Les Gardiens de Lumière constatent les contraventions à la règle et sévissent. »

« Il y a des punitions ? »

« Oui. Une amende est infligée pour un premier manquement. Dix coups de verges pour le deuxième. »

« Et après ? »

« À la troisième erreur commise, on expulse le responsable et sa famille »

« Et comment on produit la lumière du phare ? »

« Le rez-de-chaussée est occupé par huit entrepôts, utilisés pour le stockage des

combustibles. Bois d'essences diverses, paille, résines, poix, huile, soufre. Un mécanisme à vannes permet de laisser la mer noyer l'intérieur des locaux, en cas d'incendie. »

« Vous travaillez la nuit ? »

« La nuit presque personne ne dort sur Pharos. Des files de fourmis humaines, hommes et femmes lourdement chargés, gravissent sans cesse les innombrables marches, du coucher à l'aube. Ils montent les stères de bois, les seaux de résine, les blocs de soufre et les ballots de paille, jusqu'au sommet, là où le Grand Miroir reflète les rayons du soleil, le jour.

La nuit, c'est un feu sans fumée qui doit l'animer.

Pour que ces flammes bleutées puissent s'élever drues et mordre la nuit à belles dents, parler aux navigants, et briller jusqu'à l'horizon, il faut les nourrir sans cesse, donner à manger au Phare... »

« Des esclaves ? »

« Non.

« Il est de bon appétit, comme moi ? »

« Pire que toi, sa faim est monstrueuse. Il dévore des montagnes de bois, des centaines de seaux de résine. Car la flamme pour être utile, doit fournir une foule de renseignements aux navigants, qui concernent la navigabilité du canal d'accès, les dangers de la baie. Mais chaque rose a son épine, les deux Ports ne font pas exception... »

« Ce n'est pas parfait ? »

« Parfait ? Loin de là ! Des générations de marins ont pesté contre les chenaux, les rochers irréguliers, les bancs de sable qui changent de place, les éperons de pierre à fleur d'eau. On dit que seul celui qui a atterri trois fois à Pharos et en est reparti indemne est un marin véritable. Sans les signaux, ou la présence d'un pilote à bord, jamais un navire ne pourrait y pénétrer. Entre les dangers invisibles et les masses de terre qui s'effondrent sur ses bords entre deux réparations, le piège à navires attend. La nuit, les eaux du canal qui a été creusé face à l'un des vents dominants, sont toujours agitées... »

« Mais alors pourquoi tant de bateaux ? »

« Alexandrie est le seul port au monde où les informations concernant à la fois la direction et la hauteur des vagues et la disponibilité de quais libres sont communiquées jusqu'en haute mer. Si le vent est favorable, l'approche du port est facile. Si le souffle vous contrarie, l'espace rapetisse, devient terriblement exigü et il n'est pas question d'y atterrir à la voile. Il faut ramer. Par les moyens du bord, ou, faute de bras, en utilisant l'un des remorqueurs de tracte du Port... »

« Vous avez ça ? »

« Évidemment.. Des bâtiments trapus, à deux étages et quarante rameurs, capables de déplacer n'importe quel navire, vide ou chargé. Ferme les yeux. »  
Alexandre croit se trouver sur le pont d'un bateau.

En sortant du canal, le spectacle de l'espace portuaire, avec ses innombrables bâtiments à quai, ses milliers d'hommes au travail, les cris des voix dans l'air, les bruits de la mer qui bat les moles, le prend d'assaut, lui donne le vertige, comme s'il avait trop bu de champagne. Il ouvre les yeux avec soulagement.

« Je me sent ivre...Mais tu ne m'a pas dit pourquoi le port marche si bien... »

« Les Égyptiens sont riches, ils exportent leurs céréales, leur savoir faire. Leurs artisans artistes sont renommés sur tout le pourtour de la Méditerranée. Et c'est le Gardien du Phare qui dirige cela. »

« Il est doué... »

« Très. Mais le butin inépuisable qui sans cesse se renouvelle est le commerce. La raison pour laquelle les Perses, puis ces pirates macédoniens, les Ptoléméens, s'accrochent si désespérément au pouvoir. Ces derniers, on les appelle aussi les Lagides, en hommage au grec fondateur de la famille. Rois d'abord, puis pharaons, car l'appétit vient en mangeant.

Sous les titres tonitruants, dont comme tous les nouveaux riches ils se délectent à s'affubler pour estourbir l'ignorant, se cache une minable dynastie fantoche de parvenus, imposée à l'Égypte par le demi-frère et amant d'Alexandre, assis sur le cadavre pourrissant de son commandant, dont il était aussi le

« *somatophylaque* » en chef. »

« Soma... quoi ? »

« C'est un mot grec, ça veut dire « *garde du corps* ». Ptolémée, premier « *sômatophylaque1* » au service d'Alexandre, général grec, ne commandait qu'à sept autres gardes du corps, jusqu'à la mort de celui qu'il devait protéger.

*Note : « sômatophylaque1 » garde de protection rapprochée : garde du corps. Alexandre en utilisait sept.*

Depuis qu'il s'est emparé du pouvoir, les parvenus Ptoléméens ont volé et gaspillé les richesses du pays. Le luxe démentiel et inutile qu'ils affichent et dont ils font leur raison d'être, les injustices qu'il infligent chaque jour autour d'eux, leur mépris du peuple, leur politique obtuse, toutes ces tares ont soufflé sur les braises du mouvement de résistance égyptien, jusqu'à en raviver le feu. Je ne sais s'ils avaient raison, mais ce mouvement prônait, comme panacée de tous les maux qui affligent le pays, le retour au pouvoir des pharaons Africains, les Pharaons Noirs, ou Pharaons Éthiopiens.

Africains, Égyptiens et Noirs, on les oppose aux vagues de pilleurs blancs, des sauterelles qui depuis trop longtemps déjà et par vagues successives s'abattent sur le pays et s'en nourrissent. Les résistants attendaient que Abeba, l'héritière descendante de la reine Noire, la mythique Khaneferoumout Amenardis, apparaisse.

Abeba, c'est pour eux le messie fait femme, celle dont l'arrivée rendra à l'Égypte sa gloire passée et sa puissance, chassera les occupants blancs, et libèrera le peuple de ses chaînes.

Et l'Égypte s'y connaît en chaînes ! »

« Si je ne me trompe pas, les Perses s'étaient emparés de l'Égypte en - 525... C'était Cambyse le chef, un gars qui avait épousé sa mère puis ses sœurs... »

« Exact. Mais il ne faut pas s'en formaliser, l'inceste c'était la mode de l'époque. Avec l'aide des tribus arabes Cambyse établit une tête de pont en Palestine, puis attaque l'Égypte, défendue par des mercenaires, qui tournent casaque... L'occupation a duré, avec des intervalles, cinq siècles. C'est pourquoi, lors de sa conquête, Alexandre avait endossé l'habit politique du libérateur. »

« Comment ? »

« Il a prétendu vouloir libérer le pays de ses cruels occupants, les sous - hommes Perses. Il a souligné leur impiété, leur blasphème, leurs coutumes à la fois impitoyables et corrompues. Les viols, dont ils faisaient une habitude dès qu'une fille ou un garçon leurs plaisait, quel que soit son âge... Il a joué sur la religion en disant: *« Regardez les représentations officielles du dieu suprême de ces chiens Perses, Mitra. Que fait - il ? Il égorge sauvagement un taureau. Blasphème ! La plus ancienne, populaire et célébrée divinité d'Égypte n'est autre que Apis, le Taureau Sacré. Et moi Alexandre je viens le venger. »*

« Et ça a marché ? »

« A fond. Les Perses ont beau avoir réduit l'Égypte à une satrapie de leur vaste empire, ils n'ont jamais pu être acceptés par les Égyptiens. Le harcèlement continu, entretenu par les résistants, a causé bien de tracas aux Perses pendant leur longue occupation du pays. Aucune des nombreuses campagnes menées par l'occupant contre le nerf de la résistance, les infailibles archers Nubiens, n'a donné les résultats escomptés. Et les Perses ont du le constater amèrement lors du débarquement d'Alexandre. »

« Il se sont ralliés aux grecs ? »

« Jamais de la vie ! Mais ils se vengeaient des Perses. La majeure partie des renforts Perses, acheminés depuis l'intérieur du pays vers la côte, n'a jamais atteint le champ de bataille. »

« Ils ont été massacrés par les tiens ? »

« Les archers Nubiens ne tuaient pas leurs adversaires. Leur stratégie était de les paralyser. Au combat ils visaient toujours les jambes, ou le ventre, considérant qu'une armée d'estropiés, incapables de marcher, de se tenir debout et de pourvoir à ses besoins, atteinte d'infections et maladies, cause bien plus d'embarras à l'ennemi que le ferait la simple mort et l'inhumation des militaires décédés. »

« Et alors ? »

« À cette occasion j'ai compris que tout conquérant, quel que soit le mensonge politique ou religieux dont il se sert comme prétexte pour justifier ses agressions, camoufler son avidité de pillage et de stupre et ériger ses assassinats

en morale, n'est qu'un misérable criminel à grande échelle. »

« Tu a raison. Chez nous aussi. L'unique but est de s'emparer des richesses du pays agressé, en tuant les opposants ou en les vendant comme esclaves.

L'agresseur s'institue toujours supérieur, racialement et culturellement, au peuple qu'il agresse pour le soumettre au nom de sa morale. Il croit qu'en étant cruel et génocidaire envers la « *race inferieure* » dont il occupe le pays, il va résoudre les problèmes de sécurité, créés par son injustice et son avidité...

Regarde l'Algérie... »

Alexandre ne peut s'empêcher de se réjouir en pensant qu'il vient de trouver un nouveau super Maquet, connaisseur de l'histoire ancienne pour l'avoir vécue, mythomane en plus, et cela le ragailardit.

« Sobek, pardonne-moi, mais j'ai l'habitude de commencer d'abord par donner un titre au livre que je vais écrire... »

« Pas de problème. Le titre « *Matière Noire* » te convient ? »

« En hommage aux vies volées aux esclaves par la traite ? »

« Et aussi en hommage à la civilisation égyptienne, l'une des plus belles réussites du génie Noir. »

« D'accord, va pour « *Matière Noire* ».

« Tu pourras ajouter, si tu as besoin de continuer ton histoire, qu'à la mort de César, Cléopâtre la Grecque d'Égypte prendra le parti de Marc Antoine contre Octave.

La lutte pour le pouvoir à Rome leur sera défavorable. Ils seront vaincus à Actium, l'actuelle Corfou, par Octave, en -30.

Elle rentrera à Alexandrie, où elle se donnera la mort le 15 août de la même année.

Bérénice, trahie par les prêtres, sera assassinée à Chypre, Octave en a donné l'ordre, dans le temple de la Paix, où elle s'était réfugiée. »

« Merci la religion ! Toujours des saloperies... »

« Tu es content de cette histoire ? »

« Impeccable. Et maintenant ? »

« Maintenant nous passons au cadeau... »

« Volontiers, mais... »

« Mais ? »

« Je meurs de faim... Et si on allait manger ? Je t'invite à ripaille ! »

« Je ne mange pas. »

« Jamais ? »

« Jamais. »

## CHAPITRE 12

### LE LIVRE POUR SORTIR AU JOUR

« Et comment on fait, alors ? »

« On va s'arranger comme ça : tu iras manger, car tu aimes trop ça, et qu'il faut que tu en profites maintenant, car ensuite, après ton décès naturel, ta nouvelle nature t'imposera une longue, très longue période sans manger, ni boire.

Si toutefois tu acceptes mon cadeau : l'éternité »

Alexandre sursaute.

« Ne plus manger... jamais ? Pour l'éternité, Ce jeûne, est obligé ? »

« Oui. Tu te nourriras de lumière comme moi. »

« Plus de champagne, de cognac, d'anisette ? De rôti, jambons, perdrix ? Un petit café ? »

« Non. »

« Et si j'en bois et mange quand même ? »

« A la première bouchée, tu te désagrèges et tombes illico en poussière. C'est ta fin. »

« Sans manger... Il faut que je réfléchisse. Et... les femmes ? »

« Pour les femmes, pas de problème. Mais c'est le désir qui fait défaut. Si tu arrives à en éprouver, tant mieux pour toi. »

« Je vais y réfléchir... »

« Penses-y. On se retrouve ici après ton repas et ta réflexion. Si tu es d'accord, il faudra que tu mémorises le texte pendant que la pleine lune monte dans le ciel... »

« Texte ? Quoi donc ? Un autre livre ? »

« Tout a fait. Il s'agit du : « *Livre pour sortir de jour.* »

« Sortir d'où ? »

« Du tombeau. Tu y gît après ta mort naturelle, mais tu pourras en sortir, prenant la forme qui te conviendra. »

Alexandre regarde Sobek dans les yeux.

Il ne voit qu'une profonde noirceur, un ciel infini, sans étoiles.

Le Noir se moque de lui ? C'est possible.

Mais pourquoi ? L'autre n'a pas du tout l'air de plaisanter. Comment croire à une chose aussi chimérique ?

« Et... si je me fais incinérer ? »

« Il faut que tu gardes ton corps. Si on le brûle, c'est fini pour toi. Maintenant, sache qu'apprendre ce livre te demandera un effort particulier, le plus grand effort de ta vie. L'original du texte a été écrit sur un rouleau de papyrus de quarante mètres de long et de quarante centimètres de large. »

« Et ? »

« Et il faut que tu apprennes par cœur chaque mot, sa prononciation, les signes

hiéroglyphes qui l'écrivent et les sons des mots prononcés. Tout cela doit t'apparaître clairement, toujours, comme si tu les voyais quand tu les prononceras... Et ce n'est pas certain que tu y réussisses.»

« Pas facile donc! Et... ça en vaut la peine ? »

« C'est à toi de le savoir. Si tu aimes l'immortalité et tu t'amuses à adopter la forme que tu veux pour des buts qu'il t'appartiendra de choisir, ou simplement pour le plaisir de durer et voir l'histoire se dérouler, les royaumes et les empires se fracasser sous le marteau du temps, ça en vaut la peine. Autrement, la peine est perdue. A tout à l'heure et bon appétit. »

Sobek se lève et devant les yeux incrédules d'Alexandre se transforme en serveur aux cheveux roux, puis, quand l'écrivain tend la main pour vérifier sa réalité, le rouquin se change soudainement en lion.

Alexandre fait un bond en arrière, renverse son siège et tombe les quatre fers en l'air.

Le fauve disparaît.

Sobek, un rire farceur aux lèvres prend sa place. D'un mouvement fluide il s'éloigne à travers la porte royale, en agitant sa main, en un au revoir enfantin.

Dumas court au restaurant où il mange, dévore, comme s'il s'agissait de son dernier repas.

« *Et c'est peut-être le cas* », se dit - il.

Puis, au crépuscule, il retourne au Théâtre.

Lorsque la pleine lune, gigantesque, lumineuse et argentée point, Sobek apparaît.

« Alors, tu as décidé Alexandre ? »

« Il me semble que oui. Certes oui. Un type comme moi, qui ai fait les choses les plus extraordinaires dans sa vie, qui a plié la réalité à sa volonté... comment se refuser une expérience pareille ? C'est l'apothéose méritée... »

« Toujours aussi modeste... Mais tu as raison. Très bien. On peut commencer. Assied-toi, ferme tes yeux et ne crains rien. »

Une main de glace se pose à nouveau sur les paupières closes.

Cette fois tout le froid du monde accoure depuis les glaces millénaires des pôles, pleut depuis l'espace sidérale et se concentre dans cette main.

Un gel effrayant, qui pénètre profondément le crâne d'Alexandre, le paralyse, le fragilise. Il panique mais ne peut plus bouger.

Il n'a jamais eu si froid, depuis son voyage en Géorgie.

Une voix profonde et lente prononce une cantilène.

Les mots antiques résonnent et apparaissent devant les yeux fermés de Dumas.

Des hiéroglyphes les accompagnent, dont les couleurs vivaces défilent, au ralenti.

L'écrivain répète exactement ce qu'il entend, le grand noir n'a pas besoin de le corriger une seule fois. Les heures passent.

La lune est à son zénith, Sobek couronne son enseignement et chante, tandis que Dumas lui fait chœur :

**Formule pour sortir au jour**

*«Les portes du ciel se sont ouvertes pour moi  
les portes de la terre se sont ouvertes pour moi;  
les verrous de Geb se sont ouverts pour moi,  
la voûte céleste s'est ouverte pour moi.  
Celui qui me gardait m'a délié,  
celui qui avait attaché son bras à moi l'a détaché.  
J'ai à nouveau l'usage de mon aura,  
l'usage de mon muscle cardiaque,  
l'usage de mes bras,  
l'usage de mes jambes,  
l'usage de ma bouche,  
l'usage de mes membres,  
je peux disposer des offrandes,  
disposer de l'eau,  
de la brise,  
du flot,  
du fleuve,  
de ceux et de celles qui agissent contre moi  
disposer des ordres édictés contre moi sur terre...  
Je me soulève sur mon côté gauche  
et je me mets sur mon côté droit;  
je me soulève sur mon côté droit  
et je me mets sur mon côté gauche;  
Je m'assieds,  
je me mets debout,  
je secoue la poussière.  
Ma langue et ma bouche sont des guides habiles.  
Celui qui connaît ce livre,  
peut sortir au jour et se promener sur terre  
parmi les vivants,  
et il ne peut pas périr, jamais.  
JAMAIS.*

Un nuage cache la Lune.

Sobek se tait.

Ôte sa main.

La chaleur de la nuit d'été revient consoler la peau glacée de l'écrivain.

« Tu peux ouvrir les yeux. »

La tête d'Alexandre tourne, un vertige qui le ferait tomber s'il n'était pas assis. Il se frotte vigoureusement le visage et le crane, récupère un peu de tiédeur, éternue, s'éclaircit la voix.

« ...On est ... On est... en quelle année ? »

« 1870. »

« Je me sens... vidé... C'est normal ? »

« Oui. Tu as réussi, tu as complètement changé. »

« Et... maintenant ? »

« Maintenant, tu peux décider de toi. Tu es libre. Je te laisse à ton destin. Pour être éternel, d'abord il te faut mourir. Tu mourras, tu ressusciteras, et ensuite tu le feras autant de fois que tu voudras.

Au revoir. »

Alexandre est soudainement seul dans l'immense théâtre.

La tête lui tourne. Est-ce bien réel ce qui lui arrive ? Où il s'agit d'une pièce de théâtre qu'il imagine ? Un accès de fièvre ?

Il se frotte encore les yeux.

La voix et les images que Sobek lui a données font partie de lui maintenant, elles sont là dans son esprit, comme une pièce d'eau calme, comme un miroir.

Il hésite entre nausée et satisfaction.

Mais il est orgueilleux de son exploit.

Et maintenant il s'examine.

C'est... comme avoir un œil de plus, une vision supplémentaire, un organe qui peut voir le temps s'écouler, semblable à un liquide transparent, se répandre sur les vieilles pierres du théâtre, sur la terre, sur lui, partout...

Le liquide temps corrode, grignote et use, consomme et détériore tous les endroits qu'il recouvre, les pierres et les corps, omniprésent, infatigable, indifférent.

Mais il laisse Alexandre indemne. Imperméable, comme une plume de canard dans l'eau.

Une sensation étrangère à son tempérament, jamais ressentie auparavant s'empare de lui.

Un sentiment d'urgence. Un souffle de crainte. Il faut partir.

Vite ! Il rejoint Paris.

Il revoit la ville de ses triomphes, à la fois avec ses yeux de jadis et avec son nouveau regard.

Après cette parenthèse étrange et irréelle, au point qu'il se demande s'il l'a vraiment vécue ou s'il s'agit d'une hallucination, il se sent un peu mieux. Pourtant, une fois rentré à Paris, il n'a plus le cœur de demeurer seul. Des

choses étranges se passent dans sa tête.

Les pleurs des femmes qu'il a connues jadis habitent ses rêves, le réveillent la nuit, sont la toile de fond de ses cauchemars.

Il n'arrive plus à se rendormir.

Il se martyrise, en ressassant toutes les goujateries dont il a pu user envers ses pauvres compagnes, qu'il a toutes trompées, et dont le seul tort était celui de l'aimer sincèrement.

Comment lui, qui croyait, qui s'illusionnait de tant les aimer, qui prétendait être fou d'elles, a-t-il pu se conduire ainsi ?

Il ne se reconnaît plus dans ce mâle égocentrique, cruel, indifférent aux souffrances infligées, aux abandons, aux mensonges, aux chagrins engendrés.

Il n'éprouve que du dégoût pour cet homme de son passé, qui lui apparaît dans toute sa veulerie, sa bassesse.

Comment il a pu se conduire ainsi ? Il ne supporte pas d'avoir été un tel malotru. Surtout d'avoir méprisé l'amour qu'on lui portait, d'avoir été aussi fou de sexe, comme d'un fruit que les arbres femmes portent sur elles, qui ne fait pas partie d'elles, et d'avoir été si maladivement égoïste dans la cueillette.

Et aussi il s'en veut de leur avoir donné de l'argent, à pleines mains.

Oui, l'argent au lieu de l'honnêteté, de la fidélité et de l'amour qu'il prétendait ressentir, à chaque fois, pour séduire, et qu'ensuite, l'ayant cru sur parole, les femmes lui demandaient de partager dans la relation.

Il a honte de sa crapulerie, voudrait pouvoir y avoir remédié autrement que par les billets de banque et des pièces d'or.

Les mots tombent, des couperets de guillotine au bruit impitoyable : c'est trop tard. Il essaye de se consoler, se disant que maintenant il aura toute l'éternité pour bien se conduire et réparer ses torts à l'égard de la gent féminine.

Rien n'y fait, lourde et noire la culpabilité le tracasse toujours, l'étouffe avec ses relents d'égout mal curé.

Une maigre consolation, un petit lumignon perdu dans un océan de ses ténèbres et de son mépris de soi : il a été parfait avec Adah : fidèle, aimant, sincère, prévenant. Il ne l'a jamais trompée. Il n'a même pas envisagé un instant de la tromper. Pour la première fois de sa vie il s'est conduit en homme qui respecte les femmes et l'amour. Un homme qui sait ce qu'aimer veut dire.

Elle est morte.

Penser à elle, c'est poser le cautère sur la plaie.

Épuisé, il se réfugie dans l'océan irréel des mots égyptiens qu'il a appris.

Naviguer mentalement dans les eaux de ce fleuve temporel, étranger, abstrait, sans limites, immobile et étale, apaise un peu sa douleur.

Mais il ne peut plus vivre seul.

Pour fuir la solitude il va habiter chez Marie - Alexandrine, la fille qu'il a eue avec Belle Kreilssamner . Il l'a reconnue en 1831, ainsi que son fils Alexandre, qui avait alors sept ans. Un havre de paix familiale ?

Certes, mais il doit payer son écot au destin, le seul créancier auquel personne ne fait jamais faux bond, et qui présente sa facture pour ce qu'on a vécu.

Alexandre ne fait pas exception à la règle.

Les chagrins, les boissons, les excès de lit, de table et de travail cumulés vont avoir des effets prévisibles.

Son dernier repas, en septembre, était composé par ce menu : douze huitres de Marennes, seize crevettes, un melon cantaloup, trois soles normandes, un poulet Marengo, six côtelettes d'agneaux, des pointes d'asperges, un rognon de veau rôti, des éperlans frits.

Puis une salade de chicorée, des artichauts lyonnaise, avec haricots en panaché.

Et les desserts : fromage, pâtisserie, petits fours.

Le tout accompagné de vins nommés : Malvoisie, Moulin à Vent, Haut Sauternes, Château-Latour, et champagne Cristal de Louis Roederer rafraîchi.

Ensuite café, cognac fine champagne, anisette Marie Brizard, et pour couronner le tout, un rhum de la Jamaïque vieux de 20 ans et cigares.

Au sortir de table, une fois levé, un poing de géant frappe soudainement Alexandre au côté droit et le terrasse.

Il gît au sol, vaguement conscient de la fraîcheur des tomettes contre sa figure, sans ressentir de douleur, mais incapable de se relever ou de parler, comme pris dans une gangue invisible.

Il pense : « Je vais mourir. »

Mais non, pas tout de suite. L'accident vasculaire qui le frappe n'est qu'une entrée en sujet de la camarade, une pichenette amicale, qui le laisse quand même à demi paralysé.

Branle bas de combat dans la famille. On comprend la gravité de son état, les médecins ont donné leur avis. Il faut pouvoir prendre soin de lui tout le temps, le mettre à la diète, mais comment ? L'hôpital, ce serait trop sinistre pour lui.

On adopte la solution suivante: Dumas ira chez son fils Alexandre, hôte dans la villa que ce dernier possède à Puys, près de Dieppe, et où une grande chambre est disponible et va être aménagée pour l'occasion.

A Puys s'offre aux yeux de l'écrivain alité un univers pacifique.

Il se résume à quatre murs, recouverts d'un papier imprimé énigmatique dont malgré ses efforts il n'arrive pas à déchiffrer le dessin, d'une fenêtre ouverte sur la mer, que le soleil frappe dès l'aube jusqu'à midi, et qui offre pour le restant du jour des jeux de lumière réfléchis par les eaux. Des rideaux épais autour du lit, permettent de l'isoler de la clarté et du reste de la pièce.

L'espace de la chambre se partage entre un meuble de chevet à six

tiroirs, un trumeau à quatre tiroirs, une méridienne matelassée, qui de son point de vue ressemble étrangement à un crocodile, un fauteuil pansu et trois épais tapis de laine, de couleurs vives.

Un miroir rectangulaire réfléchit la lumière qui s'étale sur la mer, au coucher. Quand Dumas est allongé le dos appuyé à ses coussins il voit, en vis à vis du lit, un horizon constitué par la fenêtre et un grand paravent qui cache le lavabo.

L'étoffe qui recouvre le paravent figure une végétation fantastique. Des plantes rampantes à fleurs gigantesques et à gousses menaçantes, invraisemblablement gonflées d'une pléthore de graines, dessinent un érotisme végétal fébrile.

Lorsqu'Alexandre, sorti de son coma, a ouvert les yeux et les a vues, il a craint qu'elles n'exploient à tout instant. Puis s'est raisonné, il s'est dit « *ce ne sont que des dessins* » et a calmé ses peurs d'enfant fiévreux.

Le lit où il git est rustique, accueillant, fonctionnel et simple : des planches en Sapin, à peine rabotées, qui sentent bon. Son fils a dû le commander, spécialement et en urgence au seul menuisier du village. Du sur mesure, pour faire correspondre le meuble à la grande taille d'Alexandre et surtout à sa corpulence. Ici on pourra aisément s'occuper de lui.

« *Mon père est plus et moins malade qu'on ne le dit,* » écrit Alexandre fils, quelques jours plus tard, à Mélanie Waldor, une écrivaine frêle et jolie, aux yeux caressants et aux mines

pudiques qui avait été la nouvelle conquête d'Alexandre en 1828, et la souveraine de son appartement sis au 24, rue de l'Université, à Paris.

Mélanie la douce, l'une des premières maîtresses parisiennes à aimer Dumas, et qui s'inquiète encore maintenant de sa santé.

« *Son corps va mieux que jamais, mais l'esprit est frappé de ténèbres intermittentes. Il passe à chaque moment des nuages sur cet astre jadis si rayonnant. La vie n'est plus pour lui maintenant qu'une fonction machinale ; mais il ne souffre pas.*

*Lui seul ne se rend pas compte de son état ; il est doux et gai. Tout l'amuse, rien ne l'intéresse. Il reconnaît les gens, mais il les oublie tout de suite.*

*Rien ne se pose plus d'une manière durable dans ce cerveau flottant. Là où il y avait du granit, il n'y a plus que du sable.*

*Le visage est toujours souriant et vert, toujours clair et fin ; l'air toujours noble et fier. Parfois il prononce des mots dans une langue incompréhensible, en riant, comme s'il s'agissait d'une bonne farce qu'il est le seul à comprendre. »*

Il ne se sent pas mal.

Mais il a eu une vision.

Il est à Paris, se promenant dans le tout nouveau parc des Buttes Chaumont, agencé par un jeune ingénieur des Ponts et Chaussées qu'il connaît et aime bien, Jean-Charles-Adolphe Alphand, un artiste dont la vision esthétique reflète toute

la beauté naturaliste du romantisme le plus échevelé.

Il est dans une caverne, au plafond très haut, elle s'ouvre sur une cascade, qui parcourt une chute de quarante mètres.

Des colonnes de soleil y pénètrent à travers plusieurs ouvertures, le bruit de l'eau forme un tissu d'intimité sonore, comme lorsqu'on enfouit sa tête dans un coussin de plumes.

Le fond de la caverne est dans l'ombre.

Il entend une femme sangloter avec détresse, s'avance pas à pas, jusqu'à apercevoir une jolie femme brune, affalée sur un cercueil, et qui pleure toutes ses larmes.

Mais... il la connaît !

C'est son amie, sa copine de jeu, sa collègue George Sand ! Et que fait-elle ici ? Qui pleure – t - elle ?

Il enjambe une mare, se voit dans l'eau cristalline et immobile, c'est lui même à trente ans, grand, mince et beau.

« George » appelle-t-il avec toute la douceur dont il est capable.

Elle ne répond pas.

« George ? » il insiste. La fille tourne la tête vers lui, le visage gonflé de chagrin. « George, qui pleurez vous ? » « Alexandre Dumas. » « Mais non, vous vous trompez Alexandre n'est pas mort, regardez-moi, vous me connaissez, Alexandre c'est moi ! »

Elle le regarde, puis le prend par la main et le traîne vers la lumière pour mieux le discerner. Elle le voit, en plein soleil, et se fige, la bouche entr'ouverte comme en proie à une irrésistible volupté. Alors Alexandre sort de ses poches un kaléidoscope et le lui donne.

Pendant qu'elle regarde dans l'instrument, il lui dit :

« Tu ne dois pas être triste pour moi, je ne suis pas mort et je ne mourrais pas. Je ne veux pas te faire du chagrin, ça me brise le cœur. Un si bel amour, comme celui que nous vivons en exquise amitié, ne mérite que du beau. Il faut que tu apprennes par cœur tout ce que le kaléidoscope te montre. Ensuite tu pourras éviter la plus grande des banalités, celle à laquelle tout le monde souscrit, même les artistes les plus originaux. La mort est banale. Toi et moi nous ne sommes pas faits pour ça... »

Et George de partir d'un rire homérique, retrousser ses jupes, commencer à gambader partout dans la caverne, puis s'enfuir vers le haut, en marchant à contre courant sur la chute d'eau de la cascade, parmi un nuage irisé de poussière d'eau, teintée ici et là d'or par le soleil.

Il s'était brusquement réveillé, en proie à un sentiment qu'il ne connaissait pas : la certitude du devoir accompli.

C'est l'année 1870.

En France, les Prussiens ont battu à plat coutures Napoléon III et occupent la

France.

Le soir même du désastre, Alexandre accuse une perte de sensibilité accrue, qui se manifeste par l'engourdissement du côté droit de son visage et du bras droit.

Peu après, tout le côté droit du corps est paralysé.

Même s'il le veut, il ne pourra plus écrire.

« C'est le signe » pense-t-il, le nez collé au drap qui sent la lavande. Il ne s'en plaint pas et continue à murmurer des mots que nul ne comprend. Puis le mal avance, attaque les yeux, la cécité s'installe. D'abord avec la diminution visuelle de l'œil droit, puis sa vision se dédouble, et s'accompagne de la perte du sens de l'équilibre et de la coordination.

Il faut désormais s'y mettre à trois pour les soins d'hygiène du géant foudroyé, que des vertiges permanents, de violents et féroces maux de tête, accompagnés de nausées et de vomissements, tourmentent.

Enfin les ténèbres se font complètes.

Il pense : « On a éteint toutes mes lumières. C'est fini. Je vais mourir. Je ne veux pas ! Il me plaît de vivre ! »

L'homme qui a signé plus de cinq cent livres, et se vante d'être le père réel d'autant d'enfants, est anéanti.

Il meurt chez son fils, le même jour qu'à son heure le roi le plus éphémère de France, François II°, le 5 décembre 1870 à Puys, près de Dieppe.

La France ne se porte pas mieux que lui.

Le lendemain de sa mort, le mardi six décembre, les Prussiens occupent Dieppe.

Le mercredi 7 décembre Dumas est mis en bière et son cercueil est transporté dans le petit cimetière qui entoure la petite église de Neuville - les - Dieppe.

Mais on ne peut procéder à l'enterrement tout de suite, car les services municipaux sont bloqués par les Prussiens.

Le cercueil passera la nuit dans l'église.

Au coucher, un vent en tempête s'est levé. Il soulève des vagues géantes à la surface de la mer, l'air est dense d'embruns mousseux, qui retombent sur l'église et le cimetière.

Au faîte de la tempête, vers deux heures du matin, un prêtre aux cheveux roux s'approche du cercueil de Dumas, s'abritant sous le cadavre dégoulinant d'un gigantesque officier Prussien, qu'il transporte sur son dos.

Il jette son fardeau au sol, à côté du cercueil. Puis il ressort de l'église pour revenir avec des outils de menuisier, dont un pied de biche.

Avec délicatesse, ayant soin de ne pas laisser de traces d'effraction, il ouvre le cercueil de Dumas et secoue le cadavre.

« Eh, là dedans le paresseux ! Fini le dodo ! Réveille-toi, on a du boulot... »

Une grande lumière, aveuglante en éclair, trempe le gisant.

« Quoi, qui ? Où je suis... Mais... je suis mort... alors...! »

« Alors ça marche ! Mais non, t'es juste mort officiellement, souviens toi

d'Orange... »

« Orange... Sobek ? Mais que fais tu ici ? »

« Je te sauve la mise. On va t'incinérer. Nous on s'en va en voyage, à Paris »  
Avec l'aide du Noir, Alexandre extirpe sa carcasse fatiguée de la bière.

« Mais comment as tu su ? »

« Je te l'ai déjà dit, je sais tout de toi. »

« Et... où va t-on à Paris ? »

« Au Père Lachaise. Si tu restes ici, ils vont te cramer, puis te transférer à Villers - Cotteret. Et quand on t'incinère, t'est cuit pour de bon. »

Sobek rit de son jeu de mots.

Dumas ne trouve pas ça drôle.

« Alors qu'au père Lachaise la concession d'Adélaïde Paillard de Villeneuve, la fille d'un porte - sonnette est à notre disposition. Elle a été la première personne inhumée du Père Lachaise, en 1804, et on lui a attribué une concession perpétuelle. »

« Mais... elle est d'accord ? »

« Oui. C'est une adorable petite fille de cinq ans, ou de quatre vingt seize ans, selon le point de vue. En guise de loyer, elle aime qu'on lui raconte des histoires, car elle s'ennuie ferme et a peur de l'obscurité. En 64 ans, je lui ai raconté toutes mes aventures... »

« Et alors ? »

« Et bien toi, d'histoires à raconter tu en as bezef je crois. Tu ne voulais pas réparer toutes les vilénies que tu as faites aux femmes ? Là tu as une belle occasion pour commencer, n'est ce pas ? »

« Mais tu l'as rendue...comme moi...comme toi ? »

« Bien obligé. On l'avait enterrée, mais elle n'était pas morte quand je l'ai trouvée. Imagine toi l'angoisse de cette pauvre petite fille enterrée vivante ! Je l'ai réconfortée et j'ai pu lui transmettre tout le tralala, tu sais avec l'imposition de la main. Les enfants à cet âge là, sont bien plus réceptifs et ouverts que les adultes, et ils pensent qu'il s'agit d'un jeu, et au fond, c'est vrai.»

« Et... elle sort au jour ? »

« Pas encore. Ni se transforme. Tu te rends compte, à cinq ans d'âge ? Elle ferait n'importe quoi... sortir en monstre pour rigoler... On attendra que tu finisses de l'instruire sur le monde et ses périls, que tu connais si bien, pour ça. »

Dumas bute dans le corps gisant au sol, qu'il n'avait pas vu.

« Merde ! C'est quoi ça ? Qui est cet officier ? »

« Un Prussien. Il est mort. »

« Je vois...Mais que fait -il là ? Tu l'as tué ? »

« Mais non, voyons ! C'est un patriote de Dieppe qui, profitant de la tempête, lui a sauté dessus et l'a poignardé. Moi, j'ai juste subtilisé le corps, comme ça le patriote n'aura pas d'ennuis »

« Et que vas tu en faire ? »

« Devine. »

« Je ne vois franchement pas à quoi peut te servir un macchabée d'officier Prussien... »

« Mais c'est ta doublure voyons! On ne peut pas laisser ton cercueil vide. Alors j'ai apporté de quoi le remplir. »

Dumas est interloqué, la tête lui tourne, puis il est pris de fou rire.

« Doublure...? A ma place ? Et tous mes parents... mes amis... mes admirateurs... Mes maîtresses ! »

« Tu as deviné : ils vont se recueillir et pleurer autour des cendres d'une charogne de Prussien... »

« Mais c'est du délire... c'est immoral... anarchiste... » s'esclaffe Alexandre.

« *De minimis non curat praetor* disaient les Romains, qui étaient les prussiens de leur époque. Et grâce à lui tu pourras assister à tes funérailles. Ca n'arrive pas à tout le monde non ? Et arrête de rire, tu fais trop de bruit... »

Alexandre se retient mais de temps à autre il pouffe.

« Maintenant au boulot: il faut que tu te transformes... »

« En quoi ? »

« Faisons facile pour ta première transformation. Tu te changes en toi même, quand tu avais vingt ans. Tu t'en souviens ? Quand tu es arrivé à Paris... »

« Je m'en souviens parfaitement... Et comment je fais ? »

« Pense à ce que je t'ai appris, il y a une formule pour ça... »

Dumas se met à grogner d'effort, il transpire, ce n'est pas très élégant, il ressemble à un hippopotame. Sobek le regarde, en levant le sourcil.

Finalement le vieux Dumas ventripotent et flétri disparaît, et à sa place surgit un beau jeune homme de vingt ans, viril et fort.

« Tu vois ? »

« ... »

« Il faut déshabiller le macchabée, imagine que l'on voit l'uniforme... »

« Et tu le laisseras tout nu ? »

« Et pourquoi pas ? On naît nus, non ? Pourquoi s'habiller pour mourir ? »

« C'est logique... »

Les deux hommes s'affairent.

« Voilà il est à poil. Allez, prends le Prussien par les pieds, je le prends par les épaules, qu'on le mette en place. Il est lourd ce cochon... »

Quelques minutes plus tard, une fois le cercueil soigneusement refermé sur l'officier Prussien, les deux hommes disparaissent dans la nuit.

Le jour suivant et malgré l'occupation, il y a foule dans la petite église au point qu'elle a envahi le cimetière autour de l'église.

Personne ne remarque deux jeunes hommes, l'un à l'air émerveillé qui cache ses cheveux crépus sous un feutre, l'autre aux cheveux roux.

Au nom du Paris littéraire, Lemoine-Montigny prend la parole en premier :

« *Disons-le haut et fort, toutefois.*

*Ici ne peut être la dernière demeure d'Alexandre Dumas.*

*Quel temps, Messieurs, que celui que nous traversons, où la dépouille mortelle de ceux qui furent la gloire, le charme et la lumière du pays, ne peut venir frapper aux portes de la capitale, centre de toute lumière !*

*Paris, fermé devant le flot des Barbares, ne se rouvrira que le jour où, de ses portes redevenues libres, sortira la défense et l'affranchissement du pays.*

*Alors nous viendrons redemander Dumas à ce coin d'une terre hospitalière.*

*Nous ne l'enlèverons à sa demeure provisoire que pour le confier au repos définitif d'une sépulture de famille à Villers- Cotterets. A moins que la patrie,*

*car un homme comme Alexandre Dumas n'appartient pas seulement à sa famille, il appartient avant tout au pays ! A moins, dis - je, que la patrie*

*reconnaissante ne rouvre à ses grands hommes les caveaux d'un Westminster français, le Panthéon, où la place des cendres d'Alexandre Dumas y serait marquée d'avance.*

*Au revoir, Dumas !*

*Au revoir, dans le temps, à ta dépouille mortelle, et, dans l'éternité, à ton âme, puisqu'il est vrai que les âmes ne meurent pas, ni les grandes, ni les petites ! »*

« La barbe ! Il est ringard... »

« C'est un homme politique... »

« Tu n'avais pas tort Sobek. On parle déjà d'incinération... »

Dumas fait la moue.

« Pourquoi tu grimaces ? »

« On va être obligés de laisser amener les cendres du Prussien chez moi, à Villiers Cotteret... »

« Et alors ? »

« Ça me gêne... »

« C'est comme tu voudras, je ne t'oblige à rien. Libre à toi de renoncer à l'éternité pour un Prussien... »

« Mmm... Et toi, que vas tu devenir ? »

« J'ai du boulot à la Réunion, il y a encore des propriétaires d'esclaves qui sévissent par là bas... Tu veux venir avec moi casser de l'esclavagiste ? »

Dumas n'a pas envie de voyager. Il aime la France, et s'en accommode bien. Puis son sens de l'humour est chatouillé par cette bonne farce, qu'ils sont en train de faire au monde.

« Allez, va pour le Prussien. »

Le jeudi 8 décembre l'inhumation provisoire à Neuville - les - Dieppe est accomplie.

## CHAPITRE 13

## LES OBSÈQUES CONTINUENT

Deux années passent, riches en évènements tumultueux, dans un pays occupé par l'ennemi.

L'enceinte élevée autour de Paris devait défendre la ville contre les ennemis. C'était le prétexte officiel. En réalité, on l'avait construite pour mater les mouvements populaires.

Il s'agissait d'enfermer les insurgés dans la ville, pour les massacrer à loisir. Durant la Révolution de 1848, Thiers avait vainement proposé ce plan au roi Louis Philippe qui n'avait pas osé l'adopter.

Le 17 mars 1871, Thiers et son gouvernement préparent une action de commandos.

Au cours de la nuit, sous le commandement de deux généraux, Lecomte et Clément-Thomas, la troupe, monte sur la butte Montmartre pour s'emparer des canons appartenant à Garde Nationale.

Mais les soldats n'obéissent pas aux ordres et refusent de tirer sur la foule. Lecomte est capturé par ses propres troupes.

Il aura ce qu'il mérite et sera fusillé, en compagnie du général Clément – Thomas. Ce même jour, la police de Thiers organise l'arrestation du révolutionnaire Auguste Blanqui, qui s'était réfugié chez un ami médecin dans le Lot. De là, il le fait transférer en Bretagne, sous surveillance militaire, avec ordre de tirer sans sommation en cas de tentative d'évasion.

Thiers veut désarmer les Parisiens.

Les 227 canons entreposés à Montmartre et Belleville lui font peur. Il n'a aucun scrupule à faire canonner à mitraille ses compatriotes désarmés, mais lorsque ces derniers ont les moyens de lui rendre la pareille, il doit absolument les empêcher.

Les Parisiens considèrent ces canons comme leur propriété, car ils les ont payés de leurs deniers, par souscription, lors de la guerre contre la Prusse.

Ils savent que s'ils s'en laissent déposséder ils n'auront plus aucune défense vis – à - vis des attaques des troupes gouvernementales, qui sont au service des boches.

Tout le monde se souvient des évènements de juin 1848. Heureusement ils disposent encore de près de 500 000 fusils, et des munitions nécessaires.

« Vive la Commune ! »

Pendant soixante-douze jours, le peuple de Paris est libre de ses chaînes, affranchi du pouvoir de ses dirigeants traitres et corrompus. Thiers le lâche s'enfuit ignominieusement.

Il pourra ainsi continuer les actions politiques pour lesquelles il est le plus doué :

le léchage des bottes Prussiennes et le massacre de ses compatriotes.

Inspirée par les profils des hommes politiques, la mode *aux faux culs*, ces crinolines en ajoncs qui relèvent le derrière des dames dans un tumulte suggestif de drapés, bat son plein.

Le 15 avril 1872 un grand jeune homme brun aux cheveux frisés, qui tient par la main une délicieuse petite fille à l'air espiègle, arrive à Villers-Cotterêts.

L'homme s'adresse à un sergent de ville.

« Bonjour, c'est bien aujourd'hui qu'Alexandre Dumas sera enterré ici ? »

« Oui Monsieur. On apportera l'urne contenant ses cendres depuis Neuville - les - Dieppe, on l'attend, c'est pourquoi il y a déjà tant de monde dans les rues...»

« L'urne ! Ils ont bel et bien incinéré le Prussien ! Heureusement que je n'étais pas dans le cercueil... Merci Sobek ! »

« Merci. »

« Vous êtes de la famille ? »

« Oh... un lointain cousin par alliance, mais j'aimais cet écrivain. »

« Vous verrez, ces obsèques cotterésiennes seront triomphales ! »

La foule, compacte, a désormais rempli tout l'espace. Des vivats, des applaudissements résonnent, s'approchent, le carrosse funèbre arrive.

Adelaïde se préoccupe : « On va s'ennuyer ? »

« Tu t'ennuieras moins que si je t'avais laissé au Père Lachaise, Adelaïde...

Viens monte sur mes épaules, tu pourras tout voir.»

« Et que va faire ce gros Monsieur ? »

« Du bla-bla... »

Alexandre a reconnu le premier orateur, c'est René Fossé - d'Arcosse propriétaire d'imprimerie, journaliste avec des ambitions politiques.

Il se ménage un long silence en regardant la foule, puis en élevant la voix, il déclame :

*« Quand la mort est venue nous le prendre, Paris était affamé par les hordes germaniques. Heureusement, la France n'est pas morte, le flot de l'invasion se retire peu à peu devant nous le Prussien ne souille plus nos logis de sa présence.*

*Notre illustre compatriote peut donc venir prendre possession de sa dernière demeure, sans craindre que la vue des casques à pointe ne déshonorât ses funérailles ! »*

Dumas est pris de fou rire.

Heureusement un mouvement de foule distrait l'attention des gens.

La bière est ôtée du carrosse.

C'est une ovation, une apothéose.

La population entière a enflammé les torches en résine qu'elle brandit bras

levés, des couronnes par dizaines affluent portées par des femmes et des enfants. Dans une indescriptible bousculade la multitude se précipite sur le cercueil, l'arrache aux mains professionnelles des croque-morts pour le transporter vers l'église.

Là, posé à même le sol, le sarcophage de l'illustre enfant de Picardie disparaît rapidement enseveli sous une avalanche de couronnes et de fleurs.

Autour de Dumas - fils, toute sa famille, le Tout-Paris des lettres, Edmond About, Émile de Girardin, Sully - Prudhomme, Lemoine-Montigny, le baron Taylor,

Labiche, Maquet...

Alexandre remarque qu'aucun de ses meilleurs amis Georges Sand, Théophile Gautier, Victor Hugo, n'est là.

Sobek serait intervenu ?

En connaissant l'affection que Dumas leur porte, les aurait-ils prévenus du remplacement, ou tout au moins dissuadés d'assister à la cérémonie ?

Quoi qu'il en soit Dumas est content : il n'aurait pas aimé tromper ses amis et qu'ils s'émeuvent en plaignant les cendres du Prussien.

Le cortège funèbre traverse ensuite la ville par la rue de Lormet, salue la maison natale de l'écrivain et tente d'accéder au cimetière. Mais ceux qui n'ont pu trouver place dans l'église ont envahi depuis longtemps les abords en attendant le moment propice.

A peine la porte du cimetière est elle ouverte que la foule se rue entre les deux piliers du cimetière, comme un torrent en crue.

La gendarmerie essaie en vain de lutter contre cette marée montante de têtes qui s'avance sur elle, le flot pousse le flot, enfin Alexandre et Adelaïde, toujours perchée sur ses épaules, et qui s'amuse beaucoup de toute cette agitation, pénètrent dans l'allée où est ouverte la tombe qui va recevoir les cendres de l'illustre défunt.

Les habitants de Villers-Cotterêts sont impatients d'entendre les nouveaux discours qui vont être prononcés en l'honneur de leur concitoyen. En attendant elle remue, piétine les tertres gazonnés, escalade les grilles et se pousse jusqu'aux rebords de la fosse.

La sépulture présente bien.

Elle est entourée de plusieurs grands pins, dont les branches jouent élégamment des rayons du soleil, interprétant un printemps du plus bel effet.

Les Cotteréziens vont être satisfaits, car quatre discours officiels vont être prononcés sur la tombe.

René Fossé d'Arcosse écrira ensuite que ces dires formaient : « *une couronne de myrtes et de roses, de lauriers et d'immortelles* » et les qualifie de charmants, fins, délicats, en un mot dignes du sujet de ces péroraisons, l'immense Alexandre Dumas.

Ils sont déclamés avec fougue par Ferdinand Dugué, vice-président de la Société des gens de lettres, Émile Perrin, directeur de la Comédie française, et Charles Blanc, directeur de l'administration des Beaux-Arts.

Après cela c'est au tour de Dumas - fils, très pâle, la voix étranglée par l'émotion, de prendre la parole.

Dumas père a terriblement honte d'avoir mis le Prussien dans l'urne à sa place.

*« Messieurs, Mesdames,*

*Je ne veux pas me séparer de vous sans vous avoir donné quelques explications que les amis de mon père, ses compatriotes et l'histoire ont le droit de me demander, à moi personnellement.*

*Mon père est mort chez moi à Puys, près de Dieppe, le 5 décembre 1870, sans secousse, sans effort, sans agonie, au milieu de sa famille. Combien d'autres mouraient à cette heure avec des cris de douleur, des imprécations de désespoir, et abandonnés, seuls dans l'horreur du carnage et de la nuit.*

*Il y a de cela seize mois, et ce n'est qu'aujourd'hui 16 avril 1872 que j'accomplis le désir de mon père. Pourquoi ?*

*Parce que deux jours avant sa mort, notre département était envahi comme celui-ci l'était depuis longtemps, et qu'il allait falloir attendre la fin de l'occupation.*

*La paix signée, les Prussiens restaient ici, attendant, eux, leur argent. Ils partirent enfin d'ici, mais tardivement, à la fin d'octobre.*

*L'hiver était venu, la tristesse régnait partout dans les esprits, dans les cœurs et dans la nature.*

*Le soleil était froid, votre grande forêt commençait à se dépouiller, et je voulais que ce glorieux mort ne rentrât chez vous qu'avec la lumière, les fleurs et l'espérance.*

*Je tenais à ce que cette réunion ressemblât moins à un deuil qu'à une fête, et que l'on sentit la résurrection autour de l'ensevelissement.*

*Voyez comme le printemps s'est fait mon complice. Il ne me reste plus qu'à remercier les Cotteréziens qui se sont joints en masse aux confrères et aux amis de mon père !*

*J'ai trouvé hier soir, quand j'ai amené cette urne, tous les habitants dans les rues.*

*Ils s'étaient réunis spontanément sans autre avis que celui qu'un de leurs compatriotes leur avait donné, pour faire cortège à l'écrivain illustre, ce Picard qui n'avait jamais cessé d'aimer les amis de sa jeunesse et les enfants de ses amis.*

*J'ai vu les jeunes gens et les vieillards disputer aux porteurs accoutumés l'honneur de porter jusqu'à l'église le corps de leur grand ami et j'ai compris pourquoi mon père tenait tant à reposer parmi vous.*

*J'ai contracté là une dette de reconnaissance que je léguerai à mes enfants,*

*comme mon père me lègue la sienne en ce moment et que je ne puis prouver aujourd'hui que par l'émotion qui m'empêche de l'exprimer comme je voudrais. Dans les premières lignes de ses Mémoires, il souhaitait venir mourir dans la chambre qui l'avait vu naître.*

*Sa mort à Dieppe ressemble donc à un exil, contraire à ce qu'il aurait voulu. On peut cependant remarquer une étonnante coïncidence : Dieppe n'est qu'à quelques dizaines de kilomètres du village de Bielleville, la commune du pays de Caux où s'élève encore aujourd'hui le château de la Pailleterie, berceau de famille, adopté comme patronyme par le général Dumas père, puis par son fils, comme on vient de le voir dans l'acte d'inhumation.*

*Ainsi son vœu a finalement été exaucé deux fois, et cela grâce à moi, son fils : dans un premier temps, il meurt près du berceau de sa famille, puis, deux ans plus tard, il repose pour l'éternité à côté de son père le général et de sa mère, à moins de cent mètres de sa maison natale ! »*

« Il t'aime bien ce monsieur ! » décrète Adelaïde.

Les yeux d'Alexandre sont humides.

« Eh oui, bien mieux que je n'ai su l'aimer, hélas... ».

Victor Hugo avait écrit à Alexandre fils :

*Paris, 15 avril 1872 .*

*Mon cher confrère,*

*J'apprends par les journaux que demain, 16 avril, doivent avoir lieu à Villers-Cotterêts les funérailles d'Alexandre Dumas.*

*Je suis retenu près d'un enfant malade, et je ne pourrai aller à Villers-Cotterêts. C'est pour moi un regret profond.*

*Ce que j'aurais voulu dire, laissez-moi vous l'écrire.*

*Aucune popularité, en ce siècle, n'a dépassé celle d'Alexandre Dumas. Ses succès sont mieux que des succès, ce sont des triomphes, ils ont l'éclat de la fanfare. Le nom d'Alexandre Dumas est plus que français, il est européen, il est plus qu'européen, il est universel.*

*Son théâtre a été affiché dans le monde entier, ses romans ont été traduits dans toutes les langues.*

*Alexandre Dumas est un de ces hommes qu'on pourrait appeler les semeurs de civilisation, il assainit et améliore les esprits par on ne sait quelle clarté gaie et forte, il féconde les âmes, les cerveaux, les intelligences.*

*Il crée la soif de lire, il creuse le cœur humain, et il l'ensemence.*

*Ce qu'il sème, c'est l'idée française.*

*L'idée française contient une quantité d'humanité telle, que partout où elle pénètre, elle produit le progrès. De là, son immense popularité.*

*Je n'aurai plus jamais un semblable ami.*

*Victor Hugo*».

Dix jours plus tard, le 26 avril 1872, dans le secteur nord-ouest du Vésuve, accompagnée d'un grondement monstrueux, une fissure s'ouvre. Vingt millions de mètres cubes de lave incandescente jaillissent du volcan et envahissent l'*Atrio del Cavallo*, submergeant vingt spectateurs imprudents qui y périssent. On ne parle plus de Dumas, des cartes postales figurant l'éruption envahissent la France.

« Et voilà, je ne suis plus d'actualité, un volcan a pris ma place... » commente Dumas.

Il s'apprête à faire la lecture de ses livres posthumes à Adélaïde : « *Le Grand Dictionnaire de cuisine*, » et cinq autres titres : « *Le docteur mystérieux, La fille du marquis, Le Prince des Voleurs, Robin Hood le Proscrit, L'Ile de feu* ».

Il y en aura pour un moment, mais cela ne fait rien : ils ont tout le temps devant eux.

Et le temps passe.

C'est son métier.

## CHAPITRE 14 LE 26 NOVEMBRE 2002.

Alex Mas éteint son portable.

« Que dites-vous ? Vous ne voyez pas qui il est ? Comment !? Vous ne connaissez pas Mas ?

Vous n'avez jamais vu ce jeune battant aux cheveux frisés, à la taille imposante, dont le portrait apparaît si souvent sur les couvertures des magazines ? Allons... C'est une personnalité parisienne, atypique certes, mais très en vue... »

Son excellence culinaire lui a permis de rencontrer le tout Paris.

Les hommes politiques, les gens bien placés, les célébrités. Grâce à cet entregent, il a pu monter dans l'échelle sociale jusqu'à la position qu'il occupe maintenant.

Il a commencé sa carrière dans la restauration, d'abord se faisant un nom comme chef, spécialisé dans les recettes de feu Alexandre Dumas, ce qui lui a permis de faire fortune comme propriétaire de restaurants.

En Mai 68 il a fondé : « *A.M. Consultants* » une société de communication événementielle, spécialisée dans l'organisation de spectacles à grande échelle, réceptions et banquets.

Mas est également LE spécialiste incontesté d'Alexandre Dumas et de son œuvre.

Politiquement neutre, il finance pourtant une multitude d'associations féministes, ainsi que de nombreuses écoles pour les petites filles et les femmes du tiers monde.

Et l'argent afflue, il le dépense. Comme jadis, comme toujours, diraient certains. Maintenant, dans six jours à peine, une double apothéose, un événement colossal : « *A.M. Consultants* » est en charge des cérémonies accompagnant le transfert solennel des cendres d'Alexandre Dumas du cimetière de Villers-Cotterêts au Panthéon, à Paris.

La journée a été longue, mais Mas et ses fidèles assistantes ont finalisé et donné les dernières touches de mise en scène au scénario de la cérémonie.

Jamais de son vivant Dumas n'avait conçu et mis en scène un spectacle aussi grandiose.

Il durera trois jours et sera filmé par toutes les télévisions du monde.

Les cérémonies du transfert débiteront le 26 novembre 2002.

Tout d'abord, ce sera un hommage rendu en mairie par les habitants de Villers-Cotterêts, ville natale de Dumas.

Ils ne savent toujours pas qui, depuis 1872, repose dans l'urne.

Les cendres d'un officier Prussien, exécuté par un patriote, se portent bien. Tout est prêt, mais il lui reste à résoudre le détail principal.

Mas a une idée fixe, car le chagrin éprouvé pour la perte d'Adah a survécu aux années et le ronge toujours. Il veut en finir, réussir à se faire incinérer et remplacer par ses cendres celles du Prussien.

Un problème épineux. Terriblement.

Pour le reste, tout est réglé dans le moindre détail.

Il repasse dans sa mémoire les différents détails de la représentation.

Le 27 novembre au matin, roulement de tambours : un cortège solennel parcourra les rues et les sites de la ville qui ont été fréquentés et aimés par feu Alexandre Dumas.

Le jour suivant, vendredi 28 novembre, le cercueil d'Alexandre Dumas sera conduit au château de Monte-Cristo, que l'écrivain avait construit et aimé.

Le château, est actuellement propriété du syndicat intercommunal des communes de Port-Marly, Marly-le-Roi et Le Pecq.

Par bonheur ces communes se sont montrées très arrangeantes, et Mas a pu faire ce qu'il désirait sans obstacle.

Le château sera donc ouvert au public de 14 H à 18 H pour qu'on puisse rendre hommage à l'écrivain. Une coupe de champagne sera offerte aux visiteurs.

Puis, à partir de 20 H, une veillée privée regroupera les membres de la société des : « *Amis d'Alexandre Dumas* », ainsi que des personnalités du monde de l'art et du spectacle. Les télévisions seront présentes, le champagne aussi. Le menu de la soirée sera pris dans « *Le Grand Dictionnaire de la Cuisine* ».

Le Samedi 29 novembre, tôt le matin, le cercueil d'Alexandre Dumas partira du château et sera conduit du château de Monte-Cristo jusqu'au Sénat.

Il sera escorté par un bataillon de la Garde Républicaine à cheval.

Les sénateurs lui rendront hommage à partir de 15 H, en présence du Ministre de la Culture et de la Communication et d'autres membres du gouvernement.

Porté par quatre hommes de grande taille, et escorté par quatre mousquetaires en uniforme d'époque, ainsi que par la Garde Républicaine, la bière recouverte de soie bleue et accompagnée du cortège, quittera le Sénat à 18 H.15 en direction du Panthéon.

Le parcours prévu, en passant par la place Edmond Rostand et la rue Soufflot, sera fermé à la circulation automobile.

La place et la rue deviendront pour l'occasion des rues piétonnes.

Les tambours de l'armée rouleront pendant tout le parcours, de la même façon usitée lors de l'enterrement d'un héros mort au combat.

Le symbole de la République, Marianne, conduira le cortège, à cheval à la robe candide.

Elle sera aussi tout de blanc habillée.

Alex a choisi pour le rôle une magnifique cavalière, métisse comme lui, une quarteronne éblouissante, à la beauté noble et fière et au corps splendide, excellente cavalière, qui lui rappelle un amour dont il a rêvé jadis, dans une autre vie.

Le déluge de créativité dont l'écrivain ainsi célébré a toujours fait preuve, sera souligné de plusieurs façons.

Plusieurs estrades en bois, élevées le long du parcours, accueilleront des

comédiens triés sur le volet, qui joueront les extraits les plus poignants des pièces de théâtre d'Alexandre.

Détail émouvant, dont il est fier: les personnes désirant assister au défilé devront avoir un livre d'Alexandre Dumas à la main.

Le Panthéon sera fermé au public du 27 novembre au matin au 30 novembre en fin d'après-midi.

Le dimanche 30 Novembre et le lundi 1 Décembre, le Panthéon, sera à nouveau accessible au public.

L'entrée y sera gratuite de 10h à 22h, afin de permettre aux citoyens de rendre un dernier hommage à l'écrivain.

A cette occasion, la crypte du monument sera fermée, et seule la nef sera accessible. La captation télévisée de la cérémonie sera assurée et retransmise en exclusivité et en direct par une chaîne de télévision nationale, France 2.

Quelle organisation !

Alex est fier de lui.

Il s'agit d'une organisation stratégique digne de feu son père, le Général de la Pailletterie.

Cent cinquante régisseurs et soixante officiers de l'Armée veilleront à son exact déroulement. Plus de 500 comédiennes et comédiens français et étrangers habillés de leurs costumes et représentant tous les personnages que Dumas a créés dans ses livres et tragédies, circuleront dans la foule.

Ils sauront répondre aux questions des spectateurs sur leur identité littéraire et connaîtront à la perfection les ouvrages dont ils sont issus.

Le plus difficile de cette organisation avait été de mettre d'accord des politiciens d'obédiences opposées, les convaincre de l'utilité politique et médiatique d'un tel acte pour la France, contacter des dizaines de personnes à tous les échelons, pour obtenir en fin de parcours que le Président de la République en personne accepte de prononcer un discours à cette occasion.

Tout cela est désormais verrouillé : cela lui a coûté deux ans de travail.

Pourtant Alex Mas n'a pas encore résolu son problème principal, son idée fixe : se faire incinérer et échanger ses cendres avec celles de l'allemand, avant de rejoindre ses amis au Panthéon.

Le chagrin qu'il a éprouvé pour la mort de Adah Isaacs Menken a traversé les années du siècle avec lui, et le tourmente toujours.

Ainsi il a décidé d'en finir, en beauté et triomphe.

Mais à qui faire confiance pour une tâche aussi étrange et délicate ?

Depuis bien plus d'un siècle, il n'a pas eu de nouvelles de Sobek, n'a su comment le retrouver.

Il a visité la Réunion, sans résultat, bien qu'il ait trouvé des traces de son passage, dans des légendes créoles concernant l'existence d'un justicier noir, qui exécutait les propriétaires d'esclaves les plus cruels et qui poussait hommes et femmes à la révolte.

Il est plus qu'embêté, puis ses yeux tombent sur un encart publicitaire:

« *Visitez Adélaïde, capitale de l'Australie.* »

C'est le flash.

Mais oui, Adélaïde, il n'y a qu'elle à qui pouvoir se confier.

Mas se lève, se précipite dehors, saute dans une rame de métro, car il a horreur des voitures et des embouteillages, direction Père Lachaise.

Il pénètre dans le cimetière, qu'il connaît comme ses poches, et lorsque le dernier visiteur et le dernier gardien ont quitté les lieux, il sort de sa cachette et appelle la jeune enfant.

Mais c'est une superbe jeune femme aux cheveux bouclés et à la peau d'albâtre, brune et souriante, bien qu'avec des manières d'enfant, qui sort du caveau.

Mas a le souffle coupé.

Elle est le portrait d'Adah Isaac Menken à vingt ans.

Le vent furieux de ses années solitaires de regret, douleur et d'amour cesse de souffler.

L'accalmie de la paix.

Elle le regarde et rit.

« Alors Xexé, est-ce que je suis jolie ? »

« ..... »

« Tu ne dis rien ? Tu as perdu la voix ? Tu es tout pâle... »

« Tu... très jolie ... »

« Mais pourquoi tu trembles ? Tu as froid ? »

« C'est...c'est que... tu... elle... »

Elle lui caresse le visage.

« Je ne lui ressemble pas Xexé. Je suis elle. »

« Mais... comment ? »

« Que t'importe comment, puisque je suis là... et toi aussi ? »

Les jambes de Dumas ne le portent plus ; il se laisse choir sur une pierre tombale.

« Tu sais, maintenant je sors souvent sous cet aspect... » dit elle.

« J'espère que tu ne fais pas de bêtises... »

« Non, je suis très sage. Et merci de rendre visite à Adélaïde pour son 198ème

anniversaire... »

« J'étais venu... pour lui... te demander un conseil ... »

« Dis - moi. »

Alex lui raconte l'organisation de la fête du transfert et son problème.

Elle secoue ses boucles brunes en riant, émue et un brin compatissante.

« Mais tu te compliques la mort pour rien ! »

Malgré son bonheur, Alex en est presque indigné.

« Tout ça, ne te semble rien ? »

« Ta décision de vouloir te faire incinérer en entier n'est pas la bonne. Surtout maintenant, n'est-ce pas ? » minaude-t-elle.

« Mais, alors... ? »

« À mon avis, il y a une autre solution bien plus simple : tu sors au jour avec beaucoup de cheveux et une grande barbe, tu te les coupes, tu les incinères, les mets dans une urne - qui sera l'exacte copie de l'original - et toi même tu pourras procéder à la substitution.

Sans problèmes. Ainsi une partie de toi, qui te représente, reposera au Panthéon avec tes amis, tu pourra jeter les cendres du Prussien à la poubelle, et le reste, c'est à dire nous deux, continuera. Pour toujours. Qu'en dis - tu ? »

Alex est sidéré par ce raccourci. Il reconnaît l'intelligence agile d'Adah.

« Et, après ? »

« Eh bien on continuera à faire ce que tu veux. Rien, si ça te chante. Tu es riche ? »

« Oui. »

« Alors Alex Mas peut s'acheter une concession perpétuelle dans n'importe quel cimetière du monde, il choisit celui qu'il préfère... Même dans plusieurs cimetières, partout... Un lieu à son goût où se retirer, quand il veut dormir dans le noir sans exister...

Je ne vois pas pourquoi tu veux te détruire, quand tu peux exister ou ne pas exister à ton gré. Si tu te détruis, c'est irréversible, tu n'est plus libre. Et tu sera sans moi.»

La voix de Dumas est étranglée d'émotion. Il bafouille.

« Tu... ne peux pas comprendre... C'était avant de te voir revivre... J'en pouvais plus que tu ne sois plus là...»

La fille lui adresse une série d'horribles grimaces, comiques et irrésistibles en sautillant partout comme un singe.

Alex ne peut s'empêcher d'éclater de rire.

« Tu as détruit la tragédie ! »

« Certes. Les tragédies, c'est pour les adultes romantiques. Pas pour nous. Tu raisones comme un adulte : c'est très mauvais pour toi. Reviens en enfance, on y est bien mieux. »

« Et alors, quoi ? Pour revenir en enfance, des exercices ? »  
« Oui. Premier exercice : on va voir des dessins animés ! »

Et ainsi fut fait.

**FIN ?**

## **CHAPITRE 15 BONUS**

Résumé :

*(Discours du Président de la République Française)*

*« Dumas a survécu aux coups de feu des monarchistes italiens, aux steppes de Russie, au désert du Sinäi, à la deuxième Révolution Française, à six duels, au choléra, à ses maîtresses et aux dépenses relatives, à 350 crédateurs, à sa faillite et même à l'annonce de sa propre mort, le 9 juin 1848.*

*Il a survécu aussi à la charge de plus de 400 bâtards,  
à la création de 646 romans et pièces théâtrales,  
de 4.056 personnages principaux,  
8.872 personnages secondaires, 24.339 figurants.  
Et, par son Art, il a survécu à sa propre mort.  
Pouvons nous en faire autant ? »*

**Ses troisièmes et dernières funérailles, vues par les Allemands :**

*« Un symbole : Alexandre Dumas au Panthéon »,  
émission d'Arte du 25 Avril 2004.*

*Par Clara Wasser, journaliste allemande,  
qui a été témoin, à Paris, de cette fastueuse cérémonie.*

« C'était une cérémonie bien française, qui m'a particulièrement marquée, celle de novembre 2002 à Paris.

Il y avait trois acteurs : Premièrement le Panthéon. Une basilique monumentale érigée sous Louis XV, recyclée au XIX<sup>ème</sup> siècle pour recevoir les cendres des grands hommes de la Nation.

Regardez le frontispice, il clame : « *Aux grands hommes, la patrie reconnaissante.* » Ainsi quelque 70 grands hommes, et seulement deux grandes femmes Marie Curie et Sophie Berthelot, y reposent :.

Elles sont parmi Voltaire, Rousseau, Victor Hugo, Émile Zola, et les autres.

Deuxième acteur, le très populaire écrivain français Alexandre Dumas, le père des « *Trois mousquetaires* » du « *Comte de Montecristo* », de la « *Reine*

*Margot* », et j'en passe....

Et troisièmement, lui, Jacques Chirac, le président de la République Française. Par décret, il prend la décision de déterrer les cendres d'Alexandre Dumas de son petit village de Villers-Cotterêts pour l'enterrer en grande pompe au Panthéon. Pourquoi pas, direz-vous ?

Alexandre Dumas est l'écrivain français le plus lu dans le monde, soit. Mais Alexandre Dumas ne voulait pas être enterré à Paris.

Il avait explicitement déclaré vouloir rester, après sa mort, dans son charmant village.

Alors pourquoi cet acharnement ?

Et tout ce faste incroyable, une vraie cérémonie à la française, lourde d'un mélange de pathos et d'opérette : un cortège à cheval qui remonte de Villers-Cotterêts à Paris, les habitants de la capitale invités à se regrouper le long du cortège, des éclairages somptueux et très tricolores, du théâtre, des discours grandiloquents, le chœur de l'armée française, la garde républicaine, la mise en scène grandiose retransmise en direct pendant deux heures sur la plus grande chaîne nationale, France 2.

Ça, c'est une vraie leçon pour nous, les Allemands : quand il s'agit de faire dans le solennel, la France est imbattable !

Mais pourquoi donc Alexandre Dumas doit-il aller au Panthéon ? Certes, les discours insistent sur sa qualité d'écrivain.

On cite Victor Hugo, Lamartine...

On sent bien qu'il faut légitimer ce choix : très populaire et très grand ne riment pas toujours.

C'est qu'il y a une toute autre raison à la décision de Jacques Chirac : Alexandre Dumas était un quarteron, c'est-à-dire qu'il avait un quart de sang noir.

Sa grand-mère était une esclave noire de Haïti, engrossée par un noble Français.

Son père, nommé Alexandre lui aussi, né esclave, fut libéré par la Révolution française, devint général de cavalerie, avant de se faire douloureusement renvoyer par Napoléon Bonaparte qui trouve la peau de ce général trop noire pour pouvoir figurer dignement parmi ses troupes.

Il fallait réparer cette humiliation et toutes celles auxquelles fut soumis son fils écrivain à cause de ses cheveux crépus et de sa peau basanée.

Mais s'agissait-il vraiment, en ce soir de novembre 2002, de réparer l'injustice commise envers Alexandre Dumas ?

C'est là qu'intervient l'incroyable sens politique de Jacques Chirac : à travers Alexandre Dumas, c'est à toute la France métissée, à toute la France de l'immigration, humiliée au jour le jour, que s'adresse le président.

La voici, cette France, symbolisée par une Marianne métisse tout de blanc habillée, juchée sur un blanc destrier.

L'ont-ils compris, ces jeunes Dumas beurs et black de France, que tout ce

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

spectacle, que tous ces discours s'adressent à eux ?  
Ont-ils vu Jacques Chirac s'incliner devant la dépouille du célèbre métis ?  
C'est qu'il s'est donné du mal, le Président : il aimerait tellement passer à la postérité comme celui qui a réconcilié tous les Français. »

### **CHRONOLOGIE ALEXANDRE DUMAS :**

- 1802 : Naissance à Villers-Cotterêts (Aisne).  
1806 : Mort de son père, le général Dumas de la Pailletterie.  
1816 : Entre comme clerc chez un notaire de sa ville natale.  
1823 : S'installe à Paris, embauché comme secrétaire dans les bureaux du duc d'Orléans - futur roi Louis-Philippe.  
1824 : Naissance de son fils Alexandre. Il ne le reconnaîtra qu'en 1831.
- 1825-27 :  
Écrit des nouvelles et du théâtre.
- 1829 : Première triomphale d' « Henri III et sa cour » à la Comédie Française.  
1830 : Participe activement aux événements politiques de juillet.  
1831 : Reconnaît Marie - Alexandrine, qu'il a eue avec la comédienne Belle Kreilssammer. Écrit pour le théâtre.  
1835 : Voyage en Italie. Écrit dans la presse, plusieurs voyages jusqu'en 1840 :  
1840 Épouse la comédienne Ida Ferrier. Ils s'installent à Florence.  
1844 : « *Les trois mousquetaires* », « *Le comte de Monte-Cristo* », « *La reine Margot* » paraissent en feuilletons. Séparation avec Ida Ferrier.  
1845 : « *Vingt ans après* », « *La dame de Montsoreau* », « *Le chevalier de Maison rouge* ». Parution d'un pamphlet anti - Dumas sur les "collaborateurs" (les nègres) qui l'aident à écrire. Dumas gagne le procès en diffamation qu'il a intenté.  
1846 : « *Joseph Balsamo* ». Voyages en Espagne, Tunisie, Maroc.  
1847 : « *Le vicomte de Bragelonne* » démarre en feuilleton dans le journal « Le siècle ».  
1848 : Révolution. Chute de Louis-Philippe. Dumas candidat à la députation (battu). Soutient la candidature de Louis Napoléon Bonaparte à la présidence.  
1849 : Criblé de dettes, vend le château de Monte-Cristo, qu'il a construit en 1844.  
1850 : « *La tulipe noire* ».  
1851 : Naissance d'Henry Bauer né de la liaison avec Anna Bauër, juive allemande, épouse de Karl-Anton Bauer. « *Olympe de Clèves* ». Début de la sortie des « *Mes Mémoires* ».

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

Pour fuir ses créanciers, part en Belgique.

1853 : Fonde le journal « *Le mousquetaire* ». « *Les mohicans de Paris* ».

1857 : Rend visite à Hugo à Guernesey. Fonde « *Le Monte-Cristo* » dont il est quasiment le seul collaborateur.

1858 : Voyage en Russie et en Géorgie. Poti.

1860 : Naissance de sa fille Michaela, mère Émilie Cordier, « *l'Amiral* ».

1860-64 :

Participe à l'expédition de Garibaldi, vit 4 ans à Naples, où il publie un journal, « *l'Indipendente* ». Nommé Directeur des Musées et des Fouilles de Pompéi.

1865

S'installe avec sa fille Marie, au 107 boulevard Malesherbes. Il gardera ce domicile jusqu'à sa mort. Voyages en Autriche, Italie, Allemagne.

1866

Relation avec Adah Isaac Menken.

1868 Aout : Mort d'Adah Isaac Menken –

1868 Octobre : Mort de Catherine Labay, mère d'Alexandre fils et sa première maîtresse parisienne.

1870 :

Juillet, voyage dans le sud de la France, Marseille, Orange. Il écrit le : « *Grand Dictionnaire de Cuisine* ». Rencontre Sobek.

1870 : Meurt chez son fils Alexandre à Puys, près de Dieppe. Il est enterré dans le cimetière de Neuville - les - Dieppe. pendant l'occupation prussienne.

La même nuit, un officier Prussien disparaît mystérieusement. Après d'inutiles recherches, la Kommandantur conclut à la désertion, et garde l'affaire secrète.

1872 : Crémation. Les cendres d'Alexandre Dumas sont transférées à Villers-Cotterêts.

2002 :

28/30 Novembre : transfert solennel de l'urne contenant les cendres d'Alexandre Dumas de Villers-Cotterêts au Panthéon. Le gouvernement charge A.M.S *Consultants* d'organiser les cérémonies du transfert. Une cérémonie de funérailles fastueuse est organisée. Le cortège mène l'écrivain à sa troisième et dernière demeure.

Bibliographie :

A. Dumas « *Mes Mémoires* » NRF Gallimard 1960

G.Ferry « *Les dernières années de A. Dumas* ) Calmann-Lévy ,1883

A. Maurois « *Les 3 Dumas* » Hachette 1957 :

Bibliothèque Nationale de France : *Œuvres complètes*, 30 vol., Michel Lévy, Paris, 1860

Charles Grivel (dir.), *Les vies parallèles d'Alexandre Dumas*, Revue des

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

Sciences Humaines, Lille, 2008

Réginald Hamel et Pierrette Méthé, *Dictionnaire Dumas, Index analytique et critique des personnages et des situations dans l'œuvre du romancier*, Éditions Guérin Littérature, Montréal, 1990-2004

Hippolyte Parigot « *Alexandre Dumas père* » Hachette & Cie, 1902 Paris.

Michel Arrous [dir.], « *Alexandre Dumas, une lecture de l'histoire*, » Éditions Maisonneuve et Larose, 2003.

Claude Shopp « DUMAS » CNRS éditions, 2010

Geneviève De Viveiros, « *Du roman-feuilleton au « roman feuilleté, Alexandre Dumas ou le triomphe du fast-food littéraire* » sur « Équinoxes » issue n°7 Printemps - Été

publication électronique de la Brown University 's, Department of French Studies.

C. Schopp *Viva Garibaldi ! Une odyssée en 1860*, éd., Fayard, 2002.

C. Dantzig dir. *Le Grand Livre de Dumas*, Les Belles Lettres, 1997

## CHRONOLOGIE DE JACOB DELLACQUA

Jacob Dellacqua travaille d'abord comme ouvrier, puis il est successivement garçon de café, livreur, camionneur longue distance, garde du corps, éclairagiste, régisseur de théâtre et cinéma. Il apprend le Français.

Il commence à écrire en 1989.

Licencié en psychologie, passionné de plongée sous-marine, escrime (*sabre*), et arts martiaux, il parcourt le monde à la recherche :

« ... du lieu où je serais finalement un autre. » (Le Baiser des Sirènes, roman)

Le psychanalyste et psychiatre italien Willy Pasini a emprunté, pour l'un de ses articles, un texte radiophonique de Jacob Dellacqua, dont le titre est

« *Transformations* », et qui résume la quête de l'écrivain :

« *Avant de naître nous existons déjà, car nous faisons partie des rochers du ciel. Ensuite le temps coule, le rocher s'effrite, devient sable. C'est alors que le voyage commence. Le vent emporte le sable, haut dans le ciel ; il nous tourbillonne à l'infini, jusqu'à ce que le sable devienne poussière. Et lorsque nous sommes poussières, personne ne peut nous voir, personne ne peut nous attraper : nous sommes libres, nous pouvons aimer comme nous le voulons.*

1975 à 2004 :

Radio : *France Inter, Kiss FM, avec Kriss et en solo.*

Télévision : collaboration à France 3, scénariste et acteur dans « *Histoires d'eau* » avec Kriss. TF1.

1991 :

*Mécanique ondulatoire*, Ed. Balland : Prix René Fallet du Premier roman.

1991 :

Jacob .Dellacqua  
&  
Alexandre Dumas  
MATIÈRE NOIRE  
d\_jacob@orange.fr

Juré du prix René Fallet du Premier Roman.

1992 :

*Défauts Compatibles*, Ed. Balland

*L'Intrépide Petit Peuple*, (avec Kriss) Ed. Presses de la Cité

*Le Livre des Best*, (avec Kriss) Ed. First.

*Femme Virage*, Ed. Plume.

1998 à 2001 :

Gérant de la société audiovisuelle « *Mémoire Magnétique.* »

2009 :

« *La Montre* » suite de « *Mécanique ondulatoire* » texte écrit pour le 20ème anniversaire du Prix René Fallet, Ed : "Agir en Pays Jalignois".`

« *John Twelve Hawks* ».Clip.

*En charge de la production, scénario, casting et interprétation.*

(Avec Guillaume Podrovnik, Lucia Amado, Association Tierra Una, Katioucha Petrov, Robert Nardone. Clip « *John Twelve Hawks* » réalisé par Robert Nardone.)

2012 :

« *K.K.K, un viol à New York* » ISBN 9782748385458 MPE Edition.

« *Le Cirque d'Hélène 2.3* » opéra féministe, comédie musicale.

2013 :

Avec Alexandre Dumas : « *Matière Noire* » roman en cours de publication.

*Sous le pseudonyme Émile Desfeux :*

2000-2006 :

Nouvelles pour recueils aux Éditions Bayard/Fleurus, coll. Zazimuth

Vulgarisation pour : EDP Science :

*La vache folle*, (avec les scientifiques du CES).

« **MATIÈRE NOIRE** »  
*Photographie couverture :*  
**Création : Philippe Delamare.**